Offert à Monsieur Ticolier Par son très Dévoué Serviteur

Marmont

L'ODONTOTECHNIE.

Offert à l'École et Hospital Dentaire de Paris.

A. Prévil

ce 1er Novembre 1880

A. ÉGRON, IMPRIMEUR DE MGR LE DAUPHIN,
RUE DES NOYERS, Nº 37.





lith. de Marlet.

Cadmus.

Des dents d'un fier Dragon Cadmus semant la terre,
Inventa le premier la Science Dentaire.
L'Odontotechnie, poëme.

L'ODONTOTECHNIE,

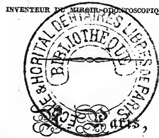
OU

L'ART DU DENTISTE,

POËME
DIDACTIQUE ET DESCRIPTIF
EN QUATRE CHANTS;

Dédié aux Dames.

PAR J. MARMONT,
CHIRURGIEN-DENTISTE BREVETÉ DU GOUVERNEMENT,
REÇU PAR LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,
ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES,
INVENTEUR DU MIROIR-ODONTOSCOPIQUE.



Paris,
CHEZ L'AUTEUR,
PERRON DU PALAIS-ROYAL, Nº 7, VIS-A-VIS LA RUE VIVIENNE,
MAISON DES BAINS.
1825.

AVANT-PROPOS.

Quelques littérateurs se trouvant réunis dans une maison de campagne aux environs de Paris, il s'éleva entre eux une discussion amicale, dont les poëmes descriptifs de Delille fournirent le sujet. En admirant les nombreuses beautés de détail qui étincèlent de toutes parts dans les ouvrages de ce grand versificateur, on convint cependant que le défaut de plan et d'unité les rendait quelquefois monotones, surtout lorsque l'on voulait en faire une lecture suivie. Le genre descriptif néanmoins trouva en moi un défenseur : je leur rappelai qu'avant d'exercer la profession chirurgicale, je m'étais avisé de faire de la prose et des vers, tant bien que mal; et qu'ayant donné plusieurs ouvrages dramatiques

favorablement accueillis du public, je pourrais bien encore tenter...... Alors on me provoqua à faire un poëme didactique et descriptif sur le sujet qui me paraîtrait le plus neuf. Aussitôt je passai en revue plusieurs auteurs de poésies de ce genre, tels qu'Hésiode, Empédocle, Fracastor, Sainte-Marthe, etc. Trouvant que tous les sujets à-peu-près étaient traités, je me déterminai à faire un poëme sur l'art que j'exerce : on me répondit de me défier de ma muse, qu'elle courait le risque d'être bientôt sur les dents. Cette plaisanterie ne me détourna pas de mon entreprise, et j'y fus confirmé par un pari assez considérable sur le succès ou non succès de l'ouvrage que je publie aujourd'hui. J'attends donc que le public ait prononcé, afin de retirer les enjeux, si la décision m'est favorable.

Perdrai-je ou gagnerai-je mon pari ? Voilà maintenant où en est l'affaire, tel est le problême à résoudre.

Quant à la critique, si elle voulait s'appesantir

sur les défauts de cet opuscule, je lui crierais comme Mascarille, dans *les Précieuses ridicules* : Eh! madame, c'est une gageure; pourquoi diantre frapper si fort?

MONOLOGUE DRAMATIQUE

DE L'AUTEUR,

AVANT DE LIVRER SON OUVRAGE A L'IMPRESSION.

(*Assis devant son pupitre, accoudé sur deux in-folio, l'auteur paraît plongé dans une profonde rêverie; le manuscrit déroulé est placé sur le pupitre, vis-à-vis du poëte qui se lève enfin, après s'être frappé deux ou trois fois le front avec la main. Il prononce les vers suivants, tout en se promenant de long en large dans la chambre.*)

IMPRIMER, en un mot, ou ne pas imprimer (1),
C'est ce dont il s'agit, et non plus de rimer;
Lequel est le plus sûr? Quel parti dois-je prendre?
Au désir d'un vain nom faut-il enfin se rendre,

Ou ne serait-il pas plus grand, plus généreux,
D'épargner à mon livre un éclat dangereux;
De dédaigner l'espoir d'aller près d'un Voltaire,
Etaler mon esprit en fort beau caractère?

(*Il s'arrête et réfléchit mûrement.*)

Cet espoir est flatteur : mais aussi d'un Pradon,
Mon livre en maroquin, sur le même rayon,
Peut un jour. . juste ciel! voilà ce qui nous glace,
Ce qui, d'une âme fière, anéantit l'audace!
En écrivant toujours, sans imprimer jamais,
L'amour-propre tout bas du moins jouit en paix....
Est-ce bien un bonheur que de vivre sans gloire,
De mourir tout entier, de voir d'une ombre noire
Se couvrir des travaux faits pour l'éclat du jour?

(*Avec émotion.*)

Prêt à passer ces bords qu'on passe sans retour,
Quel poëte, grand Dieu! n'espère que son livre
Décoré de son nom puisse un jour lui survivre,
Et, bravant du trépas l'arrêt injurieux,
Arriver triomphant chez nos derniers neveux!
Non, cette illusion n'est point une chimère;
C'est elle, d'un auteur qui charme la misère.

Sans elle, qui voudrait, maudissant les destins,
D'un censeur bilieux endurer les chagrins?
Qui pourrait se résoudre à souffrir les outrages
D'un libraire ignorant qui vous tient à ses gages;
Voir un critique amer tout prêt à dénigrer
L'ouvrage qu'en tremblant on vient de lui livrer;
Comment se résigner à subir la grimace
De ce grand qui pâlit au nom de dédicace,
Qui croit, dans son farouche et ridicule orgueil,
Tous les vers d'un auteur trop payés d'un coup d'œil?

(*En se promenant à grands pas.*)

Sans cet espoir flatteur, qui, seul, nous encourage,
Qui pourrait se résoudre à montrer son ouvrage
A des amis ingrats, ou froids, ou dédaigneux,
Qui plaignent votre sort et détournent les yeux?...
Eclairez le public, et sa reconnaissance,
D'Homère à vos vieux jours réserve l'indigence.

(*Après une sombre méditation, avec enthousiasme.*)

De l'immortalité le charme tout-puissant,
Cet espoir d'un grand nom, cette horreur du néant,
Nous suivant en tous lieux, nous donnent le courage
De résister au sort et d'affronter l'orage....

Il vous reste un moyen de fuir ces embarras,
Va me dire un plaisant : c'est de n'imprimer pas.

(*Avec une fureur concentrée, et en se levant.*)

N'imprimer pas, grands Dieux! voir un titre de gloire
Moisir dans les tiroirs de quelque antique armoire!
J'ai senti sur mon front mes cheveux se dresser,
Et mes nerfs tressaillir, et mon sang se glacer.
Qui pourrait, sans frémir, au bout de sa carrière,
Voir sa muse au cercueil descendre toute entière,
Se dire, en expirant, que ses vers manuscrits
Auront pour seuls lecteurs les rats et les souris?
Ce penser douloureux d'un trait mortel me perce.
Eh bien, que sur mes vers la critique s'exerce;
Dût-on ne pas me lire, il vaut mieux imprimer,
Puisque l'ouvrage est fait, quitte à ne plus rimer.
— Ici, je crois entendre un critique sévère,
En fronçant le sourcil combattre ma chimère.
Eh : quoi donc! me dit-il, l'art de limer les dents,
D'en apaiser les maux par des sucs bienfaisants;
De nous rendre la bouche et plus fraîche et plus belle,
Est-il donc à vos yeux d'une importance telle,
Que du nom de *génie* il nous faille honorer
L'inventeur de cet art?.... Non, c'est exagérer

Sur l'important sujet de mon utile ouvrage ;
Dirai-je franchement à ce censeur sauvage :
Du carquois satirique épuise tous les traits ;
De cet art, la beauté reconnaît les attraits ;
Quand on a son suffrage on brave la censure :
Toi, du moins, de mes vers achève la lecture....
Ah ! quel bonheur pour moi ! tu souffres d'une dent?
Je veux te l'arracher.... tu seras moins mordant.

(*Ici, le libraire frappe à la porte du poëte, qui va lui ouvrir et lui fait la remise de son manuscrit.*)

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AUX DAMES.

D'UNE bouche fraîche et jolie
J'ai célébré les agréments,
Et c'est à vous que je dédie
Cet Opuscule en quatre chants
Qu'enfanta mon faible génie :
Daignez sourire à mes accents!
Les femmes ont, dans tous les temps,
Chéri le luth de Polymnie.
J'ose parer de quelques fleurs
Un sujet ingrat, sec, aride.
La Poésie est comme Armide :
Elle change en lieux enchanteurs,
En jardins, en riants bocages,
Des rocs, noir séjour des orages,

Battus de la grêle et du vent.
Rassure-toi, sexe charmant :
De la hideuse anatomie,
De la sévère chirurgie
Les détails secs et rebutants,
Par leur triste monotonie,
Ne viendront pas glacer tes sens
Dans les vers que je te dédie.
Des hauteurs du mont Hélicon
J'aperçois de vastes abîmes ;
Je vois, pour censurer mes rimes,
Les disciples de *Machaon*
Fatiguer de cris unanimes
Les échos du sacré vallon,
Dont j'ose me frayer l'entrée.
Pour moi, d'une voix assurée,
Je leur répondrai : Mes amis,
Je n'ai pas la coupable envie
De répandre sur vos écrits
Le venin de la calomnie :
Je rends hommage à vos talents,

A vos travaux, en bon confrère;
Tels sont pour vous mes sentiments,
Je vous en fais l'aveu sincère.
Malgré son bonnet doctoral,
Jadis, sur les bords du Permesse,
D'un poëme médicinal
FRACASTOR enrichit Lutèce,
Laissez-moi donc, tant bien que mal,
Sur un sujet qui m'intéresse,
Rimer en franc original.
Belles, c'est à vous que j'adresse
Mon Poëme chirurgical.
PARNY jadis chanta la rose
Et la culture de l'œillet;
Il nous dit comment on arrose
Et la jonquille et le muguet.
Votre bouche fraîche et riante,
De la rose aux vives couleurs
Nous offre l'image vivante;
C'est de la plus belle des fleurs
Que j'ose enseigner la culture :

L'art peut corriger la nature,
Et c'est lui seul que j'ai chanté.
A vous être utile, à vous plaire,
Quand je borne ma vanité,
Dans les archives de Cythère
Que mon Poëme soit vanté,
Et que cette rose éphémère
Soit mise aux pieds de la beauté.
Je renonce au laurier d'Homère,
J'abjure l'immortalité;
Oui, quoique la gloire me touche,
Je vous le dis, j'aime encor mieux
Un seul regard de vos beaux yeux,
Un sourire de votre bouche.

L'ART
DU DENTISTE.

CHANT PREMIER.

Quæ legat ipsa Lycoris.

Toi qui naquis du sein de la mer azurée,
Oh! déesse, en tous lieux, en tout temps adorée (1),
C'est à toi dans ce jour que j'adresse mes vœux;
Un instant sur mes vers daigne arrêter tes yeux!
Un sourire échappé de ta bouche amoureuse (2),
De l'immense Océan calme l'onde orageuse
Et fait naître en hiver les roses du printemps:
J'enseigne à conserver les attraits ravissans

D'une bouche vermeille, et qui, riante et pure,
Nous offre de la tienne une aimable peinture.

Après avoir, d'abord, arbitre des repas (3),
De la table chanté les plaisirs délicats;
De l'enjoué Berchoux la muse originale
Des dieux de l'Opéra dit la guerre fatale;
L'ingénieux Colnet, journaliste malin,
A su, même après lui, préparer un festin;
Econome d'argent, mais prodigue en bon style,
Il a chanté gaîment l'*Art de dîner en ville;*
Trop heureux si ses vers pouvaient être, à Paris,
Achetés par tous ceux qui digèrent gratis!
Haller, homme d'état, philosophe et poëte (4),
De l'oracle de Cos fut le digne interprête;
Dans Albion, Armstrong sut, en vers élégans,
Donner sur la santé des conseils excellens;
Et Quillet, dédaignant des sujets plus vulgaires,
De la paternité dévoila les mystères;
Robert, dans son système, alla plus loin que lui:
D'un rêve ingénieux se faisant un appui,
Il nous enseigne l'*Art de créer des grands hommes.*
On en a profité dans le siècle où nous sommes.

Chacun sait qu'Esculape est le fils d'Apollon.
Pourquoi craindre aujourd'hui dans le sacré vallon
De célébrer un art né de la chirurgie?
On va s'effaroucher de l'ODONTOTECHNIE :
Eh ! ne pourrais-je, aiusi que mes prédécesseurs,
Embellir ce sujet, et le parer de fleurs?
Je l'essaîrai du moins, et comme a dit Horace,
Le succès quelquefois a couronné l'audace.
Le chemin est ouvert aux enfans d'Apollon :
Je défriche le champ, ils feront la moisson!

Mais d'abord, de mon art retraçons l'origine.
Esculape, jadis, aux habitants d'Ægine (5)
Enseigna le premier l'art d'extraire les dents,
Et d'en blanchir l'ivoire obscurci par les ans.
Dans Homère, l'on voit qu'alors la chirurgie,
Recourant au secours d'une vaine magie,
Par des enchantements, des sons harmonieux,
Eludait la douleur, ne pouvant faire mieux.
Que Ménélas reçoive une large blessure,
MACHAON dans sa plaie introduit une eau pure;
Pour arrêter le sang qui s'épanche à grands flots,
Sa bouche en murmurant prononce quelques mots (6),

Dont le pouvoir suprême avec efforts arrache
L'acier qui dans les nerfs et s'enfonce et se cache :
Telle était du vieux temps l'imposture ou l'erreur ;
On croyait par des mots engourdir la douleur.
De tous ces vains abus bientôt l'expérience
Détrompa les mortels, dégagea la science.
Mais de nos jours encor l'on voit des charlatans (7)
Ignares et menteurs, présenter aux passants
Des secrets merveilleux, des charmes, des recettes,
Et pour guérir les maux, de vaines amulettes :
Abus bien plus honteux dans un siècle savant,
Qu'il le fut autrefois en un siècle ignorant,
Et qui nous rend pareils aux peuplades sauvages,
Dont la crédulité fait le mépris des sages.
 Toi, qui de la nature as percé les secrets,
Je dirai de ta main les utiles bienfaits,
Respectable FAUCHARD, toi dont l'heureux génie (8)
D'un art, encor naissant, honora ta patrie;
Contre ta renommée en efforts impuissants,
Tes rivaux envieux vinrent briser leurs dents.
L'univers applaudit à tes rares mérites,
Et tu sus de ton art reculer les limites ;

Tu soumis tes travaux aux yeux perçants et purs
Des savants que Paris renfermait dans ses murs :
Bientôt leur examen, suivi de leur suffrage,
De cent rivaux jaloux vint confondre la rage.
Mais d'abord, de la bouche, ô muse! en quelques vers
Retrace à notre esprit les attributs divers!

La bouche fut souvent comparée à la rose (9),
Au retour du printemps nouvellement éclose.
De la rose, en effet, elle offre la fraîcheur,
Le brillant incarnat et la suave odeur.
Mais aiusi qu'une fleur a besoin de culture,
Il faut soigner sa bouche et surtout sa denture;
Par des soins assidus tout bien est acheté,
Repos, richesse, honneur, et savoir et santé.
Néglige-t-on ses dents, une rouille jaunâtre
S'amoncelle, et bientôt en a souillé l'albâtre;
Votre haleine est fétide, et ce poison rongeur
Finit par vous causer une sourde douleur
Qui s'accroît, qui s'aigrit. Les bouches infectées
N'offrent plus que deux rangs de dents noires, gâtées;
C'est à qui vous fuira; vos amis consternés
Ne vous abordent plus qu'en se serrant le nez.

Déplorables effets ! négligence fatale !
Quoi de plus révoltant qu'une bouche aussi sale !
Malheureux ! je vous vois et trembler et frémir :
Il en est temps encore ; hâtez-vous de courir
Chez un dentiste habile, et dont la main légère
D'un tartre corrosif s'empresse à vous défaire.

Que d'attributs divers la bouche réunit (10) !
C'est par elle d'abord que l'homme se nourrit.
Voyez-le encore enfant, et timide et novice,
Avidement sucer le lait de sa nourrice :
Mais bientôt plus hardi, quand ses pieds délicats
Commencent à marquer la terre de leurs pas,
Sa langue, d'un filet enfin débarrassée,
Exprime ses besoins, ses désirs, sa pensée ;
Son organe se forme, et de ses faibles dents
Il s'essaie à broyer ses premiers aliments.
Un sourire souvent échappé de sa bouche
Désarme le courroux du cœur le plus farouche.
Tel est, chez l'homme en fleur, de cet attrait touchant
Le magique pouvoir, le charme décevant.
Mais vous, qu'un doux hymen, dans sa chaîne légère (11),
Retient près d'un époux empressé de vous plaire,

O femmes! voulez-vous qu'il soit toujours amant,
Attaché sur vos pas, toujours tendre et galant?
Je vais vous l'enseigner; vous le pouvez sans peine :
Qu'une bouche riante et qu'une douce haleine
En séduisant ses sens augmente ses désirs,
Et donne un nouveau charme à de nouveaux plaisirs.
D'une femme à-la-fois jeune, jolie, aimable,
Je veux vous raconter l'histoire déplorable :
Ses yeux étaient brillants, son front riant et pur,
Et son teint embelli par des veines d'azur;
Tout en elle charmait, et son jeune visage
Jamais d'un fard trompeur n'avait connu l'usage.
Eclatante à-la-fois de joie et de santé,
Sur elle se fixait le regard enchanté
Des spectateurs ravis, qui, le soir, au théâtre,
Offraient à ses appas un encens idolâtre.
Un époux se présente, il plaît; en peu de temps
L'autel de l'hyménée a reçu leurs serments.
Mais fière des présents que lui fit la nature,
Zoé négligeait trop le soin de sa denture,
Et la brosse jamais, par un léger travail,
Ne venait de ses dents entretenir l'émail.

Son époux ôsait-il blâmer sa négligence,
Zoé lui répondait, du ton de l'arroganee :
« De ma beauté, monsieur, vons prenez trop de soin;
« L'art n'est pas fait pour moi; je n'en ai pas besoin. »
En prononçant ces mots, l'orgueilleuse Zaïre
Au nez de son époux se permettait de rire.
De cette vanité quel fut le résultat?
Sa beauté, sa fraîcheur, perdirent leur éclat;
Par le manque de soins ses dents furent gâtées,
Au point qu'il en sortait des vapeurs empestées;
Et bientôt, repoussant ses larmes, ses discours,
Son époux de la fuite invoqua le secours.
Zoé renouvelant l'histoire de Thésée,
Devint de ses amis la fable et la risée.
Ah! loin de vous, grands dieux, ce funeste travers!
Recourez au dentiste, ou laissez là mes vers;
Mais n'allez pas donner dans un excès contraire,
Souvent on s'enlaidit en cherchant trop à plaire.

Voyez ce clavecin qu'un doigt ingénieux (12)
Parcourt, et fait gémir en sons mélodieux,
Qui, se modifiant au gré de nos caprices,
Nous font d'un art divin éprouver les délices;

Un ivoire aminci qui se meut par ressorts,
Répercutant les sons, a produit ces accords;
Et, suivant que la main est plus ou moins légère,
« Ils vont du grave au doux, du plaisant au sévère, »
De Mozart, de Grétry, nous repètent les airs,
Et de la voix humaine imitent les concerts.
La bouche au clavecin peut être comparée :
Les dents qui, sur deux rangs, en garnissent l'entrée,
Modifiant les sons incertains et confus,
Tantôt les font sortir en sifflements aigus,
Ou les rendent plus doux à l'oreille enchantée;
Tandis que le vieillard, de sa bouche édentée,
Ne peut guère former qu'un son faible et grossier :
Voilà le piano, les dents sont le clavier.

Ecoutons de JOURDAIN les avis salutaires.
Le grand chaud, le grand froid, aux dents sont très-contraires.
Contre ces deux excès il faut se prémunir.
Il est des aliments dont on doit s'abstenir;
Dans FAUCHARD, dans JOURDAIN, on en verra la liste.
Je ne la transcris pas, de peur d'être copiste.
Ils nous donnent de plus un avis important :
C'est de ne pas manger comme fait un gourmand,

Un gastronome enfin, dont l'estomac avide
Se hâte d'engloutir, dans un festin splendide,
Les mets qu'il a saisis, sans se donner le temps
De les fondre et broyer sous la meule des dents.
Un chyle mal formé leur est toujours funeste;
Si l'estomac se gâte, il gâte aussi le reste.
Voulez-vous de ces maux toujours vous garantir?
Mastiquez lentement, digérez à loisir.

De sucre, de bonbons, les enfans sont avides (13):
Mais ne leur cachez point que tous les sucs acides
Sont contraires aux dents, si l'on en croit JOURDAIN.
Je vois pâlir d'effroi tout le peuple enfantin!
Mais je dois avant tout remplir mon ministère.
Toujours de ces douceurs la suite fut amère.
Dussé-je, soulevant le quartier des Lombards,
Voir sur moi confiseurs fondre de toutes parts,
Aux enfants je dois dire : Evitez ces dragées
Par vous, au jour de l'an, avec ardeur mangées,
Car leur suc corrosif se collant sur les dents,
Les déracinera sans attendre le temps.
Qui caresse un enfant à la bouche ébréchée?
Quant à moi, je crois voir une fleur desséchée

Qui perd dans son printemps ses parfums, sa couleur.
Parents, vous m'entendez, évitez ce malheur !
De la pipe, FAUCHARD condamne aussi l'usage (14).
Le tabac qui s'exhale en un épais nuage
S'attache sur l'émail, le ronge et le noircit.
Laissez chez les marins cet usage en crédit;
Il répugne à nos mœurs, à nos goûts. La fumée
Que vomit à longs flots une pipe enflammée,
En réchauffant la bouche, ainsi que le menton,
Plaît sans doute en hiver, dans cette âpre saison
Où règnent les autans, et le givre et la grêle ;
Mais l'action du froid n'en est que plus cruelle
Alors que vous sortez, s'il vient à vous saisir :
De là, les maux affreux dont on vous voit gémir.
Nous l'avons déjà dit, fuyez les paroxysmes
Ou du froid ou du chaud : c'est un des aphorismes
Tracés depuis long-temps par l'oracle de Cos,
Qui, même après sa mort, est l'effroi d'Atropos.
Aux preneurs de tabac indulgence plénière,
Car FAUCHARD, plus humain, permet la tabatière,
Qu'un rigoureux dentiste aurait voulu briser :
Si la pipe est proscrite, on peut du moins priser.

En montant au cerveau, cette *Poudre à la Reine*
Le purge, et pour les dents est, dit-il, souveraine;
Elle empêche l'humeur de tomber sur nos dents,
Prévient les fluxions et d'autres accidents.
S'ils pouvaient s'exprimer, de leur reconnaissance,
Tous les nez à FAUCHARD donneraient l'assurance.
Mais avant lui, Molière avait, avec gaîté,
Au tabac garanti son immortalité.
Il serait superflu d'en dire davantage :
Qui peut mieux qu'un tel maître en commander l'usage!

Pour reblanchir l'émail, en conserver l'éclat,
Avec discernement faites choix d'opiat;
Et n'allez pas, cédant aux lois de l'avarice,
Employer au hasard la poudre dentifrice
Qu'on vend à bon marché sur les bords du Pont-Neuf.
Pilant dans un mortier la coquille d'un œuf,
Après l'avoir réduite en poudre imperceptible,
On y met de l'alun, substance très-nuisible
Pour se blanchir les dents.... C'est avec ce corail
Que l'on parvient, hélas! à détruire l'émail.
D'autres, non moins hardis, prennent l'acide oseille,
Et nuisent à leurs dents, croyant faire merveille.

Ces moyens peu coûteux ne sont pas sans danger,
Et c'est payer trop cher un éclat passager.

Orateurs éloquents dont s'honore la France,
D'un ratelier soigné connaissez l'importance!
Car les mots, s'ils ne sont prononcés nettement,
Bien loin d'être un plaisir, deviennent un tourment.
L'avocat, dont la langue épaisse, embarrassée,
Avec de longs efforts exprime sa pensée,
Fatigue l'auditeur. Pour vaincre ses défauts,
Démosthènes criait ses harangues aux flots;
On sait que saint Jérôme, au déclin de son âge,
De l'hébreu guttural apprenant le langage,
Pour en mieux prononcer les sons durs et sifflants,
Après de vains efforts se fit limer les dents,
Et sa voix en devint plus sonore et plus pure.
Ainsi vous parviendrez à vaincre la nature.

De la lime d'acier un emploi trop fréquent
Finirait par user l'émail de votre dent,
Ce vernis précieux; la brosse trop active
Peut aussi quelquefois détacher la gencive
Et déchausser les dents que l'on voudrait blanchir.
La vanité souvent conduit au repentir.

Seconder la nature est tout ce qu'on doit faire :
L'art n'atteint pas plus haut, je ne saurais m'en taire.
Employée à propos, la lime peut servir;
Mais ce n'est qu'au besoin qu'il faut y recourir.
Du marbre, des métaux, de la plus dure pierre,
L'impitoyable Temps termine la carrière :
C'est la commune loi. Vous devez prudemment
Ménager cet émail, délicat ornement;
Avec ses doigts de plomb, la pesante vieillesse
Ne flétrira que trop ce don de la jeunesse.
Sachez donc éviter deux défauts opposés,
Et n'en faites jamais *ni trop*, ni *pas assez*.

Des dents blanches, d'ailleurs, inégales entre elles,
Déparent l'incarnat des lèvres les plus belles;
Car avec la blancheur, la régularité
Compose de nos dents la plus grande beauté.
Eh! qu'importe, en effet, un ratelier d'ivoire,
Si notre œil aperçoit au fond de la mâchoire,
Plutôt, sur le devant, dans un désordre affreux,
Des os que l'on croirait s'entrechoquer entr'eux,
Dont la pointe souvent a relévé la joue
D'un visage qui semble alors faire la moue?

Tel était ce GEOFFROI, surnommé LA GRAND'DENT,
De qui l'aspect était sinistre et repoussant.
La lime, dans ce cas, réparant le désordre,
Sur votre ratelier peut s'appuyer et mordre.
Un poëte l'a dit : Il n'est pas une dent
Qui n'égale en valeur le plus beau diamant.
Oui, des golfes d'Ormus la perle blanchissante,
Moins qu'un beau ratelier, nous plaît et nous enchante.
Voyez rire Doris : sur l'émail de ses dents (15)
L'Amour semble aiguiser ses traits les plus ardents
Qu'il lance dans nos cœurs d'une main toujours sûre ;
Tout en elle ravit, sa taille, sa parure,
Et ses refus adroits, ses dédains agaçants
De Xénocrate même auraient troublé les sens (16),
Et remporté sur eux une double victoire.
Rien de plus enchanteur qu'un beau dentier d'ivoire,
Vrai clavier de l'amour, trésor éblouissant,
Que découvre à nos yeux un souris caressant.
A cet attrait d'abord il faut rendre les armes,
Et sans lui de Vénus on méprise les charmes.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT DEUXIÈME.

Qui ne connaît d'Huon la merveilleuse histoire (1),
De l'art que je célèbre elle ajoute à la gloire ;
Les dentistes sont fiers, sans doute avec raison,
De compter dans leurs rangs un seigneur tel qu'Huon ;
Ce brave chevalier, fils du duc d'Aquitaine,
De Charles raffermit la puissance incertaine ;
Plus d'un combat sanglant illustra sa valeur ;
Mais d'irriter son prince ayant eu le malheur
Il en reçut un jour un ordre assez bizarre,
D'aller dans les états d'un calife barbare
De la loi des chrétiens ennemi déclaré,
Pour qui le droit des gens n'avait rien de sacré.
Ce despote insolent et fourbe et sanguinaire
De Charle osait braver le sceptre et la colère ;
« Volez, Huon ! lui dit un ministre jaloux
« Pour punir le sultan on s'en remet à vous ;

« Au milieu de sa cour, au nom de votre maître,
« Demandez en tribut trois chicots à ce traître.
« Vous les arracherez vous-même et promptement;
« Charle à vous pardonner à ce seul prix consent. »
Une telle entreprise était désespérée;
Mais de ce pauvre Huon la perte était jurée;
N'importe, il obéit; le vaillant chevalier,
Au lieu de son épée, en main prend un *davier*;
Une noble assurance en ses yeux étincelle;
Et d'un geste appelant son écuyer fidèle,
Sur leurs légers coursiers ils s'élancent soudain;
Traversant les déserts, par monts, par vaux, enfin
Ils arrivent tous deux à Bagdad en Syrie.
O rare dévoûment de la chevalerie!
Ils osent au Sultan, craint jusqu'aux bords du Nil,
De Charle présenter le placet incivil;
Et l'intrépide Huon, de ses mains téméraires,
Arrache au mécréant trois grosses dents molaires;
Puis revolant bientôt vers les murs de Paris,
Les offre à l'empereur d'un air humble et soumis.
Sans doute ce récit a tout l'air d'une fable,
Et j'avoue, entre nous, qu'il est peu vraisemblable.

Avant tout, j'aurais dû vous dire qu'un lutin
Par ses enchantemens mit l'aventure à fin.
Du puissant Obéron la baguette magique
Endormit le sultan, ainsi dit la chronique,
Et fascina les yeux de ceux qui l'entouraient.
Nous savons qu'au vieux temps les lutins pullulaient;
Le bon cousin Maugis, aidé de son grimoire,
Des Rolands, des Renauds, servit souvent la gloire.
Or, c'est depuis ce fait que, des seigneurs d'Huon,
Trois dents en champ d'azur ont paré l'écusson;
Et, pendant fort long-temps, il ne fut bruit en France
Que d'Huon de Bordeaux dont la rare vaillance
Avait, pour s'illustrer, dans des pays lointains,
Su braver des périls qui paraissaient certains.
Sans doute le récit que je viens de vous faire
Jette un nouvel éclat sur notre ministère;
Mais ajoutons encor que, pour comble d'honneur,
Le *davier* occupa la main d'un grand acteur;
Celui qu'en frémissant, on écoute, on admire,
Qui nous peint les transports de l'amant de Zaïre,
Dont les cris déchirans, dont les sombres fureurs
Nous glacent d'épouvante ou font couler nos pleurs,

Cet acteur qui charma Melpomène et Thalie,
Qu'aux rives de la Seine à bon droit on envie,
TALMA, dont tout Paris a répété le nom,
Jeune encor s'exerça dans l'art de MACHAON.
Loin du faste et du bruit, dans des travaux utiles
Ses jours eussent coulé plus doux et plus tranquilles
Si le feu du génie, allumé dans son cœur,
L'eût laissé du repos savourer la douceur.
Mais bientôt repoussant de jalouses ténèbres,
Il marche sur les pas de ces acteurs célèbres
Justement immortels; et ce n'est pas assez
Pour lui que de les suivre, ils les a surpassés.
Les volcans en fureur, la tempête qui gronde,
N'égalent point son âme orageuse et profonde;
Tour à tour Manlius, Orosmane ou Néron,
Oreste dont l'amour a troublé la raison,
Ou l'Africain jaloux poignardant Edelmone,
Talma glace nos cœurs, émeut, enflamme, étonne;
Un geste lui suffit pour peindre ce qu'il sent;
La nature est son art, et son cœur son talent.
Son été fut brillant, son hiver est sans glace,
De l'ardente jeunesse il a le feu, la grâce;

Long-temps, long-temps encor puisse-t-il près de Mars
Nous montrer, rajeuni, l'*Ecole des Vieillards !*
Toutefois, quelque honneur où vous puissiez prétendre,
Des vapeurs de l'orgueil sachez bien vous défendre,
Toujours la modestie au talent sert de fard.
Je sais que chez les Grecs un Dieu fut de notre art
Le premier inventeur, qu'ainsi la médecine
Au rapport de l'histoire a la même origine ;
Mais un grand médecin l'emporte encor sur vous,
Vous cultivez un art, il les réunit tous.
Fuyez d'un vain orgueil l'illusion funeste,
Soyez simples et vrais, le mérite est modeste ;
Quels que soient vos talents, quels que soient vos succès,
A l'orgueil dans vos cœurs fermez toujours l'accès.
Vous qui vous destinez à l'*Odontotechnie*,
Il faut à la pratique unir la théorie;
Etudiez votre art, travaillez constamment,
Et ne vous bornez pas à plomber une dent (2);
Suivez Maggiolo dans ses savantes veilles,
Tous les jours découvrant de nouvelles merveilles ;
Dans son laboratoire entouré de réchauds,
Son esprit s'enflammait au feu de ses fourneaux,

Instruit en chirurgie ainsi qu'en médecine,
De même que ses dents sa gloire a pris racine.
Des JOURDAINS, des FAUCHARDS que les doctes traités (3)
Ne quittent point vos mains jour et nuit feuilletés;
Consultez de BICHAT les immortels ouvrages,
Et tous les soirs au moins lisez-en quelques pages.
Sur ces graves conseils j'ai raison d'insister,
Lisez pour vous instruire et non pour disputer;
On dispute souvent sans sujet de querelle (4);
Que j'aime le récit du sage Fontenelle!
Un enfant, disait-on, et rien n'était plus sûr,
Avait une dent d'or, mais de l'or le plus pur.
Bientôt de tous côtés ce récit se répète,
Un fait si singulier est mis dans la gazette,
Et de savants auteurs écrivent à l'instant
Qu'il peut naître une dent d'or, de cuivre ou d'argent;
Chacun à ce sujet donne sa théorie.
Et de là maint traité plein de philosophie.
Pour expliquer un fait aussi prodigieux,
Plumes sur le papier courent à qui mieux mieux,
Le fait est reconnu pour certain, véritable,
Et l'on eût lapidé qui l'eût traité de fable.

Seulement les docteurs se disputaient entr'eux
Sur l'explication de ce fait merveilleux,
Pour dévoiler enfin par quel secret mystère
La dent se trouvait d'or et non pas ordinaire.
Pendant plus de sept ans on écrivit sans fin,
Et l'on cita du grec, de l'hébreu, du latin,
Aristote, Hippocrate, et le docte Avicenne;
Lorsqu'un jour un savant, du rare phénomène
(Bien qu'à la controverse il eût déjà pris goût),
Crut devoir par ses yeux s'assurer avant tout....
La dent n'était point d'or mais aux autres pareille;
Ainsi s'évanouit la pompeuse merveille.
De ceci la morale est facile à tirer,
Avant de disputer il se faut assurer
Que le fait est réel et non pas chimérique;
Fontenelle du moins de la sorte s'explique.

Pour réparer l'outrage ou des maux ou des ans
L'ivoire ou le métal ont imité les dents;
On en fabrique aussi de pâte en porcelaine.
Le cheval monstrueux de la plage africaine,
L'hippopotame enfin et le noble éléphant
Nous livrent un ivoire ou pur ou jaunissant,

Dont l'art nous façonnant une fausse denture
Parvient à réparer l'erreur de la nature.
A l'aide d'un ressort soit ou d'or ou d'argent
Le râtelier se meut et mastique aisément ;
Tel on vit Vaucanson dont le rare génie (5)
A la pierre, au métal, au bois donnait la vie
Imiter la nature et remplacer le bras
Dont Mars avait privé de malheureux soldats.
Mais on se sert aussi d'une dent naturelle
Que je sais préparer d'une façon nouvelle,
En la laissant plonger dans des flots bouillonnans ;
C'est ainsi qu'on parvient à remplacer les dents.
Mais quelque soit des arts la brillante imposture,
Il faut en convenir, rien ne vaut la nature.
Sachez la seconder, ménagez ses présents :
Les abus sont suivis de repentirs cuisants.
Tel, jadis, de ses dents a causé la ruine,
Les a vu dépérir jusque dans leur racine,
Pour avoir trop souvent au défaut de ciseaux,
Brisé des os, du fil, écrasé des noyaux.
Voulez-vous les garder saines et bien rangées?
De bonne heure par vous qu'elles soient ménagées.

Il arrive souvent des quiproquos fâcheux (6) :
Pour une seule dent on vous en ôte deux.
Un certain Officier, c'était un jour de foire,
D'une vive douleur au fond de la mâchoire
Fut saisi tout à coup : à l'instant, d'un frater
Ignorant et grossier, il invoque le fer.
« Sur la gauche, dit-il, voyez... la pénultième! »
Le pauvre homme, admirez sa balourdise extrême!
N'osant pas s'informer du sens du dernier mot,
Croit que c'est la dernière, et l'enlève aussitôt.
Lors en crachant le sang, le visage tout blême :
« Ne vous ai-je pas dit, hélas! la pénultième?
S'écria le malade, en voyant cette dent
Que l'on vient d'arracher, quoique saine pourtant;
La pénultième enfin, ou bien, l'avant-dernière. »
« —Excusez-moi, monsieur, mon erreur est grossière,
Répond l'autre; à l'instant je vais la réparer,
Et de votre douleur enfin vous délivrer. »
Il dit : et saisissant de sa pince cruelle
L'avant-dernière dent à ses efforts rebelle,
Il la fait disparaître, et laisse de côté
L'os qu'il fallait extraire, et qui seul est gâté.

C'est pour vous épargner ces méprises fatales,
Qu'un miroir, composé de glaces inégales,
De votre râtelier, comme à l'opérateur,
Vous fait dans un instant voir tout l'intérieur.
Ce fidèle miroir, dans sa glace brillante,
Réfléchissant vos dents, à vos yeux les présente,
Et vous met à l'abri d'une funeste erreur.
J'inventai ce miroir qui me fit quelque honneur (7).

Dentistes, songez-y, sans une étude austère,
L'opérateur n'est plus qu'un artisan vulgaire.
Nous guérir est beaucoup; mais il faudrait encor
Au génie inventif savoir donner l'essor.
Tâchez de réunir l'agréable à l'utile,
C'est le conseil d'Horace; et bientôt par la ville
Vous verrez, en dépit de cent rivaux jaloux,
Des malades, certains de trouver près de vous
Quelque soulagement à leur douleur mortelle,
Se grossir tous les jours l'utile clientelle.

Aux larmes, aux sanglots, aux cris de la douleur (8),
Endurcissez votre âme et fermez votre cœur.
Oui, par humanité montrez-vous insensible;
Que le coup d'œil soit sûr et la main impassible.

Élevant vers le ciel un regard douloureux,
Doris s'offre à regret à l'acier rigoureux ;
Soyez sourd à ses cris ; que la pince mordante,
Sans pitié saisissant la dent qui la tourmente,
Jusques en sa racine aille extirper le mal.
Sans doute de Doris, en cet instant fatal,
Les beaux yeux devant vous verseront quelques larmes :
Sachez la consoler, apaiser ses alarmes.
Doris sur votre sein s'appuie en gémissant,
Et d'un dentiste habile admire le talent.
Excusez sa douleur et vantez son courage ;
Qu'un touchant intérêt dicte votre langage :
Gardez-vous d'imiter ce dentiste brutal,
Qui, semblable à Satan, rit en faisant du mal.
Surtout n'ayez jamais de molle complaisance,
Et détruisez le mal encor dans sa naissance.
Quand l'émail d'une dent commence à se noircir,
Prudemment au remède il vous faut recourir.
Si quelques dents venaient à se trouver gâtées,
Leurs sœurs de même mal se verraient infectées :
Une brebis en proie à la contagion
Donne à tout un troupeau son funeste poison.

Ce torrent si fougueux sort d'une faible source;
Un mal encor naissant n'est jamais sans ressource.
Qu'introduit à l'instant, un acier rigoureux
S'ouvre dans la gencive un chemin douloureux,
Et quand vous opérez soyez imperturbable.

Appuyons ce conseil par un fait véritable.
Un jeune homme, inconnu dans le sacré vallon,
Et voué tout entier à l'art de MACHAON,
Epris depuis long-temps d'une femme charmante,
Cachait à tous les yeux la flamme dévorante
Qu'avait, sans le vouloir, dans son sang amoureux,
Allumé tout à coup un regard dangereux.
Hélas! de la beauté qui savait trop lui plaire,
Un orgueil invincible armait le front sévère,
Car tel était son rang, son titre fastueux,
Qu'un noble seul pouvait lui présenter ses vœux.
Mais des titres l'amour méconnaît la puissance!
L'infortuné souffrait et brûlait en silence,
Trop heureux de pouvoir contempler en passant
Celle qui l'enflammait, qui l'ignorait pourtant.
Mais foudroyée un jour par une apoplexie,
La dame que son cœur en secret a choisie,

De son art salutaire appelle le secours.
A sa lymphe épaissie il faut rendre son cours.
A l'instant, introduit auprès de son amante,
Sur son lit étendue, oppressée et mourante,
Le jeune homme éperdu, par l'amour égaré,
Dans sa tremblante main prend le fer acéré;
Il veut ouvrir la veine, et, dans son trouble extrême,
Le malheureux immole, hélas! celle qu'il aime.
Envain de ce beau sang il étanche les flots.
Son désespoir affreux s'exhale en longs sanglots;
Et regardant le ciel que sa douleur atteste,
Laisse échapper l'aveu de son amour funeste.
Alors cette beauté, dont je tairai le nom,
Lui tend sa main glacée en signe de pardon,
Lui sourit tristement, et plaignant son délire,
En pardonnant encor, l'infortunée expire.
Peindrai-je les fureurs de celui qui la perd?...
Des ombres de la mort son front resta couvert;
De ses yeux s'échappaient des larmes enflammées.
A l'instant, d'un poignard ses mains se sont armées.
Vainement on l'arrête; aussi prompt que l'éclair,
Dans son sein palpitant il enfonce le fer.

Mais sa main égarée a trompé son attente.
Il redouble ses coups pour suivre son amante....
Bientôt on le désarme ; on veille sur ses jours ;
On panse sa blessure ; il maudit ces secours.
Auprès de sa victime, en pleurant, il se traîne :
Sa voix en sons plaintifs se fait entendre à peine.
Ah ! lorsqu'il aperçoit ce visage adoré,
Naguère si brillant, pâle et décoloré ;
Ce cercueil qui s'ouvrait pour engloutir sa proie,
Dans ses yeux étincelle une sinistre joie.
« O cher objet ! dit-il, de douleurs, de regrets,
« Je te vis un instant, je te perds pour jamais !
« Daigne, du haut des cieux, ombre douce et chérie,
« Abréger les tourments de ma longue agonie !
« Après le coup fatal que m'a main t'a donné,
« Tu m'as tendu la tienne, et tu m'as pardonné !
« Hélas ! ne permets pas qu'en ce lieu de misère,
« J'expie encor long-temps mon crime involontaire !
« Au cercueil, près de toi, fais place à ton amant !
« Qu'il nous unisse !...» Il dit, et meurt en l'embrassant.
O vous qui secourez l'humanité souffrante,
Qu'à votre esprit souvent ce récit se présente !

Contre les passions sachez vous aguérir ;
Que jamais la pitié ne vous fasse pâlir ;
Surmontez, s'il le faut, un penchant prêt à naître ;
De toute émotion sachez vous rendre maître.
Ainsi le vieux guerrier, tranquille et sans effort (9),
Dans les champs de l'honneur envisage la mort ;
Du fier dieu des combats il a vu le tonnerre
De blessés, de mourants, joncher au loin la terre :
C'est en vain que son frère, en lui tendant les bras,
Sous le fer meurtrier a trouvé le trépas :
Rien n'altère son âme imperturbable et fière,
L'honneur de son devoir la remplit toute entière.
Il voit sans s'émouvoir tous ces membres meurtris,
Ces mourants entassés, il est sourd à leurs cris ;
Calme, froid, impassible, en un morne silence,
A la voix de ses chefs sur la brêche il s'élance.
Mais si de la bataille il sort enfin vainqueur,
A la douce pitié soudain s'ouvre son cœur ;
Retiré dans sa tente, appuyé sur ses armes,
A ses compagnons morts il sait donner des larmes.
La sensibilité dans l'âme d'un soldat,
A sa noble valeur donne encor plus d'éclat.

FIN DU CHANT DEUXIÈME.

CHANT TROISIÈME.

Je sais que parmi nous de sévères censeurs (1)
Ont de l'état sauvage exalté les douceurs;
Je sais qu'un écrivain, qu'à bon droit on estime,
Affirme que penser c'est commettre un grand crime,
Qu'un singe est plus heureux qu'un homme mille fois,
Et qu'enfin le bonheur habitait dans les bois.
J'oppose à cet auteur le luxe de nos villes,
Les arts enrichissant nos campagnes fertiles;
Et Paris embelli de cent tributs divers,
Dans ses murs étonnés resserrant l'univers,
Et devenant bientôt, grâces à l'industrie,
De tout le genre humain la commune patrie.
  Béni soit à jamais le siècle où nous vivons (2)!
Siècle de la lumière et des inventions,
Qui rendent la science à tout le monde utile.
Non, jamais on ne vit un âge plus fertile

En procédés nouveaux, en secrets merveilleux
Qui feront le bonheur de nos derniers neveux.
Oh ! qu'ils sont loin de nous les jours de l'ignorance!
Vers la perfection à grands pas on s'avance.
A l'aide d'un piston dirigeant des vapeurs,
Je traverse les mers sans voiles ni rameurs;
Ou, mollement assis dans un fauteuil nautique,
La Seine me reçoit dans sa grotte aquatique,
Sous le cristal des flots je vais, à peu de frais,
Seul, avec les poissons, me promener en paix;
Ou bientôt, franchissant les routes éternelles,
Pour voler dans les airs je vais trouver des ailes.

Mais, laissant de côté ces prodiges nouveaux,
Parlons des procédés, des utiles travaux
Qui soulagent le pauvre, et, dans son indigence,
Savent lui procurer les douceurs de l'aisance.
Voyez Cadet de Vaux : son génie inventif
De ces os décharnés tire un suc nutritif.
A Paris, au besoin, vous pouvez, c'est notoire,
Souper à bon marché, coucher dans votre armoire;
Nous pourrions nous passer de ce roseau pulpeux
Que l'Afrique produit dans ses rochers poudreux;

On tire des marrons, des noix, des betteraves
Un sucre nourrissant : qu'est-il besoin d'esclaves ?
Il est d'autres secrets non moins ingénieux,
Par qui l'homme opulent est le rival des dieux.
Dirai-je les progrès de la gastronomie (3),
Et de feu Beauvilliers la science infinie ?
Bien loin de dédaigner ces utiles travaux,
De quelques grains d'encens parfumons les réchauds.
Visitez avec moi l'auguste sanctuaire
Où Véry professant le savoir culinaire,
Nous apprête, entouré de sauces, de hachis,
Des pâtés succulents et des ragoûts exquis.
La cuisine toujours fut un point d'importance,
Et plus d'un grand lui doit de la reconnaissance.
Pourquoi le temps jaloux et les ans destructeurs (4)
Nous ont-ils dérobé le nom des inventeurs ?
La plupart des auteurs des arts les plus célèbres
Languissent inconnus sous d'épaisses ténèbres,
Tandis que des brigands des siècles d'autrefois,
Le temps a respecté les noms et les exploits.
Si l'histoire se tait, que la Mythologie
Nous montre l'inventeur de l'Odontotechnie.

« Jupiter ayant pris la forme d'un taureau (5)
A la corne superbe et roi de son troupeau,
A travers les écueils d'une mer écumante
Emporte d'Agenor la fille gémissante.
Mais bientôt sur les pas d'un ravisseur brutal,
Cadmus s'est élancé, tel est l'ordre fatal :
Il doit ou ramener cette fille chérie,
Ou sous un autre ciel chercher une patrie.
Cruel dans sa douleur, Agenor l'a voulu.
Dans le fond d'un vallon à peine parvenu,
Cadmus voit d'un serpent la rage forcenée
Détruire en un clin d'œil sa troupe infortunée ;
Il voit ce monstre affreux qui dévore leurs os :
Aussitôt, dans sa main prenant deux javelots,
Le héros furieux, au fond de son repaire
Soudain court assaillir le dragon sanguinaire,
Et venge par sa mort ceux de ses compagnons
Dont le sang à grands flots inondait les sillons.
Ensuite, obéissant à des voix redoutées,
Du reptile arrachant les dents ensanglantées,
Cadmus les enfouit, les sème dans les champs.
D'un magique pouvoir résultats surprenants !

La terre s'est enflée, et les dents du reptile
Pullulant à-la-fois, ainsi qu'un grain fertile,
Se changent en guerriers au front pâle et poudreux,
Qui bientôt s'attaquant, se détruisent entr'eux. »
Vous venez d'écouter le récit de la Fable;
Mais on peut lui trouver un sens plus raisonnable.
Souvent la vérité, sous les traits de l'erreur,
Déguisa chez les Grecs son front plein de candeur.
Des dents d'un fier dragon Cadmus semant la terre,
Inventa le premier la science dentaire :
Cela m'est démontré. Cadmus fut, en effet,
Inventeur chez les Grecs d'un nouvel alphabet;
Que, rempli du désir d'éclairer sa patrie,
Il s'en alla chercher, je crois, en Phénicie,
A travers les écueils, les rochers et les flots :
Cadmus fut un savant et non pas un héros.
De la Fable, à coup sûr, j'ai brisé l'enveloppe.
Or, écoutez ici comment je développe
Mon système, et jugez si je n'ai pas raison.
  Je commence d'abord par les dents du dragon,
Dont la main de Cadmus ensemençant la terre,
Enfanta des soldats qui se firent la guerre.

L'allégorie ici commence à s'éclaircir.
Ces brigands que l'on voit et combattre et mourir,
Ce sont les envieux dont la haine implacable
Toujours a poursuivi le talent véritable;
Ce sont les préjugés sans cesse renaissants,
Ces ineptes docteurs, et ces vieux partisans
De méthodes souvent fausses et routinières.
Je vois dans les abus ces grosses machelières (6)
Que sans de longs efforts on ne peut arracher.
La vérité souvent se plaît à se cacher
Sous une fiction, un voile allégorique.
La Fable a quelquefois une source historique.
Ainsi donc, le bel art que célèbrent mes vers
Date des premiers jours de l'antique univers.
Que tout fier, à bon droit, d'une origine illustre,
Chaque élève, à l'envi, lui donne un nouveau lustre;
Il est beau dans son art de remporter le prix,
Et d'être avec honneur désigné dans Paris.

Dans un vieil auteur grec j'ai lu que Démosthènes
Se promenant un jour dans un faubourg d'Athènes,
Entendit par hasard un marchand de poisson
Dire : C'est l'orateur rival de Phocion;

Jamais on ne l'a pu surprendre à-l'improviste.
A ces mots, l'orateur, vers l'humble étalagiste
Se retourne, et lui dit : Combien je suis flatté
Que mon nom soit par vous avec gloire cité !
Ainsi, de quelque part que vienne la louange,
Elle cause toujours un plaisir sans mélange.
O vous, dont les travaux servent l'humanité,
Livrez-vous franchement à cette vanité,
Dont la source à-la-fois est plus pure et plus belle !
Qu'un aussi doux espoir soutienne votre zèle!

Quel triomphe, en effet, plus beau, plus éclatant,
Disciples de Cadmus, vous suit et vous attend !
Quel plaisir pour un cœur même dur et farouche,
De s'entendre louer par une belle bouche,
De la voir souriant lorsqu'on parle de vous :
Le triomphe est flatteur, il n'est rien de plus doux !
Ce poëte, affligé d'une douleur cruelle,
A ses plus grands efforts voit sa muse rebelle ;
Il implore les dieux, mais les dieux restent sourds.
Enfin, à vos talents sa douleur a recours ;
La migraine le tue, il pâlit, il se pâme,
Et vous ouvre à-la-fois et sa bouche et son âme.

Bientôt de ses tourments par vos soins délivré,
Il peut parler, chanter et rimer à son gré,
Sans craindre les horreurs d'une longue insomnie.
Le public vous devra les fruits de son génie;
De ses nobles travaux vous tirez vanité,
Et vous volez ensemble à l'immortalité.

Honneur à ces savants dont l'esprit nous éclaire,
Qui, de la vérité forçant le sanctuaire,
La montrent à nos yeux « dans le simple appareil
« D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil! »
Croire tout découvert est une erreur extrême.
De Gall qui ne connaît l'ingénieux système!
Il montre sur nos fronts, d'un tact sûr et léger,
Les penchants qu'on peut suivre ou qu'on doit corriger;
Il indique à chacun la source de ses vices,
Des talents, des vertus, des plus secrets caprices.
Son système, il est vrai, parut à quelques yeux,
Et paraît même encore impie et dangereux.
Des dévots s'alarma la pieuse cabale :
On en rit. Le docteur ami de la morale
Ne prétend pas briser son respectable frein,
Et du crime au méchant aplanir le chemin.

Que nous prouve, en effet, une protubérance ?
C'est que l'âme et le corps sont, dès notre naissance,
Étroitement unis par un secret lien ;
L'un peut porter au mal, l'autre appeler au bien :
Suivant que sur les sens la raison prend empire,
L'homme devient meilleur, ou bien il devient pire.
Par l'étude toujours l'homme devient meilleur,
Et le crime souvent fut le fruit de l'erreur.
De tristes amateurs des siècles d'ignorance
Vainement voudraient voir rétrograder la France
Vers ces temps désastreux où nos pères grossiers
Poursuivaient les savants qu'ils réputaient sorciers.
On pense de nos jours. Tout a changé de face :
Les antiques erreurs n'ont pas laissé de trace.
De l'abus du pouvoir féodal ou sacré ;
Le peuple est justement ennemi déclaré ;
Aux chaînes d'un honteux et pénible esclavage
Succèdent les bienfaits d'une liberté sage.
Partout l'enseignement a déjà parmi nous
Fait éclore des fruits aussi sains qu'ils sont doux :
LANCASTER chez le peuple a semé la lumière.
Vainement regrettant l'ignorance première,

Des singes de Caton, de moroses censeurs
Disent : L'enseignement pervertira les mœurs,
Corrompra les esprits, va donner à l'enfance
Un penchant vers l'orgueil et vers l'indépendance;
Laissons-les déclamer, et suivons Lancaster :
C'est tandis qu'il est chaud qu'il faut battre le fer;
C'est quand l'onde a baissé qu'on reconstruit la digue.
Contre les préjugés le genre humain se ligue.
Entrez dans ce séjour : des maîtres bienveillants
Dirigent d'un coup d'œil tout un peuple d'enfants;
Ils sont enfants comme eux, et leur voix instructive
Charme, loin d'effrayer, et séduit et captive
Tout un peuple écolier, où, chacun à son tour
Devient pour ses voisins le moniteur du jour.
Ainsi de rang en rang la leçon se propage
Et s'imprime en l'esprit du jeune aréopage.

Tous les arts chaque jour font de nouveaux progrès.
La nature dans peu n'aura plus de secrets.
On verra féconder les champs les plus stériles.
Honorons l'inventeur de ces lettres mobiles,
Qui, gravant sur l'airain les sciences, les arts,
Font que la vérité perce de toutes parts;

Le despotisme y perd, le genre humain y gagne.
Cet art a vu le jour au fond de l'Allemagne (7);
Par un moine, dit-on, de Satan assisté,
Le mobile alphabet fut jadis inventé.
Ainsi la vérité se mêle avec la Fable,
Et d'un art merveilleux on fit honneur au diable.
On le pensa d'abord : dans ce siècle grossier
Dont nous sommes si loin, on réputait sorcier,
Même parmi les clercs, quiconque savait lire.
O de l'esprit humain étrange et vain délire!
Trop long-temps parmi nous la déesse aux cent voix (8)
Egara les esprits des peuples et des rois :
Désormais elle peut emboucher la trompette
Sans crainte de passer pour perfide, indiscrète;
Ses rapports sont exacts, elle ne peut mentir.
Ici, de longs signaux dans les airs vont saisir
La nouvelle du jour qui par eux est transmise
Des rives de la Seine aux bords de la Tamise;
Le télégraphe ainsi réunit tous les lieux.
Des prodiges des arts c'est le plus merveilleux.
Mais parlons des progrès que fait la mécanique,
Et la pyrotechnie, ainsi que l'hydraulique.

Entrez dans cette enceinte, et voyez Robertson (9),
Rival de la nature, imiter Vaucanson;
Il va faire parler son nouvel automate;
Un son perçant soudain dans les airs monte, éclate.
La trompette à la bouche, un musicien de bois
Imite les accents du fifre et du hautbois.
Ce n'est pas tout encor : sous ces arcades sombres,
De ceux qui ne sont plus il évoque les ombres.
Ils viennent, en traçant un sillon lumineux,
Pâles et menaçants, d'apparaître à nos yeux,
Lorsque le glas des morts, dans le sein des ténèbres
Prolonge sourdement ses tintements funèbres
Qui se mêlent au bruit de la pluie et des vents,
A la foudre qui gronde, au sein des ouragans.
Egypte, tels étaient tes antiques mystères,
Lorsque de tes caveaux les voûtes funéraires
Voyaient tes prêtres saints, en foule réunis,
Invoquer le pouvoir de la déesse Isis.
On ignora long-temps leur pieuse imposture;
Mais l'art a de nos jours dévoilé la nature.
Paris est, dans ce siècle, un pays enchanteur;
Ses attraits dans nos murs fixent le voyageur.

Dans ce séjour brillant de luxe et de mollesse,
Le Germain discourtois vient polir sa rudesse ;
L'heureux Etrurien, doucement enchanté,
Du ciel de l'Italie oubliant la beauté,
Pense, au milieu des arts, vivre au sein de Florence,
Et même à son pays préfère cette France
Qu'une reine autrefois, digne d'un meilleur sort (10)
Saluait en pleurant, prête à quitter le port,
Pour aller, Albion, chez ton peuple insulaire
Occuper un moment un trône funéraire.
Quels que soient nos revers, quels que soient nos succès,
Français, sois toujours fier du beau nom de Français.
Vois l'Europe admirant ton noble et pur langage,
Rendre à tes écrivains un volontaire hommage,
Et le dieu des beaux-arts attirant dans ces lieux
De cent peuples divers les flots tumultueux.
Tous viennent dans Paris apprendre l'art de plaire.
De la fière Albion le jaloux insulaire,
Même en nous dédaignant, cherche à nous imiter,
Comme on voit plus d'un lord que je pourrais citer.
Dans nos champs fortunés que l'industrie éclaire,
Les moissons ont chassé la stérile bruyère.

On bâtit des maisons où croissaient des roseaux,
Où le marais long-temps laissa croupir ses eaux.
Tel on vit de la mer usurpant le rivage,
Amsterdam s'élever du fond d'un marécage;
Et le hardi Batave, aux flots toujours grondants,
Opposer une digue et des remparts mouvants.
A la voix de Plutus, devenu notre oracle,
Voyez tous ces quartiers s'élevant par miracle;
Voyez dans nos jardins, en dépit des frimas,
Flore nous prodiguant ses trésors délicats,
S'unir avec Bacchus, et Cérès et Pomone,
Pour couronner l'hiver des présents de l'automne.
Le sceptre des beaux-arts est remis en nos mains;
C'est par lui qu'il est doux de régir les humains.
Seul il peut remplacer la gloire de nos armes
Et ces lauriers du moins ne coûtent point de larmes;
Le génie inventeur prenant un vol moins haut,
Ou finit une épingle ou façonne un sabot;
Les plus petits besoins c'est lui qui les soulage;
Il descend aux détails du plus humble ménage,
Dispose la cuisine et construit le foyer;
En meubles élégants sait tourner le noyer;

Quand l'hiver revenu du fond de la Norvége
A blanchi tous les toits de longs flocons de neige,
Que le canal de l'Ourcq sur ses bassins glacés
Reçoit les patineurs à courir empressés;
Que le vent dans les airs épanche au loin la pluie,
Qu'assis près de son feu chacun bâille et s'ennuie,
RUMFORD, de notre amour digne par ses bienfaits,
Nous enseigne comment on se chauffe sans frais
En délivrant nos yeux de l'épaisse fumée
Qui s'exhale souvent de la bûche enflammée;
Tous ces brillans quinquets dont l'éclat radieux
Eclaire vivement sans éblouir les yeux,
Au lieu d'une clarté vacillante, incertaine,
S'alimentent d'un gaz que l'on nomme hydrogène;
Par un chimiste habile avec art préparé
De vapeur ce gaz pur n'est jamais entouré;
Le suc de l'olivier, trésor de la Provence,
L'huile, qu'à flots dorés recueille la Durance,
N'iront plus maintenant alimenter les feux
Des lampes, des quinquets qui brilleront sans eux.
  Tels sont les fruits heureux d'une active industrie,
Et le flambeau des arts enrichit la patrie.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

CHANT QUATRIÈME.

Il est peu de nos maux tout-à-fait sans remède :
Pour calmer la douleur qui souvent vous possède,
Quelquefois il suffit de ces sucs bienfaisans
Que nous donnent les fleurs au retour du printemps ;
Du règne végétal connaissez la puissance,
Leurs bienfaits sont certains et leur nombre est immense ;
Quand la fièvre inégale embrase votre sein (1)
Que votre sang bouillonne et se glace soudain,
Un arbuste qui croît dans les champs d'Amérique
Contre ces maux cruels offre un remède unique
Qu'un jésuite jadis sur nos bords apporta ;
La Fontaine a chanté les bienfaits du kina (2),
L'effet réparateur de son écorce amère
Aux Muses plus long-temps a conservé Voltaire (3) ;
L'aurore en nos jardins fait naître de ses pleurs
Pour dissiper vos maux des plantes et des fleurs ;

Un baume odontalgique essence douce et pure
Déterge votre bouche, en blanchit la denture (4)
Raffermit la gencive et détruit l'âcreté
D'un tartre corrosif nuisible à la santé :
Des plantes à propos sachez donc faire usage (5).
Ah ! sans doute les fleurs ont droit à notre hommage,
Elles ornent nos bois, elles parent nos champs,
Et décorent l'autel où Dieu reçoit l'encens.
Vous qu'un léger carmin ne rougit pas encore (6),
Tendres fleurs, en mes vers empressez-vous d'éclore,
Que le lys magnifique et l'œillet nuancé
Le malheureux narcisse au calice évasé ;
La brillante tulipe et la rose superbe
Et l'humble réséda qui se cache sous l'herbe,
S'unissent au lilas, aux odorans jasmins,
Et parfument mes vers ainsi que nos jardins ;
Sans craindre d'épuiser la corbeille de Flore,
Tressons-en des festons pour le dieu d'Epidaure :
Les faunes, les sylvains réclamaient un regard (7);
Aux dociles enfans de Cadmus, de Fauchard,
Encor quelques conseils fruits de l'expérience;
Au moment d'achever notre carrière immense,

Imitons ce flambeau toujours brillant, actif,
Qui jette en expirant son éclat le plus vif.
 Au mérite toujours convient la modestie (8),
En se vantant soi-même on irrite l'envie ;
Evitez cet écueil ; faites modestement
Connaître votre état et votre logement ;
Il est bon pour fixer l'attention publique
De poser sur sa porte une dent métallique ;
Une plaque de cuivre indique votre nom :
Mais cette énorme dent de fer ou de laiton
Que depuis fort long-temps a consacré l'usage,
Se fait entendre à tous et c'est un avantage ;
D'autres pour attirer les regards des passans,
Décorent leur logis d'un long cordon de dents ;
Ou bien placent sous verre une image de cire,
Quelque masque grossier qui toujours semble rire ;
Laissez ces vils moyens à tous ces charlatans
Qui veulent, à tout prix, attirer les chalants ;
Pour tromper il n'est pas de ruses qu'ils n'inventent,
Avec effronterie eux-mêmes ils se vantent ;
Mais de tous les moyens usités à Paris
Un des plus singuliers, du moins à mon avis,

C'est celui d'attacher, pour enseigne burlesque,
Une lourde mâchoire, énorme, gigantesque,
Qui, par un mécanisme ingénieux, savant,
Va tout le long du jour se fermant et s'ouvrant;
Comme on voit ces magots arrivés de la Chine
Dont la tête sans cesse et se dresse et s'incline.
Sans doute, j'en conviens, le moyen est plaisant
Et l'on peut l'employer sans être charlatan.
Mais de cet écusson pour vous faites-nous grâce.
De l'illustre FAUCHARD, que ne suit-on la trace (9)?
A ces moyens usés il n'eut jamais recours;
Sa réputation s'agrandit tous les jours;
Sa vieille autorité justement invoquée,
Sa science par nous encore pratiquée,
Sont sûres de passer à la postérité.
Honneur donc aux travaux chers à l'humanité,
Rien n'est sûr que le vrai, le vrai seul est solide.
FAUCHARD en est la preuve, il sera votre guide.
Attendez tout du temps dont l'équitable main
Assure au vrai mérite un triomphe certain,
Et laissez au jongleur imbécille interprète,
De sa gloire lui-même emboucher la trompette.

Juché sur un tréteau qu'il aille aux ignorants
De son baume vanter les effets surprenants.
Deux chapelets de dents pendus à sa ceinture
Du frater impudent composent la parure.
Il se fait fort d'ailleurs, avec un fil d'archal,
D'arracher vingt chicots sans causer aucun mal.
La populace en vain l'entoure et s'émerveille.
Le sage avec dédain passe et ferme l'oreille.
Sur les pas de ma Muse entrez dans ce hameau (10),
Sur ces planches voyez à l'ombre d'un ormeau,
En habit galonné jusque sur la doublure,
Ce gros homme étalant sa grotesque figure,
Et vantant de son art l'effet prodigieux.
Le vulgaire l'entoure en ouvrant de grands yeux.
« Eh ! oui, parbleu, dit-il, à la foule ébahie,
« J'ai parcouru l'Egypte et l'Inde et l'Arabie (11),
« Pour chercher des trésors à vos regards offerts
« J'osai seul m'enfoncer dans ces brûlans déserts,
« Dans ces sables mouvans où de soif consumée
« J'ai vu du Grand-Mogol périr toute l'armée.
« Pour jouir d'un remède aussi sûr qu'il est doux
« La somme n'est pas grande : il s'agit de cinq sous.

« Pour s'en priver, messieurs, soit dit sans nul reproche,
« Il faudrait n'avoir pas cinq sous dans votre poche !
« A mon art surprenant vous devez recourir
« Car j'arrache les dents sans vous faire souffrir.
« Le baume que je vends est une essence unique,
« Il guérit la migraine et même la colique...... »
Notre homme continue, et, sur le même ton,
Jure qu'il a guéri le feu roi du Japon.
De ce prince à l'instant et de sa cour entière
Il expose à vos yeux la peinture grossière
Sur une vaste toile, et vous dit d'un air fin :
« Je tiens tous ces détails d'un sage mandarin (12). »
Ce n'est pas tout, notre homme ainsi que Sganarelle
Sait plus d'un tour, il fait parler Polichinelle,
Et par un fil d'archal qu'il tient entre ses doigts,
Il met en mouvement tous ses acteurs de bois.
Qu'un malheureux alors sortant de l'auditoire
Aille à ses lourdes mains confier sa mâchoire,
De son acier cruel prompt à le déchirer,
Après l'avoir fait rire il le fera pleurer.
Ainsi des imposteurs la stupide ignorance
Au vrai dentiste a fait plus de tort qu'on ne pense.

Ne pouvant le connaître ils ont avili l'art.
Mais gloire soit rendue à l'illustre Fauchard (13)!
Le premier dédaignant la routine vulgaire,
Il fit un art divin d'un métier secondaire.
Renvoyant la sottise à ses honteux tréteaux,
Fauchard par ses écrits illustra ses travaux.
Quant à moi, chaque fois que le dîner m'appelle,
Pour lui mon cœur éprouve une estime nouvelle.
En vain la gourmandise a pour vous des appas
Sans un bon râtelier, qu'est-ce qu'un bon repas?
Les mets les plus exquis, si de ses dents débiles
On ne peut les broyer, deviennent inutiles,
Et l'on digère mal ce qu'on a mal mangé.
Le suc des alimens en un lait pur changé
Du cœur jusqu'au poumon, par des routes certaines.
N'ira pas augmenter votre sang dans vos veines.
Conservez donc vos dents, du moins pour la santé,
Et de votre estomac ménagez la bonté.
Nous voyons dans la fable ainsi que dans l'histoire (14),
Qu'on estimait beaucoup un râtelier d'ivoire.
Dois-je recommander aux belles de mon temps
Et le soin de leur bouche et celui de leurs dents?

C'est ainsi qu'autrefois, sur ce sujet aride
Au beau sexe parlait l'ingénieux Ovide.
Quand de l'art d'être aimé, de régner sur les cœurs (15),
Sa muse embellissait les moyens corrupteurs :
Pour l'esprit et le goût il fut cité dans Rome.
Mais peut-il à mes yeux n'être pas un grand homme,
L'écrivain qui sentit que de vilaines dents
Rendaient de la beauté les attraits impuissants ?
Mais des goûts admirez quelle est la différence !
En Chine on trouve beau ce qu'on abhorre en France ;
Les dents noires y sont un ornement sans prix,
Et l'on aime à Canton ce qu'on hait à Paris (16);
Les Chinoises enfin prennent beaucoup de peine
Pour donner à leurs dents la noirceur de l'ébène.
Nous préservent les dieux d'avoir un goût pareil !
Tel le nègre brûlé des ardeurs du soleil,
Prête au démon qu'il craint la blancheur de l'albâtre,
Et peint les bons esprits d'une couleur noirâtre :
Tel est l'homme, en un mot, dans ses goûts inconstants,
Il diffère de mœurs ainsi que de penchants.
Un visage bien rond et semblable à la lune,
Au Sérail, chez les Turcs, a toujours fait fortune ;

Tandis qu'un teint cuivré, jaune comme un citron,
Charme tous les regards et séduit au Japon.
La Vénus que jadis anima Praxitelle (17),
Au Caffre, au Hottentot, ne paraîtrait point belle (18);
Enfin, du Belvéder le fameux Apollon,
Pour un nègre serait le portrait du Démon.
Ainsi l'esprit humain et varie et s'égare.
Dans ses opinions il n'est pas moins bizarre :
Dans Sparte, le larcin fut jadis honoré;
Chez les Persans l'inceste est un acte sacré.
Des sauvages ont cru, par un trait exemplaire,
Devoir, en fils pieux, dévorer leur vieux père;
Et le Lapon vous vient offrir, après dîné,
Ou sa femme, ou sa fille, au cuir noir et tanné,
Tant la raison de l'homme est mobile, incertaine,
Et dans plus d'un écart en tous lieux nous entraîne.

Je hais cet apprenti dans l'art de MACHAON (19),
Qui vous ôte une dent sans rime ni raison;
Car souvent il advient qu'une douleur amère
Fait que l'on a recours à votre ministère.
On insiste, on supplie, on veut que dans l'instant
Pour extirper le mal vous arrachiez la dent.

N'allez pas aussitôt, d'une main empressée,
Souscrire aux volontés d'une peur insensée;
Assurez-vous d'abord si ces tourments cruels
Ne sont point passagers, s'ils sont accidentels :
Il suffit quelquefois d'une simple racine
Pour apaiser les maux d'une dent assassine.
Nous l'avons déjà dit, il n'est pas une dent
Qui n'égale en valeur le plus beau diamant.
Qu'à vos travaux toujours l'humanité préside;
D'un lucre avilissant ne soyez point avide.
Pour extirper un mal qu'il ne peut arrêter,
Un sage opérateur peut sans doute amputer
Un membre, s'il s'agit, par ce moyen funeste,
D'un trépas assuré de sauver tout le reste;
Mais il ne s'y résout qu'après un long effort,
Et tendrement cruel triomphe de la mort;
En un mot, il attend que l'affreuse gangrène
Menace d'une fin et terrible et prochaine
Le malade étendu sur son lit de douleur :
Alors, l'humanité fait place à la rigueur.
Sourd aux cris du souffrant, au fond de sa blessure
Il applique du fer la brûlante morsure.

Imitez son exemple. A moins d'un cas urgent,
Gardez-vous aussitôt d'enlever une dent :
Quelquefois d'un sang noir la gencive engorgée
N'a besoin tout au plus que d'être dégagée.
Il est beau de guérir, mais conserver est mieux.
Les moyens les plus prompts sont les plus dangereux ;
Vous remplacez en vain au fond de la mâchoire
Ce vide ensanglanté par une dent d'ivoire,
Si l'autre se pouvait conserver autrement.
Je maudis à bon droit le fatal instrument
Qui, saisissant sa proie et dure et réfractaire,
Souvent, pour me guérir d'une douleur légère,
A ma bouche ravit un meuble précieux
Que des moyens plus doux, mais plus dispendieux,
Pouvaient, jusqu'à ma mort, me conserver encore ;
Et qui me traite enfin comme de Turc à More.
Je le répète ici, l'impassibilité
N'exclut point de vos cœurs la douce humanité.

O fille d'Esculape, ô bienfaisante Hygie (20) !
Toi qui vois à regret ta main de sang rougie,
Conserver, préserver, est plus noble à tes yeux,
Que de guérir les maux même les plus affreux.

L'homme, en suivant les lois de la simple nature (21),
En réglant ses penchants, ses goûts, sa nourriture,
Eviterait les maux dont il est dévoré.
Mais pour les passions est-il rien de sacré?
Le triste résultat de son intempérance (22),
C'est d'abréger ses jours, qu'il livre à la souffrance,
Et d'expier enfin dans un trépas cruel
L'abandon qu'il a fait de l'ordre naturel.
Les ulcères rongeurs, la pierre déchirante (23),
La goutte, le scorbut, la fièvre délirante,
Ont vengé la nature, et fait de l'homme-roi
Un triste objet d'horreur, d'épouvante et d'effroi;
Ces poisons délicats qu'un art savant prépare (24),
Vont peupler chaque jour les rives du Ténare.
Mais de notre sujet c'est s'écarter trop loin (25).
O muse! de prêcher laisse à d'autres le soin!

Pour garnir dans la bouche une place vacante,
Et remplacer la dent par une dent vivante,
Il exista long-temps un usage inhumain :
Un savoyard, cédant à l'appât d'un vil gain,
Se laissait arracher, tant l'or peut rendre avide!
Une ou deux dents; c'était pour remplacer le vide

Que dans le râtelier d'un riche au cœur glacé
Encor tout récemment le fer avait laissé.
Des médecins en corps le docte Aréopage
Proscrivit à jamais cet odieux usage;
Abus triste et honteux, atroce, révoltant,
Et qui déshonorait à-la-fois l'indigent
Et le riche cruel, dont l'égoïsme avare
Concluait sans rougir un marché si barbare.
Les dents que je prépare et qu'épure le feu (26),
De celles qu'on n'a plus peuvent vous tenir lieu;
Elles n'ont rien du moins qui répugue et qui blesse,
Et ne sont point un vol qu'on fait à la détresse.
Avec ces dents l'on peut mastiquer aisément;
Elles sont à-la-fois d'usage et d'ornement,
Préférables en tout aux artificielles,
Et ne diffèrent point de nos dents naturelles.

Un autre procédé, qui n'est pas moins heureux,
Conservera vos dents, ce qui vaut encor mieux;
Sans appliquer du fer la brûlante morsure,
De la carie enfin je défends la denture,
Que trop souvent jadis consumait promptement
De la lime d'acier le cruel frottement.

Ce procédé nouveau, fruit de mon industrie,
Est connu sous le nom de L'ESTHIOMÉNIE (27).

Mais sans doute il est temps de m'arrêter ici;
Déjà de trop de vers mon papier s'est noirci;
Si je laissais ainsi toujours courir ma plume,
J'entasserais bientôt volume sur volume;
Par un remords tardif je me sens arrêté.
Mais il est un seul point que je n'ai point traité,
Et sur lequel je peux hasarder quelques phrases,
Afin que mon sujet brille en toutes ses phases.

Trop long-temps les mortels, esclaves de l'erreur (28),
De l'avenir en vain sondant la profondeur,
Et voulant remonter à la cause première,
Ont fermé sans raison leurs yeux à la lumière.
On voulut expliquer ce qu'on n'explique pas.
Est-ce à nous, en effet, vains jouets du trépas,
De pénétrer le sort? Présomptueux fantôme,
Tant d'orgueil entre-t-il dans la tête d'un homme!
Cet orgueil enfanta mille prestiges vains,
Et fit naître jadis les sorciers, les devins,
Que protégeait l'erreur, qu'engraissait l'ignorance,
Mais l'objet du mépris de tout être qui pense.

La superstition des Grecs et des Romains (29)
Dans les dents croyait voir des augures certains.
Rêvait-on qu'une dent, par le fer ébréchée,
Tombait dans votre main, tout à coup détachée?
D'un ami, d'un parent, en butte aux coups du sort,
Ce triste pronostic vous annonçait la mort.
Tel fut dans tous les temps le crédule vulgaire,
Pour lui tout est augure, ou prodige, ou mystère.
C'était en observant la fuite des oiseaux,
Que Rome commençait ses belliqueux travaux;
Et le cri d'un hibou, chantre des funérailles,
Décida quelquefois du destin des batailles.
Lorsque Vespasien vint remplacer Néron (30),
Un soir, dans son palais, il rêva, nous dit-on,
Qu'une voix lui criait, que malgré qu'il pût faire,
Si Néron ne perdait une dent mâchelière,
Vespasien au trône aspirerait en vain.
Frappé de cette idée, il se met en chemin.
A peine a-t-il atteint les rives du Céphise,
Qu'une dent, par un Grec, dans sa main est remise.
Elle était de Néron. Alors Vespasien
S'écria : Je suis maître, et César n'est plus rien !

Il dit; et poursuivant sa marche triomphale,
Dans Rome il revêtit la pourpre impériale.
Des jeux de la fortune exemple surprenant!
O Rome! tes destins dépendaient d'une dent!
Un davier a donné le sceptre de l'empire!
Suétone est garant du fait qu'on vient de lire :
Je l'indique au lecteur, il peut le consulter;
J'ai traduit mot pour mot, et sans rien ajouter.

C'est ainsi que j'osai, disciple de Delille (31),
Féconder un sujet qui paraissait stérile.
Muse, c'en est assez! faisons trève à nos chants!
Tout baigné de sueur, Pégase est sur les dents;
Il se câbre et frémit sous ma main languissante,
Et perd en vains efforts sa vigueur défaillante;
Laissons-le reposer dans le sacré vallon.
Qu'enfin, libre du joug sur les bords d'Hélicon,
Il aille désormais au gré de son envie
De ces gazons riants paître l'herbe fleurie.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES.

NOTE

DU MONOLOGUE DRAMATIQUE

DE L'AUTEUR.

(1) Imprimer, en un mot, ou ne pas imprimer,
C'est ce dont il s'agit, et non plus de rimer.

Ce monologue est une parodie du célèbre monologue de l'*Hamlet* de Shakespeare, que Voltaire a imité plutôt que traduit dans les vers suivants :

« Demeure, il faut choisir, et passer à l'instant
« De la vie à la mort et de l'être au néant.
« Dieu qui voyez mon trouble, éclairez mon courage!
« Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
« Supporter ou finir mes malheurs et mon sort?
« Où suis-je? qui m'arrête? et qu'est-ce que la mort?
« C'est la fin de nos maux, c'est notre unique asile;
« Après de longs travaux, c'est un sommeil tranquille;

« On s'endort, et tout meurt. Mais un affreux réveil
« Doit succéder, dit-on, aux douceurs du sommeil.
« On nous menace : on dit que cette courte vie
« De tourments éternels est anssitôt suivie.
« O mort! moment fatal, affreuse éternité,
« Tout cœur à ton nom seul se glace épouvanté!
« Eh! qui voudrait sans toi supporter cette vie,
« De nos prêtres menteurs bénir l'hypocrisie;
« D'une indigne maîtresse encenser les erreurs;
« Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs,
« Et montrer les langueurs de son âme abattue
« A des amis ingrats qui détournent la vue?
« La mort serait trop douce en ses extrémités.
« Mais le scrupule parle, il nous crie : Arrêtez;
« Il défend à nos mains cet heureux homicide,
« Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide.»

Quoique ce morceau soit très-connu, le lecteur nous saura gré de lui avoir rappelé ces beaux vers de Voltaire; c'est ainsi que le génie sait imiter; on regrette de ne pas trouver un morceau semblable dans la tragédie *d'Hamlet* par Ducis.

Notre auteur s'est attaché à parodier ce monologue pour ainsi dire vers par vers; c'est à tort que l'on a de nos jours dédaigné la parodie comme un genre facile et

abject; le *Lutrin* de Boilcau n'est-il pas une parodie de l'*Iliade* et de l'*Enéide?* Dans quel ouvrage trouve-t-on plus de comique et des plaisanteries d'un meilleur goût? La muse plate et bouffonne de Scarron a fait mépriser ce genre, dans lequel surtout excellait Aristophane; Le Sage et Piron s'y sont exercés avec succès. Les meilleures pièces de notre théâtre ont reçu les honneurs de la parodie; l'*Othello* de Ducis (nous ne prétendons pas dire que ce soit un de nos meilleurs drames) a été très-spirituellement parodié par M. Desprez, dans *Arlequin Cruello*. On se rappelle ce fameux soliloque où le Maure de Venise entre, une lumière à la main, et se livre à des réflexions mélancoliques sur Edelmone, qu'il a résolu d'immoler à ses jalouses fureurs: « Si je t'éteins, toi, « ministre du feu, dit le Maure dans Shakespeare, je « peux encore te rallumer; mais si après avoir tué mon « amante, je venais à me repentir, comment la rendre à « la vie? » — Arlequin Cruello, dans le même dessein, fait la même observation : il s'écrie douloureusement :

« Mais une âme immortelle, à l'aide d'un briquet,
« Ne se rallume point comme on fait un quinquet. »

Ce rapprochement, et surtout la mention du briquet,

sont d'un excellent comique : une bonne parodie sert plus quelquefois aux progrès de l'art que la meilleure critique.

FIN DE LA NOTE DU MONOLOGUE.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

(1) O Déesse, en tous lieux, en tout temps adorée.

Cette invocation à Vénus offre quelques imitations de celle de Lucrèce, auteur du beau poëme *De Naturâ rerum*. Ce poëte, qui était athée, de toutes les divinités du paganisme ne reconnaissait que Vénus, dont cependant il n'avait guère à se louer : une dame romaine, violemment éprise de Lucrèce, lui fit prendre un philtre amoureux qui lui occasiona des accès de folie. Il composa son ouvrage dans ses moments lucides, et finit par se donner la mort, ne pouvant plus supporter la douleur ; Creech, poëte anglais, traducteur de Lucrèce, s'est également suicidé ; il se pendit. Racine le fils, dans son poëme de *La Religion*, a imité plusieurs passages de Lucrèce, pour les réfuter : de ce nombre est le

morceau suivant, où le poëte latin s'efforce de démontrer l'immortalité de l'âme.

« Cet esprit, ô mortels! qui vous rend si jaloux,
« N'est qu'un feu qui s'allume et s'éteint avec nous!
« Quand la froide vieillesse. . . . .
. . . .
. . . .
« L'âme mourante alors, flambeau sans nourriture,
« Jette par intervalle une lueur obscure :
« Triste destin de l'homme! il arrive au tombeau
« Plus faible, plus enfant, qu'il n'était au berceau.
. . . .
« Dans un dernier soupir achevant son supplice,
« La mort du coup fatal sape enfin l'édifice;
« Lorsque vide de sang, le cœur reste glacé,
« Notre âme s'évapore et tout l'homme est passé.»

Ces vers, à quelques taches près, sont admirables, et le dernier hémistiche est sublime.

(2) Un sourire échappé de ta bouche amoureuse,
De l'immense Océan calme l'onde orageuse.

Te nubila, te diffugiunt venti. — Lucrèce, *De Naturâ rerum.* — D'après la mythologie grecque, Vénus était

née de l'écume de l'Océan. On sait que madame Dacier se récrie sur la beauté de cette allégorie.. Un sourire de Vénus suffisait pour calmer les flots et dissiper les tempêtes, parce que l'effet de l'amour est de radoucir les cœurs ; mais la déesse des amours a encore plus de pouvoir pour exciter les orages que pour les calmer.

(3) Après avoir d'abord, arbitre des repas,
De la table chanté les plaisirs délicats.

Il est ici question du poëme ingénieux de *La Gastronomie* par M. Berchoux, ainsi que de celui du même auteur sur la guerre des dieux de l'Opéra, qui a essuyé beaucoup de critiques, mais qui n'en est pas moins un badinage charmant.

L'Art de dîner en Ville, à l'usage des gens de lettres, par M. Colnet, est à l'usage de tous ceux qui aiment les jolis vers. Ces deux poëmes rentrent nécessairement dans mon sujet.

(4) Haller, homme d'état, philosophe et poëte.

A tous ces titres ce grand homme ne dédaigna pas de joindre celui de médecin. Il est prouvé que le dieu des

vers l'était aussi de la science de guérir; et cet exemple méritait d'être suivi.

(5) Esculape jadis aux habitants d'Ægine,
Enseigna le premier l'art d'extraire les dents.

Nous avouons que cette origine est aussi fabuleuse qu'Esculape lui-même; mais cette vieille tradition des Grecs sert toujours à prouver l'estime particulière qu'ils faisaient de l'odontotechnie, trop long-temps dédaignée et avilie parmi nous. Nous n'affirmerons pas que Machaon fût un dentiste, mais c'était un chirurgien que le génie d'Homère a immortalisé tout aussi bien qu'Achille, Ulysse et Ajax. Il est à regretter qu'Homère ne nous ait pas appris si ces héros avaient de leurs dents le même soin que nos petits-maîtres du jour; s'ils les brossaient, s'ils les faisaient blanchir, limer, œstioméniser enfin; s'ils se servaient d'opiats, de poudres dentifrices, etc. Tous ces détails rendraient sans doute plus intéressante encore la lecture de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*; mais on peut juger du cas que faisait Homère de la beauté des dents, par l'épithète de *leucodontes* qu'il emploie fréquemment, ainsi que par les locutions suivantes qui reviennent très-souvent dans ses admirables poésies : « Quelle parole vient de franchir la barrière de

vos dents? ποιον επος σοι εφυγεν ερκος οδοντων, » formule usitée chez les Grecs pour exprimer : que venez-vous de dire, ou quel mot venez-vous de prononcer?

(6) Sa bouche en murmurant prononce quelques mots,
Dont le pouvoir suprême avec effort arrache
L'acier qui dans les nerfs et s'enfonce et se cache.

On voit par ce passage que la médecine n'a pas été moins défigurée que *l'Odontotechnie*, dont elle est la mère. C'est pour cette raison que les chirurgiens et les médecins ont été long-temps vus de mauvais œil, et même méprisés ; on les réputait sorciers, quoique, assurément, ils ne méritassent point une pareille renommée. Au reste, les peuples chrétiens ne se sont pas montrés moins superstitieux que ceux de l'antiquité païenne. On peut voir dans la *Jérusalem délivrée*, du Tasse, qu'Hermotime n'était pas moins superstitieux que Machaon, ce qui a fait dire à des philosophes que l'homme ne changeait jamais, et que les mêmes erreurs se reproduisaient sous des noms différents.

(7) Mais de nos jours encor l'on voit des charlatans
Ignares et menteurs, présenter aux passants

Des secrets merveilleux, des charmes, des recettes,
Et pour guérir les maux de vaines amulettes.

Il n'est que trop vrai que ces abus, et d'autres plus révoltants encore, subsistent, dans les campagnes surtout, où la superstition qui abandonne nos villes semble s'être réfugiée.

(8) Respectable Fauchard, toi dont l'heureux génie.

Ce célèbre dentiste jouit de la réputation la plus méritée, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe : il a exercé long-temps à Paris, et les bouches les plus illustres ont été confiées à ses mains habiles. Fauchard doit son immortalité à son ouvrage intitulé : « Le Chirurgien-Dentiste, ou Traité des Dents, où « l'on enseigne les moyens de les entretenir propres et « saines, de les embellir, d'en réparer la perte, et de « remédier à leurs maladies, à celles des gencives, et « aux accidents qui peuvent survenir aux autres parties « voisines des dents; avec des observations et des ré- « flexions sur plusieurs cas singuliers ; ouvrage enrichi « de quarante-deux planches en taille-douce; par Pierre « Fauchard, chirurgien-dentiste, à Paris. Deuxième « édition, revue, corrigée, et considérablement aug-

« mentée, en 2 vol. in-12. A Paris, chez Pierre-Jean « Mariette, rue Saint-Jacques, aux Colonnes d'Her- « cule, et chez l'auteur, rue des Grands Cordeliers. » Tel est le titre de l'édition que nous avons sous les yeux, et qui est ornée du portrait de Fauchard, en robe de docteur. Au bas de cette gravure on lit les quatre vers suivants :

Dum dextra et scriptis solamina dentibus affert,
Illorum in tuto sunt decor atque salus;
Invidiæ spernas igitur, Faucharde, cruentos
Dentes; nam virtus frangere novit eos.

Quatrain que nous traduirons d'abord en prose littérale de la manière suivante : « Pendant que par sa main « et ses écrits il soigne et soulage nos dents, leur beauté « et leur santé n'ont rien à craindre; méprise donc, ô « Fauchard! les dents cruelles de l'envie, car le talent « sait les briser. »

Nous avons essayé de le traduire en vers de la manière suivante :

Sa main et ses écrits sont utiles aux dents;
Il sait les préserver des ravages des ans.
Poursuis donc, ô Fauchard! et méprise l'envie,
Elle brise ses dents en mordant le génie.

Les traits de Fauchard, tels qu'ils nous sont représentés dans cette gravure, annoncent une âme expansive; c'est une des plus belles physionomies de docteur que l'on puisse voir. Il est représenté au milieu de sa bibliothèque, et tenant à la main un volume in-4°. Cette attitude studieuse devrait faire honte à ces dentistes ignorants dont le langage incorrect fait frémir ceux qui ont l'imprudence de venir réclamer leurs soins.

Fauchard a dédié son ouvrage à M. le comte de Maurepas, ministre et secrétaire-d'état, commandeur des ordres du Roi. Cette dédicace est écrite avec cette modestie qui convient au véritable talent, pour qui le charlatanisme est aussi odieux que la bassesse. Dans sa préface, Fauchard nous apprend que la première édition de son livre a été promptement épuisée, et qu'il a été traduit dans plusieurs langues étrangères. « Comme « je n'ai composé ce livre, dit Fauchard, qu'après « avoir recueilli beaucoup de connaissances puisées « dans la bonne chirurgie et confirmées par différents « succès; qu'il a été approuvé par plusieurs savants; « que sa première édition a été rapidement enlevée, et « qu'on l'a jugé digne d'être traduit en langue étran- « gère, je me flatte que le public recevra avec la même

« bonté et un égal empressement cette seconde édi-
« tion, dans laquelle on verra plusieurs augmentations
« et de nouvelles dissertations aussi curieuses qu'u-
« tiles. » C'est avec ce ton modeste que Fauchard parle des succès de son livre, dont la réputation durable ne fait chaque jour que s'accroître; et les auteurs de quelques rapsodies éphémères se promettent sans façon l'immortalité, où ils ne parviendront jamais.

(9) La bouche fut souvent comparée à la rose,
Au retour du printemps nouvellement éclose.

Les poëtes de toutes les nations ont tous à l'envi chanté les louanges de cette reine des fleurs; les Orientaux ont célébré les amours du rossignol et de la rose (voyez l'ouvrage de Williams Jones sur la poésie des Asiatiques); Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Etudes de la Nature*, a rendu hommage à cette reine de l'empire de Flore. Il suffit de prononcer le nom de rose pour réveiller dans l'esprit les idées les plus douces et les plus agréables : la rose a fourni une foule de comparaisons aux poëtes et aux moralistes de tous les âges et de tous les pays; elle est par sa beauté et son existence éphémère l'emblème des plaisirs qui embellissent un

instant cette vie fugitive. Un des premiers et des meilleurs poëtes français, Malherbe, dans des stances charmantes, compare une jeune fille qui venait de mourir, à la rose qui ne fait que passer.

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Un poëte de nos jours, enlevé trop tôt aux lettres, Millevoie, a fait à ce sujet, quelques jours avant de mourir, des vers qu'on nous saura sans doute gré de rapporter.

« Et vous par qui je meurs, vous à qui je pardonne,
« Femmes, vos traits encore, à mon œil incertain,
« S'offrent comme un rayon d'automne,
« Ou comme un songe du matin.
« Doux fantômes, venez, mon ombre vous demande
« Un dernier souvenir de douleur et d'amour;
« Venez sur mon cercueil, effeuillez pour offrande
« Ces roses qui vivent un jour. »

(10) Que d'attributs divers la bouche réunit!

Il aurait été sans doute très-facile d'être plus long dans l'énumération des bienfaits dont nous sommes

redevables à cet organe, dont au reste on trouvera une fort belle description dans l'*Histoire Naturelle de Buffon*; mais nous avons cru devoir nous borner à un petit nombre de détails.

(11) Mais vous qu'un doux hymen dans sa chaîne légère
Retient près d'un époux empressé de vous plaire.

Il n'est pas besoin de prévenir le lecteur que cet épisode de notre invention repose sur une anecdote également imaginée.

(12) Voyez ce clavecin qu'un doigt ingénieux
Parcourt et fait gémir en sons mélodieux.

Cette comparaison, si elle n'est pas poétiquement exprimée, a du moins le mérite de la justesse : rien ne ressemble en effet davantage à la bouche qu'un instrument musical.

(13) De sucre, de bonbons, les enfans sont avides.

Ce qui ne fera pas rire les jeunes enfants, et même les dames, assez sujètes au péché de friandise, c'est que Fauchard comprend dans la proscription les confitures, les dragées et tous les alimens sucrés qui, « dit-il,

« ne contribuent pas peu à la destruction des dents, « parce que le suc gluant qui en provient s'insinue « dans les gencives et se colle contre les dents, et qu'il « y a dans le sucre un acide pénétrant et corrosif, ainsi « que l'analise chimique le fait connaître, qui y cause « tôt ou tard du dérangement. Aussi remarque-t-on « que ceux qui font un grand usage de ces poisons se- « duisants, sont plus sujets aux maux de dents, et les « perdent plus tôt que les autres. » Voilà un passage qui est capable de jeter l'alarme dans toute la rue des Lombards; et, si nous n'étions pas retranchés derrière l'autorité de Fauchard, nous craindrions de nous voir citer en calomnie, pardevant le tribunal de la police correctionnelle, sur la plainte de tous les marchands de bonbons et de sucreries qui sont ici signalés comme des empoisonneurs publics. Quoi! le rigide Fauchard traite les dragées, les pralines, les diablotins, de *poisons séduisants!* il ne fait pas même grâce aux confitures? il ne daigne pas excepter seulement le raisiné et la marmelade de pommes? Miséricorde! que vont dire nos jeunes lecteurs? il nous semble déjà les voir,

. . . . par un effet contraire,
Rougir de désespoir et pâlir de colère.

Qu'ils se rassurent cependant, et qu'ils fassent attention que le judicieux Fauchard ne proscrit que l'abus de toutes ces friandises, dont il a l'humanité de nous permettre de goûter quelquefois; il nous indique même les moyens d'obvier aux inconvénients qui peuvent résulter d'un petit excès de friandise. «Ceux qui ai-« ment les sucreries, dit-il, et qui en usent fréquem-« ment, ont rarement les dents belles, ou ne les ont « que d'une médiocre bonté : c'est pourquoi il est né-« cessaire, après avoir mangé des sucreries, de se laver « la bouche avec de l'eau tiède, pour dissoudre et en-« lever, par ce dissolvant, ce qui pourrait être resté « dans les gencives ou contre les dents.» La faiblesse humaine exige des ménagements. La véritable sagesse est toujours voisine de l'indulgence; il est quelquefois utile d'amollir la rigidité de ses préceptes. C'est ce qu'a fait Fauchard, qui, pour rassurer les consciences timorées, se hâte d'ajouter : «Je ne prétends pas con-« clure, par ce que je viens d'avancer, qu'il soit abso-« lument nécessaire de se priver entièrement des choses « que j'ai marquées être contraires aux dents; on doit « seulement en régler l'usage, et n'en pas faire une « habitude, que l'expérience journalière fait voir être « toujours préjudiciable.» Ce passage ne satisfera pas

entièrement les confiseurs qui, le premier de l'an, font pleuvoir sur Paris un déluge de dragées qui se convertit pour eux en une pluie d'or, mais du moins il les rendra moins furieux et plus traitables.

Il est croyable que si Fauchard vivait de nos jours, la Gastronomie n'aurait pas un ennemi plus cruel. Il recommande la tempérance et la sobriété, si ce n'est pour le salut de nos dents, du moins pour celui de notre âme; car les excès qui épuisent le corps, causent la perte de cette dernière, et les lui font expier dans ce monde et dans l'autre. « Il n'est pas moins important, « dit Fauchard, d'être sobre et retenu en buvant et en « mangeant; quand bien même le devoir et la religion « ne nous y obligeraient pas, les maladies qui sont la « suite des excès doivent suffire pour nous rendre so- « bres, réglés, et capables de nous contenir en tout. » La morale ne peut qu'applaudir à de semblables avis; un prédicateur n'aurait pas mieux dit que Fauchard. On voit que la santé du corps est étroitement liée à celle de l'âme, et que la tempérance est aussi nécessaire pour être heureux dans ce monde, que les autres pour faire son salut dans l'autre. Mais revenons à Fauchard.

Cet habile dentiste continue à donner des conseils

aux gens du monde pour tout ce qui peut contribuer à la conservation des râteliers. « Les précautions, dit-il, que « l'on doit prendre d'ailleurs pour conserver les dents, « consistent à ne point mâcher, casser ou couper des « alimens ou autres corps trop durs, et à ne faire aucun « effort avec elles, comme font ceux qui, follement, « cassent des noyaux, coupent des fils de chanvre, de « lin ou de soie, lèvent par ostentation des fardeaux « trop pesants, etc.; par de tels efforts, on use, on « ébranle, on éclate des dents, on s'expose à les per-« dre, et quelquefois on les perd en effet. » Avis donné à MM. les élèves des lycées et pensionnats, qui se font un jeu de tous ces petits tours de force, et qui cassent sous les dents des noyaux de cerises, même d'abricots, pour en manger ensuite l'amande; qu'ils sachent que ce n'est qu'au détriment de leur râtelier qu'ils satisfont ainsi leur gourmandise imprudente. Il n'est rien de plus affligeant, que de voir de jeunes enfants dont la bouche est aussi édentée que celle des vieillards. Mais poursuivons. « Il faut éviter de se servir de cure-dents « d'or, d'argent, d'acier, aussi bien que d'épingles ou « de la pointe d'un couteau, pour ôter les viandes qui « restent entre les dents, parce que la dureté et la fraî-« cheur de ces instrumens leur est contraire, surtout

« lorsqu'ils sont fabriqués de cuivre ou de fer : il faut « principalement rejeter l'usage de ceux-ci, à cause que « la salive en détache des sels vitrioliques qui peuvent « être capables de corroder les dents ; les cure-dents de « plumes déliées sont préférables à tous les autres. » Autres abus qui sont encore très-fréquents dans les colléges, où les jeunes gens se servent pour cure-dents de tout ce qui leur tombe sous la main, notamment des épingles, que souvent ils avalent par mégarde et qui peuvent les étrangler, tant la jeunesse a besoin d'être surveillée.

(14) De la pipe Fauchard condamne aussi l'usage.

« La fumée du tabac, dit encore Fauchard, est très-« contraire aux dents ; elle les rend noires et vilaines ; « et d'ailleurs, si l'on n'a pas la précaution de garnir le « bout de la pipe, le frottement qui se fera contre les « dents ne manquera pas de les user peu à peu et d'en « découvrir les parties sensibles. L'expérience démontre « ce fait, et c'est à quoi on ne fait pas ordinairement « attention. Cette fumée produit encore un mauvais ef-« fet : elle échauffe la bouche, et un air froid venant « immédiatement à frapper les dents, ces deux extrê-

« mes peuvent donner occasion à la fixation de quelque « humeur dans la dent même, dans les gencives, ou « dans quelques-unes de leurs parties voisines, ce qui « peut occasioner des douleurs et des fluxions très-« incommodes, et même la carie, qui est le plus fâcheux « de tous les accidents. » Toutes ces remarques sont pleines de sagacité; et il est d'autant plus utile de les rappeler aujourd'hui, qu'elles ont tout le mérite de l'à-propos. Au temps où Fauchard écrivait, c'est-à-dire sous le règne de Louis XV, il n'y avait guère que les soldats et les matelots qui fumassent, encore était-ce seulement dans les tavernes, à bord des vaisseaux ou dans les casernes; de nos jours, il n'est presque pas de boutique ou de lieu public où l'on puisse entrer, sans être assailli par des bouffées de tabac qui s'exhalent du foyer d'une pipe enflammée. Cet usage est devenu même à la mode, quelque repoussant et désagréable qu'il soit. La censure de Fauchard ne le corrigera sans doute point.

L'usage de fumer s'est généralement répandu en France depuis la révolution; les habitudes militaires se sont introduites des armées et des camps jusque dans la cité. En Angleterre, comme dans tous les pays maritimes, l'usage de la pipe n'est pas moins fréquent;

mais ce qui est vraiment intolérable, si nous en croyons le récit de quelques voyageurs, c'est de voir des femmes, de la dernière classe sans doute, qui fument et chiquent dans les tavernes, après s'être enivrées de bière. C'est ici le cas de s'écrier avec un poëte :

Ah! loin de nos cités de semblables horreurs!

Les Turcs et autres Orientaux ne sont pas moins avides de cette jouissance : ils se servent même de pipes d'une extrême longueur, qu'un esclave leur porte ordinairement, avec un sachet rempli de feuilles desséchées de tabac, lorsqu'ils vont à la promenade. Cet exercice silencieux convient beaucoup à la gravité des Turcs, qui accroupis sur un sofa, passent des heures entières à envoyer dans l'air d'épais tourbillons de fumée ondoyante, n'interrompant cet exercice que pour boire de l'opium et du sorbet. Au reste, pour nous raccommoder avec les amateurs de la pipe et de la cigarre, et réhabiliter Fauchard dans leur esprit, nous nous hâtons de transcrire le passage suivant : « Ce « n'est pas, dit-il, que je veuille par là détruire l'usage « que l'on a de fumer du tabac : je sais qu'on se noircit « les dents en fumant, si l'on n'a pas un soin exact de « les tenir nettes et de se rincer souvent la bouche;

« mais je sais aussi que la fumée du tabac peut contri-
« buer à la conservation des dents, en procurant l'éva-
« cuation des humeurs surabondantes qui pourraient,
« en agissant sur elles, les détruire. Mon dessein est
« seulement de faire remarquer qu'il ne faut pas, im-
« médiatement après avoir fumé, exposer le dedans de
« sa bouche aux impressions d'un trop grand froid. »
D'après cette citation, on peut fumer en toute sûreté. La vapeur du tabac n'est nuisible qu'à l'extérieur des dents, mais elle les conserve, sinon belles, du moins saines. Le tabac est connu comme un anti-scorbutique, et l'usage, pour cette raison, en est très-avantageux aux gens de mer; quant aux citadins, ils feraient mieux d'y renoncer, à moins qu'ils n'aient quelques raisons particulières pour recourir à la pipe. Au reste, la consommation de cette plante narcotique est devenue une source de richesses pour la plupart des nations de l'Europe; ce qu'on en débite, soit en poudre pour priser, soit en feuilles et en rouleaux pour fumer et chiquer, est incalculable. Quant à l'usage de la tabatière, Fauchard n'impose pas aux nez des lois aussi sévères qu'aux bouches; il combat, à cet égard, le rigorisme de quelques dentistes, avec beaucoup de franchise et de courage. « Un dentiste de cette ville, dit-il,

« grand ennemi du tabac, ne veut pas même qu'on en « use par le nez, prétendant qu'il est pernicieux aux « dents. Il serait à souhaiter qu'on en modérât l'usage ; « mais, à l'excès près, je ne crois pas qu'il en puisse « arriver des inconvénients contraires aux dents ; l'u- « sage même en pourrait être utile aux personnes su- « jètes aux fluxions : le tabac déterminant les humeurs « à s'écouler par le nez, en fait une diversion qui les « empêche de se jeter sur les dents, ce qui n'est pas « un petit avantage. » Si les nez pouvaient exprimer leur reconnaissance au judicieux Fauchard, ils ne manqueraient pas sans doute de le faire ; et les buralistes ne peuvent qu'applaudir à ces conseils : car, que deviendraient-ils sans la poudre sternutatoire ?

Fauchard a oublié, dans ce qu'il dit concernant l'usage du tabac, de faire mention de ceux qui l'emploient comme une poudre dentifrice, ce qui ne peut que jaunir les dents, et dont, par conséquent, les personnes qui attachent du prix à un beau râtelier, doivent s'abstenir. L'habile dentiste continue à donner des conseils aux gens du monde ; il fait remarquer avec beaucoup de raison que le passage du chaud au froid, dans les aliments, est également préjudiciable à l'entretien et à la conservation d'une belle denture.

« Il arrive aux dents, dit-il, à-peu-près la même chose « qui leur survient après qu'on a fumé du tabac, et « qu'on les expose immédiatement à un air trop froid ; « lorsque, prenant des aliments solides trop chauds, « la bouche, étant encore échauffée, l'on vient immé- « diatement, ou peu de temps après, à prendre d'au- « tres aliments trop froids. Toutes les liqueurs que l'on « prend dans ces degrés extrêmes de chaleur ou de « fraîcheur, produisent le plus souvent, par un usage « inconsidéré, des effets contraires à la conservation « des dents, et semblables à ceux dont nous avons parlé « ci-dessus. Plusieurs personnes boivent, dans le même « instant, des liqueurs quasi bouillantes, et d'autres à « la glace, sans penser que cette diversité de liqueurs « chaudes et froides est capable d'arrêter et de fixer les « humeurs, même le suc nourricier, dans les dents, et « que ces matières ainsi fixées, venant à fermenter une « fois et à rompre le tissu de la dent, causent la carie « qui les détruit absolument. » Il est inutile d'insister sur ces observations judicieuses, et qu'on ne saurait assez recommander : l'expérience de Fauchard, son zèle et sa sagacité sont au-dessus de tous les éloges qu'on en peut faire. Le bon sens suffit pour nous convaincre qu'il n'est rien de plus contraire à la santé du

corps, en général, que le passage subit de la chaleur au froid, et du froid à la chaleur; cependant, nous voyons tous les jours que la sensualité nous entraîne aux excès les plus déplorables, et qui nous rendront long-temps la médecine nécessaire, comme un supplément à la morale. Mais prêtons encore l'oreille au judicieux Fauchard : après avoir signalé les inconvénients, il en fait connaître les causes. « Tous ces effets, dit-il, sont « produits, et parce que la chaleur dilate les parties et « raréfie les liquides qui coulent dans les vaisseaux, et « parce qu'au contraire le froid contracte et resserre « les parties, ralentit le cours des mêmes liquides, les « fixe et les épaissit, en quelque manière, dans les « tuyaux qui les contiennent; de là viennent la plu- « part des obstructions suivies de suites fâcheuses, qui « détruisent les dents, pour peu qu'on néglige de sui- « vre un régime de vivre régulier. » Toutes ces raisons sont énoncées avec beaucoup de clarté et puisées dans une saine physiologie. Fauchard emploie son chapitre cinquième à la manière « d'entretenir les dents blan- « ches et d'affermir les gencives » : il donne, à cet égard, les renseignements les plus étendus, ainsi que des recettes pour faire des opiats dentifrices; mais ceux employés de nos jours sont préférables. Il débute par

détourner de l'usage des ingrédients nuisibles ou équivoques. « Les opiats, dit-il, poudres et liqueurs dont « on se sert ordinairement pour nétoyer et blanchir les « dents, étant plus capables de nuire que de produire « un bon effet, je dois détromper ici le public, en lui « indiquant les ingrédients contraires qui entrent dans « la composition des prétendus remèdes dont il s'agit, « et en même temps lui enseigner ceux qui sont les « plus convenables. » Après cet avertissement, l'auteur du *Chirurgien-Dentiste* entre dans des détails sur les différens dentifrices suspects ou dangereux : il les passe en revue et les signale. Tous les conseils que donne Fauchard sont marqués au coin de la prudence, et sont le résultat de ses longues observations ; ils sont d'autant plus utiles, que beaucoup de personnes, principalement dans les campagnes, se servent à elles-mêmes de dentiste, du moins pour ce qui concerne le simple cosmétique, comme s'il n'était pas très-imprudent de se frotter les dents avec des drogues qui, en donnant à l'émail un éclat passager, finissent par l'écailler et le détruire, tandis que l'on peut se procurer à bon marché des opiats examinés et approuvés par la Société de Médecine : c'est, il faut en convenir, être ennemi de soi-même, que de s'exposer à de pareils

risques. « On ne doit point, dit Fauchard, se servir « d'opiats composés de brique, de porcelaine, de pierre-« ponce, ni d'aucun ingrédient de cette nature : ces « sortes de drogues étant portées sur les dents, en usent « l'émail et le rongent, à-peu-près comme le ferait une « lime; on peut se servir cependant de la pierre-ponce, « pourvu qu'elle soit mêlée avec des absorbants qui en « embarrassent les pointes, et empêchent que leur ac-« tion ne soit trop rude et trop mordante. » Si Fauchard ne nous l'apprenait pas, on aurait peine à imaginer qu'il y ait eu des personnes assez insensées pour se frotter et déterger les dents avec de la brique pilée, ce qui doit causer un horrible grincement de dents, sans parler des inconvénients attachés à l'usage d'un aussi extraordinaire dentifrice : c'est cependant ce que beaucoup de personnes font encore de nos jours, au grand détriment de leur râtelier. Mais laissons parler Fauchard. « Le sel d'albâtre, si vanté pour bien blanchir « les dents, n'est autre chose que le talc calciné au feu, « dont on fait une poudre fort blanche, à laquelle on « mêle l'os de sèche, le sel de tartre, le sel décrépité, « le sel de saturne, l'alun calciné, ou autres ingrédients « semblables. C'est par cette composition qu'on a abusé « tant de monde; mais si l'on examine à fond ses effets,

« on trouvera sans doute qu'elle fait plus de mal que de « bien. » En général, il faut se défier de tout ce qui est d'une nature violente et corrosive pour polir et nétoyer les dents ; la blancheur qu'elles acquièrent soudainement n'est pas de longue durée. C'est ce que dit encore Fauchard. « Le suc d'oseille, le jus de citron, l'esprit « d'alun, de vitriol et de sel, en quelque quantité « qu'ils soient, ne doivent point être employés purs ou « seuls, que très-rarement, et qu'avec grande circons-« pection, parce que, dans la suite, ils produisent or-« dinairement sur les dents une couleur jaune qu'on « ne peut réparer. Ce n'est pas le seul mauvais effet « que ces esprits produisent sur les dents : ils en usent « l'émail de telle manière, que, si ces liqueurs y sont « appliquées fréquemment et pendant quelque temps, « elles le corrodent et le rendent comme vermoulu et « criblé de quantité de petits trous. Si ces liqueurs pro-« duisent un effet si violent sur l'émail des dents, on « peut juger, à plus forte raison, combien les gencives « en doivent souffrir lorsqu'elles en sont touchées : « c'est, néanmoins, dans l'usage de tels remèdes que « consiste tout le secret des opérateurs, aventuriers et « charlatans. » On voit, par cette dernière phrase, que ce n'était qu'avec le sentiment d'une indignation amère,

que Fauchard voyait une profession utile, et qui exige des études et du talent, avilie et déconsidérée par des saltimbanques, dont l'ignorance est égale à l'avidité. « A la vérité, dit Fauchard, ils font disparaître le li-« mon qui est autour des dents, et ils les blanchis-« sent ; mais si l'on examine avec une loupe, et même « sans loupe, les dents ainsi blanchies plusieurs fois, « on apercevra sans peine le ravage que les liqueurs « qu'ils emploient y ont fait dans toute leur surface : « enfin, la carie achève un ouvrage si malheureusement « commencé. On voit tous les jours des personnes dont « la bouche gâtée montre qu'elles sont les victimes de « l'ignorance de ces opérateurs. Je suis étonné qu'on « ait été si long-temps leur dupe : mais on veut guérir ; « on croit aisément ceux qui promettent une guérison « désirée avec ardeur, et on ne prévoit pas les suites « fâcheuses des drogues nuisibles. » Ces paroles de Fauchard mériteraient d'être gravées en lettres d'or devant la porte de tous les charlatans, ou plutôt ce serait à l'autorité à faire disparaître un abus semblable. Mais si, dans les grandes villes, les râteliers des citadins sont exposés tous les jours à être victimes de l'ignorance effrontée, c'est encore bien pis dans les campagnes, où de prétendus dentistes du Grand-Mogol se montrent

dans les foires et les jours de marchés, souvent en carrosse et en cabriolet, pour mieux fasciner les yeux de la multitude ébahie. Ces charlatans sont doués d'un génie trop vaste pour se borner à la chirurgie dentaire; ils embrassent également, et professeraient au besoin la médecine, quoique, dans leur langage grossier, ils en estropient tous les termes; ils vendent aux passants des remèdes, des élixirs, et surtout des simples. « Messieurs, disait un de ces opérateurs ambulants aux « badauds qui l'entouraient, vous admirez mon équi- « page, ma voiture, mes chevaux, l'air d'opulence qui « brille autour de moi : eh bien, qui est-ce qui fournit « ainsi d'une main libérale à mes dépenses? Je vais « vous le dire : ce sont les simples; oui, messieurs, « les simples. Doutez, après cela, de l'efficacité des « remèdes que je vous offre. » La simplicité des auditeurs ne leur permit pas même de sentir le calembour épigrammatique; ce fut un double plaisir pour le jongleur de s'amuser ainsi aux dépens des sots qui venaient lui apporter leur argent.

Les journaux faisaient mention, il y a quelque temps, d'une anecdote assez plaisante; l'aventure avait eu lieu tout récemment dans je ne sais quelle petite ville de la province. Un de ces prétendus dentistes

avait établi ses tréteaux sur une place publique, vis-à-vis la maison d'un docteur en chirurgie et très-bon dentiste, à qui, comme on doit penser, ce voisinage déplaisait fort. Il advint que l'Esculape de carrefour fut lui-même atteint d'un des plus violents maux de dents que l'on puisse imaginer, et pour lequel, se défiant de la vertu des spécifiques infaillibles qu'il débitait, il eut recours au docteur : celui-ci refusa de le guérir, s'il ne déclarait pas auparavant, en public, que lui, charlatan, n'était qu'un ignorant et un imposteur; ce dernier finit par y consentir, et, tout de suite après sa guérison, s'en alla dans un autre bourg chercher de nouvelles dupes.

Cette petite sortie contre les charlatans nous a fait perdre un instant de vue les sages conseils de Fauchard; nous y revenons avec plaisir. « Ceux qui usent, dit-il, « de petites brosses de crin, des morceaux de drap, ou « de linge, pour se blanchir ou nétoyer les dents, s'en « servent sans concevoir que toutes ces matières sont « trop rudes, et que leur fréquent usage, pratiqué in- « différemment, détruit souvent les gencives et les « dents. Ce n'est pas sans raison que je conseille d'a- « bandonner cet usage, et de s'en tenir, après qu'on se « sera fait nétoyer les dents, à se laver la bouche, tous

« les matins, avec de l'eau tiède, en se frottant les « dents de bas en haut et de haut en bas, par dehors « et par dedans, avec une petite éponge des plus fines « trempée dans la même eau : il est encore mieux de « mêler avec cette eau une quatrième partie d'eau-de-« vie, pour fortifier davantage les gencives et affermir « les dents. Si la commodité ne permet pas d'avoir de « l'eau tiède, on pourra se servir de l'eau froide, en « y trempant auparavant les doigts pendant quelque « temps, pour en ôter la plus grande fraîcheur. » Ces détails paraîtront bien minutieux, mais rien de ce qui intéresse la santé n'est à négliger, car souvent les petites choses ont plus d'importance, soit en bien, soit en mal, qu'on ne le croirait d'abord. Fauchard continue de la sorte à détailler ses instructions sanitaires. « Il est à propos de se servir, le matin, du demi-rond « du curedent de plume, pour ôter le limon qui s'est « attaché, pendant la nuit, sur les dents : il s'en glisse « quelquefois entre les gencives et les dents ; le cure-« dent ne pouvant pas y pénétrer, il faut, en ce cas, « en comprimant les gencives avec le doigt, relever les « gencives d'en bas et abaisser celles d'en haut. » Après avoir indiqué toutes ces petites précautions qui sont du ressort de la médecine préservatrice, le judicieux

Fauchard s'occupe de la cosmétique, et de la manière la plus simple et la plus à la portée de tout le monde de se blanchir et nétoyer les dents. «Ce qu'il y a de « très-convenable, dit-il, pour se frotter les dents, « c'est le bout d'une racine de guimauve, de mauve, « ou de luzerne bien préparée; elle les blanchit, sans « offenser les gencives. Ces petits soins n'étant pas « toujours suffisans pour entretenir les dents, il faut « avoir recours aux opiats et aux poudres suivantes, « qui sont composées d'ingrédients plus convenables « que ceux que nous avons rejetés.» Tous les moyens ci-dessus indiqués paraissent donc à Fauchard peu efficaces : ce sont, en effet, plutôt des palliatifs que des remèdes. Il donne la recette de différents opiats, mais il est toujours plus sûr et moins incommode de s'adresser, pour en avoir, aux gens de la profession, que de vouloir composer ces opiats soi-même. Depuis le temps où Fauchard écrivait, les progrès qu'a faits la chimie ont fait découvrir de nouveaux remèdes bien préférables aux anciens. Comme notre intention n'a été que de donner aux gens du monde une idée du mérite de Fauchard, nous nous bornerons à ces extraits. Il y a dans son livre, il est vrai, une foule d'observations et de faits dont la connaissance ne peut qu'être utile, mais

nous nous contenterons de renvoyer les curieux à l'ouvrage même, qu'il n'est pas difficile de se procurer.

(15) Voyez rire Doris, sur l'émail de ses dents
L'Amour vient aiguiser ses traits les plus ardents.

Il n'est peut-être rien de plus séduisant dans une femme que ce doux sourire qui, en épanouissant une belle bouche, laisse voir à découvert deux longues files de perles blanchissantes : cet agrément avait sans doute frappé Homère, qui, dans ses poëmes, donne à la déesse des Amours l'épithète de φιλομειδὴς, c'est-à-dire Vénus qui aime à sourire.

(16) De Xénocrate même aurait troublé les sens.

Xénocrate était un philosophe grec, dont la continence est passée en proverbe. Afin de prouver qu'il était au-dessus de toutes les faiblesses des sens, il passa une nuit, tenant dans ses bras la fameuse Laïs, dont tous les charmes, toutes les séductions, toutes les caresses, ne purent un seul instant l'émouvoir, quoiqu'il fût dans la force de l'âge et de la santé. La courtisane s'enfuit, honteuse, de la couche du philosophe im-

passible, en disant qu'elle aurait aussi bien fait de caresser une statue de marbre. Robert d'Arbrisselles, parmi nous, a donné le même exemple de l'empire que la raison peut prendre sur les sens.

FIN DES NOTES DU CHANT PREMIER.

NOTES
DU CHANT SECOND.

(1) Qui ne connaît d'Huon la merveilleuse histoire?

Il s'agit, dans ces vers, du célèbre Huon de Bordeaux. M. de Tressan, dont les romans de chevalerie, tels que *Jehan de Saintré*, *Tyran le blanc*, etc., ne sont, pour la plupart, que des abrégés de nos vieilles chroniques romanesques, a publié l'histoire de cet Huon, et ce n'est pas l'ouvrage le moins ingénieux qui soit sorti de sa plume féconde; Wielland, surnommé le Voltaire de l'Allemagne, a composé un poëme, dans le genre de l'Arioste, sur les mêmes aventures : c'est le chef-d'œuvre de cet écrivain. Nous n'en donnerons point l'analise. L'histoire d'Huon devait nécessairement entrer comme épisode dans un poëme sur l'Art du Dentiste; quant aux trois molaires figurées sur l'écusson, il est possible que ce soit une invention poétique. On voit

dans l'histoire des peuples anciens et modernes, et notamment dans les annales de la chevalerie, que les dents ont fourni les dénominations caractéristiques de plusieurs princes et guerriers, comme, par exemple, Geoffroi la *Grand'Dent*, ainsi nommé, parce qu'une de ses dents de devant dépassait tellement les autres, qu'elle ressemblait à la défense d'un sanglier. Dans la mythologie des Scandinaves, que l'auteur du poëme de *la Caroléide*, ou de *Charlemagne*, a essayé de nous faire goûter, il est un demi-dieu, dont nous avons oublié le nom dur et barbare, qui était principalement connu par une *longue dent verte;* tant le râtelier se trouve lié avec les fables et l'histoire des temps anciens et modernes.

(2) Et ne vous bornez pas à plomber une dent.

Voyez, pour cette opération, le *Dictionnaire des Sciences Médicales*, à l'article DENT.

(3) Des Jourdain, des Fauchard, que les doctes traités.

La lecture de l'ouvrage de Fauchard est non-seulement utile aux dentistes, mais le serait même aux gens du monde, s'ils pouvaient une fois surmonter la répugnance que leur inspire le seul nom de chirurgie et de

médecine ; ils y trouveraient d'excellents conseils pour entretenir la santé de leurs râteliers, pour raffermir les gencives, pour donner à leurs dents cet éclat et cette blancheur qui prêtent un nouveau prix aux frivolités qui s'échappent d'une bouche jeune et riante. Fauchard a embrassé toutes les parties de son art; il l'a envisagé sous toutes les faces, dans ses rapports chirurgicaux et médicaux, comme dans ce qui concerne la cosmétique, branche presque aussi importante aux yeux de nos petites-maîtresses. Au reste, la médecine ne s'occupe pas moins de conserver la beauté que la santé des corps, de même que la véritable philosophie cherche à donner à l'esprit cette solidité et ce poli qui rendent la sagesse aimable. L'Aristote des siècles modernes, l'illustre chancelier Bâcon, comprend dans sa vaste nomenclature des sciences, la cosmétique, telle que la parfumerie, etc., parmi les branches de l'art médical. Fauchard, dans son Traité, embrasse les plus petits détails, et rien de ce qui peut devenir agréable et utile ne lui paraît à négliger ; c'est pour cette raison que nous recommandons cette lecture aux gens du monde comme à ceux de l'art. On y trouve plusieurs renseignements curieux sur les usages et coutumes du siècle de Louis XV. Par exemple, on voit qu'à cette époque les dentistes

faisaient asseoir par terre ceux qu'ils opéraient. Fauchard s'élève avec force contre l'indécence de cette attitude ; il prouve et démontre qu'elle n'est nullement la plus commode, ni pour le patient, ni pour l'opérateur : en un mot, elle lui paraît contraire à la dignité de l'homme. C'est depuis la publication de son ouvrage que l'usage des fauteuils a généralement prévalu, et que l'on a cessé de s'accroupir par terre, à la manière des sauvages : assis dans un bon fauteuil et le dos bien appuyé, on est en effet mieux à même de présenter au dentiste une mâchoire assurée, et l'on court moins le risque de se faire estropier par un faux mouvement. Ecoutons parler notre docteur. « Je suis surpris, dit-« il, que la plupart de ceux qui se mêlent d'ôter les « dents, fassent asseoir ordinairement les personnes à « terre, ce qui est indécent et malpropre ; d'ailleurs, « cette situation gêne et épouvante ceux à qui on ôte « des dents, surtout les femmes enceintes ; elle leur est « d'ailleurs très-nuisible. Ce qui me surprend davan-« tage, c'est que certains auteurs enseignent encore « aujourd'hui que cette situation est la plus convena-« ble, quoiqu'elle soit celle qu'il faut absolument re-« jeter. » L'humanité de Fauchard, le tendre intérêt qu'il portait aux malades ne lui permit pas de s'en tenir

là ; il ne négligea rien de ce qui peut intéresser leur commodité. « Lorsqu'un malade se présente à nous, « dit-il à ses confrères, il faut avoir soin de le situer « avantageusement pour bien reconnaître la maladie. « Afin de rendre l'opération plus aisée, on doit le faire « asseoir sur un fauteuil ferme et stable, propre et « commode, dont le dossier sera garni de crin, ou d'un « oreiller mollet, plus ou moins élevé, et renversé sui- « vant la taille de la personne, et surtout suivant celle « du dentiste. » Ce n'est pas tout, après avoir donné tous ces renseignements, Fauchard y revient encore : le fauteuil ne lui paraît pas suffisant dans plusieurs cas qu'il particularise. « Il ne sera plus question, « dans un tel cas, ou en d'autres semblables, ajoute- « t-il, de situer le malade dans un fauteuil ; il faudra « lui substituer le canapé, le sofa ou le lit ; s'il est ali- « té, il ne sera question que de le situer le plus favo- « rablement possible, à la faveur d'oreillers ou coussins « multipliés suffisamment et bien placés : on observera « la même circonstance, si on le place sur un sofa ou « sur un canapé ; et, pour lors, on opérera à sa bouche « plus commodément ; la situation du sujet couché à la « renverse étant la plus avantageuse. » Les gens du monde seront tentés de rire en voyant que Fauchard a

réglé l'attitude, et, pour ainsi dire, les gestes du dentiste ; rien cependant de plus important. Ecoutons Fauchard. « Le malade étant placé dans un fauteuil, « ses pieds portant à terre, son corps appuyé contre le « dossier, ses bras sur ceux du fauteuil, on appuiera « sa tête contre le dossier : on observera de varier les « attitudes de sa tête, suivant qu'il sera nécessaire ; « tantôt elle sera dans un plan vertical avec le corps « plus ou moins recourbé en arrière vers le milieu du « dossier, ou penché en arrière, sur le côté droit, ou « sur le côté gauche ; tantôt la tête sera plus ou moins « inclinée sur le devant, de droite à gauche, ou de « gauche à droite ; en un mot, dans l'attitude la moins « gênante que faire se pourra, pour le malade, et en « même temps pour le dentiste. » Les gens du monde, que Molière a habitués à se moquer des médecins, ne manqueront pas de dire que ces détails leur rappellent *le Malade imaginaire*, demandant au grave M. Purgon « si c'était en long ou en large qu'il fallait se promener « dans sa chambre, après avoir pris un lavement, et si « le nombre de grains de sel à mettre dans un œuf « mollet devait être pair ou impair. » Il n'est rien de plus aisé que de ridiculiser la médecine, mais lorsqu'ils sont malades, les rieurs changent de ton. Que serait-

ce, s'ils voyaient Fauchard régler les gestes d'un dentiste, avec autant d'exactitude qu'un maître de ballets trace sa chorégraphie et mesure les pas d'un danseur! « Outre les attitudes que nous avons indiquées, le « dentiste, dit encore Fauchard, s'élèvera ou s'abais- « sera plus ou moins, inclinant d'ailleurs son corps et « sa tête, selon qu'il en sera besoin, tantôt d'un côté, « tantôt de l'autre, pour ne point perdre de vue la « partie sur laquelle il opère; pendant qu'il lèvera, « qu'il baissera, qu'il portera plus ou moins en dedans « ou en dehors, en avant ou en arrière, le bras, le « poignet ou la main qui tient l'instrument; pendant « qu'il raccourcira, qu'il allongera ses doigts, ou qu'il « les fera glisser sur l'instrument pour parvenir, par « le moyen de tous ces différents mouvements et de « toutes ces attitudes, à diviser, couper, râcler et em- « porter la dent, la gencive, partie d'icelles, ou les « corps étrangers qui les environnent, dans le cas de « la carie. » Les gens superficiels ne manqueront pas de comparer Fauchard instruisant ses disciples, à un homme qui, tirant et retirant son fil d'archal, s'amuse à faire manœuvrer des marionnettes. Les gens de l'art seuls sentiront l'importance de ces détails, en apparence si futiles.

(4) On dispute souvent sans sujet de querelle.

Cette histoire est rapportée dans l'ouvrage de Fontenelle sur *les Oracles*, comme un exemple de ce que peut la prévention. Un auteur anglais cite une anecdote dans le même sens. Deux chevaliers, arrivant de deux côtés opposés, aperçoivent un bouclier suspendu à la branche d'un arbre : voilà un bouclier d'or, dit le premier; il est d'argent, dit le second. Chacun accuse son voisin d'erreur ou de mauvaise foi; ils se défient, et se tuent d'uu coup fourré : au moment d'expirer, ils s'aperçoivent qu'ils avaient tous deux raison; le bouclier était d'or d'un côté, et d'argent de l'autre. La morale que l'auteur anglais déduit de cet apologue, c'est qu'il ne faut jamais décider une question, sans l'avoir envisagée des deux côtés : maxime fort sage, et qui, de nos jours surtout, mériterait que les différents partis en fissent l'application.

(5) Tel on vit Vaucanson, dont le rare génie
A la pierre, au métal, au bois, donnait la vie.

Il n'est personne qui ne connaisse le nom, si ce n'est les ouvrages de ce célèbre mécanicien. Nous aurions pu également faire mention de M. Laurent, qui avait fait

à un soldat des Invalides un bras à ressort, dont ce militaire se servait avec autant de facilité que de son bras naturel; mais nous avons réfléchi que la belle épître en vers, adressée à ce mécanicien par le célèbre Delille, rendait, de notre part, tout hommage téméraire et superflu.

(6) Il arrive souvent des quiproquo fâcheux :
Pour une seule dent, on vous en ôte deux.

Cette historiette est racontée par le fameux auteur espagnol DON PEDRO CALDERON DE LA BARCA, en huit ou dix vers. Nous regrettons de n'avoir pas ses œuvres, afin de citer l'original.

(7) J'inventai ce miroir qui me fit quelqu'honneur.

Pour éviter les maladies des dents, et en arrêter plus promptement les effets, j'ai fait une application des lois de l'optique au perfectionnement de mon art, en inventant un miroir qui porte le nom *Odontoscopique* (1). Il est d'une forme semi-lunaire, supporté par une tige terminée par deux petites boules qui permettent de le

(1) Composé de deux mots grecs : *odos*, *odontos*, dent; *scopeo*, voir.

porter dans la bouche et de lui donner toutes sortes d'inclinaisons. En plaçant convenablement ce miroir, il donne la facilité de voir l'intérieur de la bouche, celui des dents et des arcades alvéolaires, tant pour la mâchoire supérieure que pour celle inférieure.

Cet instrument, quoique très-simple, est nécessaire pour l'entretien des dents, tant pour les soins journaliers, parce qu'il met à même de les nétoyer parfaitement, que pour toutes les opérations buccales. Il fait distinguer les plus petites taches, soit de tartre ou de carie qui peuvent se trouver à la partie interne des dents, et met à même d'éviter l'extraction d'une dent pour une autre.

Trop d'exemples l'ont prouvé dans la pratique de l'art du dentiste!

(S) Aux larmes, aux sanglots, aux cris de la douleur
Endurcissez votre âme et fermez votre cœur.

Ce conseil est donné aux chirurgiens, par Celse, excellent auteur latin, qui a écrit de *Re Medicâ*... Tout le monde sentira facilement la sagesse de ce précepte. Il faut que l'habile opérateur soit maître de toutes ses émotions, et qu'il sache comprimer sa sensibilité dans son cœur;

autrement il en pourrait résulter de funestes conséquences. On connaît l'aventure romanesque d'un jeune chirurgien de Paris. Il était devenu, depuis quelques mois, amoureux d'une belle marquise de vingt-cinq ans, que le hasard lui avait fait rencontrer dans une société : sa passion n'était connue que de lui seul, car il n'avait pas osé la déclarer à celle qui l'avait inspirée. Un soir, on vint le chercher pour saigner une dame de la cour, qui venait de tomber d'apoplexie. Il se rend à la hâte dans la maison indiquée. Introduit dans un riche appartement, à la lumière des bougies il reconnaît celle dont il était épris, et qui, d'un air languissant, lui tendit le plus beau bras du monde. Dans le trouble que cette vue lui causa, il donna son coup de lancette avec taut de précipitation, qu'il coupa la veine qu'il ne devait qu'ouvrir, ce qui occasiona la mort de celle qu'il aimait. Qu'on juge du désespoir de cet infortuné, qui fit, à la dame baignée dans son sang, l'aveu de ce funeste amour ! Ce qu'il y a de remarquable, et ce qui prouve que la vanité d'être aimée est chez les femmes la plus forte des passions, c'est que la marquise, avant d'expirer, laissa, par son testament, une pension de dix mille francs à celui qui venait de causer sa mort, et dont, peut-être, elle était éprise en secret.

Ce jeune chirurgien abandonna sa profession, qu'il n'exerçait plus que gratuitement pour les pauvres, et traîna une vie pleine d'amertume et de regrets, sans cesse rempli du souvenir de sa bienfaitrice, dont l'image resta toujours placée sur son cœur. Le nom de la dame et du chirurgien sont connus, mais nous ne nous les rappelons pas pour l'instant. Il aurait été facile à l'auteur de ce poëme descriptif et didactique sur l'Odontotechnie, de réunir plusieurs anecdotes de ce genre : au reste, il a fait de cette aventure le sujet d'un de ses épisodes. Les digressions de Delille sont, comme on sait, très-étendues, et n'ont, avec le sujet principal, qu'un rapport souvent éloigné ; au lieu que le Werther de la chirurgie figurait naturellement dans ce chant, où l'on recommande à l'opérateur le sang-froid et l'impassibilité. En cela, l'auteur a rimé cette anecdote d'une manière succincte, et la critique ne peut s'empêcher d'admirer sa discrétion et sa retenue : il s'est souvenu du précepte de La Fontaine :

Loin d'épuiser une matière,
L'on n'en doit prendre que la fleur.

(9) Ainsi le vieux guerrier, tranquille et sans effort,
Dans les champs de l'honneur envisage la mort.

Il existe en effet, entre ces deux sortes d'impassibilité, une grande analogie, et les militaires, mieux que personne, savent apprécier le calme et le courage d'un chirurgien qui, souvent, avec une âme très-sensible, est obligé de montrer une dureté qui n'est qu'apparente : cette bravoure même ne se trouve pas toujours unie à l'autre. Le maréchal de Bellisle en est un exemple : intrépide et bouillant dans les batailles, il se trouvait mal et tombait en faiblesse dès qu'on venait à faire mention d'une opération chirurgicale, comme nous l'avons rapporté plus haut.

FIN DES NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

(1) Je sais que parmi nous de sévères censeurs
Ont de l'état sauvage exalté les douceurs.

On peut voir tous ces paradoxes et d'autres semblables développés avec la plus grande éloquence dans les œuvres de J.-J. Rousseau, qui, parmi beaucoup de vérités, est peut-être celui de nos écrivains qui a le plus débité d'absurdités habilement colorées : au reste, nous sommes loin d'être les détracteurs du célèbre Génevois, dont nous admirons l'éloquence, dont nous plaignons l'infortune, et dont nous respectons même les erreurs et les faiblesses.

(2) Béni soit à jamais le siècle où nous vivons !
Siècle de la lumière et des inventions.

Cette tirade, nous n'avons pas besoin d'en prévenir

le lecteur, est une ironie qui ne tire point à conséquence, et par laquelle nous n'avons point eu l'intention de mettre en doute les progrès que les arts et les sciences ont faits dans ce dernier siècle. Parmi les inventions, il en est de fort belles, de très-utiles, et beaucoup aussi de ridicules ou de frivoles : c'est de ces dernières que nous avons pris la liberté de nous moquer ; c'est ce qu'avait fait avant nous l'un de nos chansonniers du Caveau Moderne, de la manière suivante :

AIR : Vive une femme de tête !

Mille routes sont ouvertes ;
Chaque jour nouveau succès ;
On ne voit que découvertes
Maintenant chez les Français.
L'un élève avec du verre
Des palais et des châteaux ;
L'autre place un nécessaire
Dans le fond de ses chapeaux.
Je mange des côtelettes
Cuites avec un journal ;
J'ai des souliers à chauffrettes
Qui ne me vont pas trop mal.

D'un marinier souvent ivre,
Sur la Seine j'avais peur;
A présent je ne me livre
Qu'à des bateaux à vapeur.
Un fauteuil parapontique
Nous porte assis sur les eaux;
Cette machine nautique
Vaut mieux que tous les vaisseaux.
Grâce à la brillante étoile
De notre siècle savant,
Dans une voiture à voile
Je vole comme le vent.

Ce chant étant consacré à célébrer les inventions les plus ingénieuses, soit des dentistes, soit des autres arts, l'auteur commence, avec raison, par faire l'éloge du siècle des lumières. Il a cru devoir donner une légère teinte d'ironie à son exorde, parce que plusieurs écrivains de nos jours se plaisent à contester au dix-huitième siècle sa prééminence sur tous les autres. En général, il est vrai de dire que si nous n'avons pas atteint la perfectibilité, du moins nous avons fait et nous faisons tous les jours encore de grands progrès dans tout ce qui tient aux sciences et à la civilisation : l'instruction est beaucoup plus commune qu'autrefois, et

il n'est pas rare de voir des gens instruits et lettrés dans la classe ouvrière, que de sots préjugés semblaient condamner à l'ignorance; l'enseignement mutuel répandra de plus en plus parmi le peuple, avec l'instruction, le goût pour les connaissances utiles. Tous les gouvernemens s'empressent d'adopter cette méthode, pratiquée en France long-temps avant qu'elle ne le fût en Angleterre, qui cherche à s'attribuer cependant le mérite de cette invention; il en est de même de beaucoup d'autres, notamment de celle des bateaux à vapeur, dont les premières expériences ont eu lieu dans notre patrie, quelques années avant la révolution. Ce n'est pas que les Anglais ne perfectionnent et n'améliorent singulièrement les inventions qu'ils nous empruntent, ou, pour mieux dire, qu'ils nous volent; mais la gloire d'avoir été les premiers à les découvrir ne nous en appartient pas moins.

A l'aide d'un piston dirigeant des vapeurs,
Je traverse les mers sans voiles ni rameurs.

Nous avons vu il y a déjà quelque temps, sur la Seine, une chaloupe qui n'était dirigée que par la vapeur, et remontant le courant avec la plus grande rapidité; il existe aux Etats-Unis un vaisseau de première grandeur, qui

ne se meut que par les mêmes moyens. En Angleterre on a appliqué la machine à vapeur à une foule d'arts et de métiers. C'est un spectacle surprenant pour les voyageurs étrangers, que de rencontrer sur la route de Londres à Dublin et Edimbourg, de longues files de voitures pesamment chargées, et qui se meuvent d'elles-mêmes, sans chevaux ni postillons. Il serait à désirer que l'on en fît de même en France, quoique ces inventions ne laissent pas que d'avoir leurs inconvénients ; sans parler des accidents terribles causés par l'explosion de la machine à vapeur, il est triste de penser qu'une foule d'artisans, les mariniers surtout, se verraient ruinés et sans travail ; il en est de même pour la filature du coton, que d'ingédieux procédés ont enlevée à des femmes et à des enfans, dont cette occupation était la seule ressource.

Ou mollement assis dans un fauteuil nautique,
La Seine me reçoit dans sa grotte aquatique.

L'auteur veut sans doute parler ici du scaphandre, machine ingénieuse avec laquelle on peut plonger sous les eaux et y faire des recherches. Le poëte Lebrun, dans une ode sur le *Génie de l'homme*, a célébré cette invention.

Ici, l'homme ceint du scaphandre,
Franchit, plus heureux que Léandre,
La surface des flots mouvans.
. . . .
Dans l'empire des Néréïdes
Il imprime ses pas vivants.

Cette machine peut surtout être utile pour la pêche des perles et du corail, que des plongeurs, au risque de leur vie, vont chercher sous les eaux de la mer. On a fait dernièrement, à Paris, l'expérience d'une canne à naviguer, qui, dit un journal, paraît devoir être très-avantageuse pour les personnes qui savent bien nager.

Ou bientôt franchissant les voûtes éternelles,
Pour voler dans les airs je vais trouver des ailes.

On n'a pas besoin de prévenir que ceci n'est qu'une ironie, les expériences du sieur DEGHEN n'ayant pas été suivies de succès, ainsi qu'il est à la connaissance de tout Paris. Au reste, il ne faut pas désespérer, vu les progrès des arts mécaniques, qu'on ne parvienne un jour à découvrir les moyens de voler dans les airs, à l'imitation des oiseaux. On sait, d'après la fable, que Dédale était parvenu à se faire des ailes pour franchir les campagnes de l'air : mille inventions qui ont eu

lieu depuis semblaient tout aussi impossibles que celle dont nous parlons. Avant la révolution française, un sieur Blanchard avait essayé également de rivaliser avec les oiseaux : il se précipita du haut d'un édifice très-élevé, se soutint quelque temps en l'air, mais finit par tomber et se casser une cuisse. Le domestique du moderne aréonaute devait accompagner son maître : son dos était armé d'une paire de larges ailes ; mais il répondit aux instances de son maître, qui l'engageait à prendre l'essor : « Monsieur, je sais trop ce que je vous dois, c'est à vous à passer le premier. » Ce respect lui porta bonheur, et il ne partit point. En Italie, en Allemagne, à diverses époques, on a fait différentes tentatives dans ce genre, qui, toutes, ont été sans succès. Il y aura toujours une grande différence entre les ailes de l'oiseau et celles qui auront été fabriquées ; les premières sont des organes vivans et en quelque sorte animés, avantage que les autres ne pourront jamais avoir. Au reste, on a peut-être accueilli avec trop de sévérité les essais infructueux du sieur DEGHEN, qui, à l'aide d'un ballon auquel il s'était suspendu par une longue corde, agitait en vain ses ailes, qui ne pouvaient suivre d'autre direction que celle du ballon, chassé lui-même par le vent. Il serait possible de réussir par ce moyen,

si ce n'est à voler, du moins à diriger un petit ballon, dont le corps de l'aréonaute se trouverait former le contrepoids.

On nous vante les Grecs : mais que dirait Platon,
S'il voyait Garnerin dans un léger ballon,
Majestueusement planant dans l'étendue,
Et, semblable à l'oiseau, se perdre dans la nue!

Une des découvertes, si ce n'est la plus utile, du moins la plus brillante du dix-huitième siècle, c'est sans contredit celle des aréostats. Au reste, comme il n'y a rien de vraiment nouveau sous le soleil, ainsi que l'a remarqué Salomon, il y a quelques centaines de siècles, l'usage des aérostats était connu depuis fort longtemps à la Chine; et il paraît même que les anciens Etruriens connaissaient la propriété du gaz. Mongolfier fut le premier en France qui eut l'audace de planer dans les airs. La justice voudrait que l'on continuât à nommer les ballons des Mongolfières, comme ils furent d'abord appelés; c'est ainsi qu'on a vu Améric Vespuce donner son nom au Nouveau-Monde qu'avait découvert Christophe Colomb :

Sic vos non vobis.....

Mais laissant de côté ces prodiges nouveaux,
Parlons des procédés, des utiles travaux
Qui soulagent le pauvre, et dans son indigence
Savent lui procurer les douceurs de l'aisance.

Si l'on doit applaudir à la hardiesse des découvertes dont nous venons de parler, on ne doit pas moins d'encouragement aux inventions plus modestes, mais d'une application plus immédiate aux besoins de l'humanité. Bernardin de Saint-Pierre dit quelque part que celui qui fait rapporter à la terre un grain de blé de plus, est plus utile que le savant qui a fait un livre. Celui qui, le premier, a imaginé de planer dans les nuages, a moins de mérite que celui qui a trouvé le moyen de procurer au pauvre une nourriture plus facile et plus substantielle : de ce nombre est le célèbre comte de Rumford, dont nous aurons occasion de parler par la suite.

Nous pourrions nous passer de ce roseau pulpeux
Que l'Afrique produit dans ses rochers poudreux;
On tire des marrons, des noix, des betteraves,
Un sucre nourrissant : qu'est-il besoin d'esclaves?

Il est inutile de prévenir que tout ceci n'est qu'une ironie. Quant à l'esclavage, il est à jamais aboli ; l'homme n'est plus une marchandise pour l'homme,

du moins dans les états de la chrétienté. Un des plus beaux actes du congrès, c'est celui par lequel les souverains de l'Europe, animés par une sage philantropie, ont interdit à leurs sujets l'infâme commerce connu sous le nom de *Traite des Noirs*. Les colonies, sans doute, ne peuvent pas être cultivées par des blancs; mais les noirs, en continuant à arroser la terre de leurs sueurs, en recueilleront d'autres fruits que des coups de fouet et la mort : rendus libres, leur condition sera assimilée à celle de nos paysans et cultivateurs.

Il est d'autres secrets non moins ingénieux,
Par qui l'homme opulent est le rival des dieux.

Il est ici question de plusieurs inventions du luxe et de la mollesse, et qui ne sont à proprement parler que d'ingénieuses et brillantes inutilités, entre autres la canne, dont le poëte donne la description, et qui contient, outre un parapluie, un sabre, un pistolet, une écritoire, des plumes et du papier, un crayon, etc.; tout cela est fort ingénieux, sans doute, mais il vaut mieux encourager ce qui est utile, et l'industrie doit plutôt avoir pour but de soulager les souffrances du pauvre, que d'augmenter les jouissances et les commodités du riche; c'est d'après ce principe que l'on doit récom-

penser les inventeurs. On vient de découvrir un procédé pour désinfecter les fosses d'aisances : voilà une invention utile, et une heureuse application de la chimie à nos besoins journaliers.

(3) Dirai-je les progrès de la gastronomie,
Et de feu Beauvilliers la science infinie?

.... C'était un des plus célèbres restaurateurs de la capitale, et il a laissé dans les annales gastronomiques un nom immortel. Au reste, il était aussi estimable par les qualités du cœur que par celles de l'estomac, et faisait un très-louable usage de sa fortune. Son ouvrage in-8°, sur *la Cuisine*, est devenu classique.

(4) Pourquoi le temps jaloux, et les ans destructeurs
Nous ont-ils dérobé le nom des inventeurs?

Cette réflexion philosophique est fondée, car l'origine de la plupart des arts est inconnue.

(5) Jupiter ayant pris la forme d'un taureau.

Un plaisant a dit :

« D'Agenor Jupin voit la fille,
« Et, par un goût assez nouveau,
« Voilà que notre amoureux drille
« Se métamorphose en taureau.

« De la pudeur passant les bornes
« Europe en fait son favori ;
« Mais peut-être, en voyant ses cornes,
« Le prit-elle pour son mari. »

L'aventure de Cadmus est une des plus célèbres de la Mythologie, et devait être le principal épisode d'un ouvrage destiné à célébrer l'art et les inventions du dentiste. A l'exemple de Bannier, on a cherché à donner un sens allégorique à cette fable. Il est, en effet, très-vraisemblable que Cadmus, ce héros des temps fabuleux, ait été un des plus fameux dentistes de cette époque, quoique les Grecs regardassent Esculape comme celui qui ait arraché la première dent. Il est beau pour l'Odontotechnie d'avoir à choisir pour auteur de son origine un héros tel que Cadmus, ou un demi-dieu tel qu'Esculape, qui fut aussi l'inventeur de la Médecine, Les Grecs avaient élevé plusieurs temples à Esculape : le plus célèbre était celui de l'île de Samos, où ce demi-dieu rendait des oracles, et guérissait les malades qui venaient au pied du sanctuaire invoquer son secours et sa bienfaisance. La description des cérémonies qui se pratiquaient dans le temple d'Esculape ressemble à ces banquets mesmériques que l'on a vus il y a quelques années dans Paris. En un mot, on prétend, avec quel-

que apparence de raison, que les Grecs ont connu le magnétisme, et que plusieurs de leurs médecins s'en servaient pour opérer des cures merveilleuses. Les auteurs des *Annales du Magnétisme* appuient cette opinion par des citations fort curieuses.

(6) Je vois dans les abus ces grosses mâchelières.

Sens allégorique. — Lisez la note précédente.

(7) Cet art a vu le jour au fond de l'Allemagne.

C'est du docteur Faust dont il est question dans ce passage, et qui passe pour être l'inventeur de l'imprimerie. Dans le quinzième siècle, ce docteur vint à Paris, où il mit en vente plusieurs exemplaires de la Bible, qu'il vendait soixante écus chaque, au lieu que les copies manuscrites des saintes écritures, en usage dans ce temps-là, se payaient cinq cents écus. Cette modicité du prix des Bibles de Faust donna des soupçons; et, ce qui les augmenta, ce fut de voir que les exemplaires semblaient se multiplier à mesure qu'ils se débitaient. Une autre circonstance, c'est que Faust se servait d'une encre rouge : on répandit le bruit que le pauvre docteur était sorcier, et qu'il avait pris avec le diable l'engagement d'écrire avec son sang ce qu'on

croyait être des manuscrits ; en conséquence, le Parlement de Paris fit arrêter le docteur Faust, qui, pour avoir sa liberté, fit connaître son invention. Un auteur allemand a composé, sur les aventures de Faust, un roman, où il le représente comme étant un véritable sorcier. Le célèbre Gœthe a publié un drame, dont madame de Staël a donné l'analise, sur le même sujet.

(8) Trop long-temps parmi nous la déesse aux cent voix
Egara les esprits des peuples et des rois

Le télégraphe est une des plus utiles inventions de nos temps modernes. On en trouve quelques traces cependant dans l'antiquité. On voit, en lisant la tragédie d'Agamemnon, par Æschile, que Clytemnestre fut instruite du retour de sou époux par des feux allumés de distance en distance, d'après un signal convenu. Ainsi, comme l'a fort bien observé Salomon, rien de nouveau sous le soleil.

(9) Entrez dans cette enceinte, et voyez Robertson,
Rival de la nature, imiter Vaucanson.

Nous avons déjà parlé de ce célèbre mécanicien. L'automate qui joue de la trompette est un des plus ingénieux ouvrages de M. Robertson. Sa fantasmagorie

mérite également d'être vue ; elle peut servir à détromper les esprits faibles et superstitieux, en les convainquant que l'on peut, par des moyens physiques, évoquer des spectres et des fantômes. On n'a que trop abusé de ce penchant des peuples à de chimériques et pusillanimes croyances. Les romans anglais, au reste, avaient mis les revenants à la mode : mais rien de plus fastidieux maintenant que les histoires de ce genre ; et beaucoup de gens leur préfèrent celles où les mœurs et les vices des hommes sont représentés.

(10) Qu'une reine autrefois, digne d'un meilleur sort,
Saluait, en pleurant, prête à quitter le port.

Il s'agit ici de l'infortunée Marie Stuart, qui fut décapitée en Angleterre, par ordre de sa sœur, la cruelle Elisabeth. Un auteur allemand, le célèbre poëte Schiller, a fait, sur la mort de cette princesse, une tragédie romantique, où l'on trouve des beautés du premier ordre : elle a été imitée, à notre premier Théâtre, par M. Lebrun, et gâtée sur des théâtres secondaires de la capitale, entre autres à la Porte Saint-Martin.

FIN DES NOTES DU CHANT TROISIÈME.

NOTES

DU

CHANT QUATRIÈME ET DERNIER.

(1) Quand la fièvre inégale embrase votre sein,
Que votre sang bouillonne et se glace soudain.

Tel est l'effet le plus ordinaire de la fièvre. On peut consulter, dans le *Dictionnaire des Sciences Médicales*, un article très-bien fait sur les différentes espèces de fièvre. Hippocrate et Arétée, médecins grecs, ont également donné de fort belles descriptions de cette cruelle messagère de la mort. Le Grand Frédéric a dit quelque part :

Dieu mit la fièvre en nos climats,
Et le remède en Amérique;

Mais cette saillie du royal élève de Voltaire, contre les

vœux de la Providence, n'est pas une raison, et ne doit être prise que pour ce qu'elle vaut.

(2) La Fontaine a chanté les bienfaits du quina.

Le poëme du *Quinquina* est un ouvrage de la vieillesse de La Fontaine, et l'on s'en aperçoit en le lisant : mais il renferme des détails charmants et dignes de notre immortel et inimitable fabuliste. Comme ses œuvres sont entre les mains de tout le monde, nous nous croyons dispensés d'en faire aucune citation. Ce poëme sert du moins à prouver que la médecine est susceptible des ornements de la poésie : puissions-nous n'avoir pas démontré le contraire!

(3) L'effet réparateur de son écorce amère,
Aux Muses plus long-temps a conservé Voltaire.

On sait que Voltaire, dans les dernières années de sa vieillesse, faisait un usage fréquent de café, et qu'il recourait habituellement au quinquina pour se délivrer de la fièvre, qu'il appelle, quelque part, *Huissière d'Atropos*.

(4) Déterge votre bouche, en blanchit la denture.

Comme, tout en nous occupant de l'agréable, notre

intention n'est pas, même en vers, de dédaigner l'utile, c'est-à-dire ce qui a rapport aux principes de l'hygiène, nous insisterons ici sur ce que nous avons déjà dit : c'est qu'en négligeant de faire nétoyer ses dents, on finit par les voir se gâter par le tartre qui s'y amoncèle. On peut consulter, à cet égard, les ouvrages des dentistes les plus renommés, et principalement ceux de Fauchard.

(5) Des plantes à propos sachez donc faire usage.

La nature bienfaisante a, en effet, doué beaucoup de végétaux des plus heureuses vertus curatives. Il existe, sur les plantes, un poëme charmant, par M. Castel, et dont on vient de publier une nouvelle édition. L'auteur y passe en revue la plupart des végétaux consacrés à Esculape.

(6) Vous qu'un léger carmin ne rougit pas encore,
Tendres fleurs, en mes vers, empressez-vous d'éclore.

Quoique ce ne soit pas précisément les fleurs que la nature ait douées d'une vertu curative, l'auteur a cru devoir se permettre cette légère digression, pour répandre de la variété dans sa poésie. Nous croyons

faire plaisir au lecteur, en lui indiquant le poëme sur *les Fleurs*, d'EVARISTE PARNY. DELILLE a fait également, sur ce sujet, des vers qui sont restés gravés dans la mémoire de tous les amateurs. M. Constant DUBOS s'est montré plus tard leur digne rival.

(7) Les faunes, les sylvains réclamaient un regard.

On peut consulter, sur ces divinités champêtres, le *Dictionnaire de la Mythologie de toutes les nations*, par M. Noël.

(8) Au mérite toujours convient la modestie;
En se vantant soi-même on irrite l'envie.

Nous avons cru devoir revenir souvent sur ce précepte, parce qu'il n'est que trop ordinaire de voir les jeunes médecins s'imaginer qu'ils sont autant d'Hippocrates, une fois qu'ils ont posé sur leur tête le bonnet carré, et revêtu la robe doctorale. C'est principalement dans les officiers de santé, qu'une sage défiance de leur savoir est utile et recommandable; dans les autres états, les erreurs de l'amour-propre se réparent : il n'en est pas de même en chirurgie et en médecine.

(9) De l'illustre Fauchard que ne suit-on la trace!

Fauchard, dont le nom se trouve fréquemment répété dans le cours de ce poëme, et sur le compte de qui on peut consulter ce que nous avons dit dans ces notes, est sans doute le premier des dentistes : mais il a eu des successeurs qui ont, après lui, porté fort loin l'Odontotechnie ; de ce nombre, et au premier rang, sans contredit, est M. JOURDAIN, dont le *Traité sur les Maladies de la Bouche* jouit depuis longtemps d'une estime bien méritée. Pour donner une idée aux gens du monde de l'ouvrage de M. Jourdain, il suffirait sans doute de leur faire observer que ce célèbre chirurgien-dentiste avait pour coutume de consigner par écrit les détails de toutes les cures qu'il entreprenait : aussi cet ouvrage est d'autant plus précieux, qu'il est le résultat d'une longue expérience de l'auteur, et non pas, comme tant d'autres livres, une compilation indigeste de ce qui avait été écrit avant lui sur les maladies de la bouche. « Adonné, dit « M. Jourdain dans son discours préliminaire ; adon« né, dès l'âge le plus tendre, à l'étude de la chirurgie « complète, j'ai joui, pendant plusieurs années, du « précieux avantage de voir pratiquer et professer en

« grand cet art utile par un de nos plus grands maî-
« tres ; par un homme que ses talents rendent si juste-
« ment célèbre, et son zèle bienfaisant si digne de la
« confiance et de l'estime du public. Mais, je l'avoue,
« cette foule d'objets qu'embrasse la chirurgie m'ef-
« fraya ; je pressentis toutes les difficultés que j'aurais
« à surmonter, si j'essayais d'en approfondir la tota-
« lité : j'ai senti ma faiblesse, ou, si l'on aime mieux,
« je me suis défié de l'étendue de mes perceptions. »
La modestie, la défiance de ses forces ont toujours été les compagnes du vrai talent, comme la suffisance et la présomption feront, dans tous les temps, reconnaître le charlatanisme et l'ignorance. Il faut savoir se borner ; M. Jourdain crut donc devoir se restreindre et se fixer « à une seule branche de l'art de guérir (celle
« des maladies chirurgicales de la bouche), et à la cul-
« tiver avec plus de soins et d'assiduité qu'on ne me
« paraissait l'avoir fait jusqu'alors. » De ce que nous venons de citer, il ne faut pas en conclure que des études trop étendues soient préjudiciables au dentiste, mais qu'il faut toutes les subordonner à l'art dont il fait profession. « Malgré l'immensité des ma-
« tières contenues dans l'ouvrage que j'offre aujour-
« d'hui, dit M. Jourdain, j'espère qu'on s'apercevra

« que j'ai évité avec soin les détails inutiles ; que les « observations que j'ai rapportées devenaient néces- « saires, tant pour confirmer les principes que j'ai éta- « blis d'après les auteurs que j'ai consultés, et ma « propre expérience. » Toutes ces réflexions sont assurément très-sensées ; mais nous avouons que c'est avec un sentiment de peine et de regret que nous voyons M. Jourdain, dans son discours préliminaire, chercher à jeter une espèce de blâme et de défaveur sur les ouvrages de Fauchard, « qui, cependant, dit-il, mé- « rite, sans contredit, les plus grands éloges. » Cet hommage semblerait ensuite démenti par la phrase suivante, dont M. Jourdain paraîtrait vouloir faire l'application à Fauchard. « On y aperçoit, dit-il, quel- « quefois les lueurs d'une chirurgie superficielle, et « qui, restreinte dans certaines bornes, peut avoir « mérité à son auteur primitif une certaine réputa- « tion. » Pour réfuter cette critique injuste, il suffira de faire observer que le *Traité* de Fauchard est spécialement consacré aux dents, et que les maux de la bouche et des gencives n'y sont traités qu'indirectement : l'ouvrage de M. Jourdain en est sans doute le complément ; mais Fauchard n'était en rien superficiel, du moins pour ce qui concerne son art, qu'il avait

étudié sous tous ses rapports. La justice exigeait donc que l'on se montrât juste envers lui, et qu'on ne laissât pas percer je ne sais quelle envie d'obscurcir sa gloire et de déprimer ses travaux.

La réputation de Fauchard est trop solidement établie, pour avoir besoin d'un aussi faible appui que le nôtre. Il n'entrait pas sans doute dans l'intention de M. Jourdain de déprimer Fauchard comme dentiste, mais il semble donner à entendre que ses connaissances en chirurgie étaient peu de chose. Au reste, nous allons continuer nos citations. « Tout bien considéré, « dit M. Jourdain, cette branche de la chirurgie est « donc susceptible d'un travail et d'une étude suivie; « elle exige de plus des réflexions sérieuses, d'où doi- « vent naître des conséquences justes, mais qu'on ne « peut tirer que d'une expérience suivie, et encore de « la lecture et des faits que nous ont laissés des hom- « mes célèbres, dans le nombre desquels on ne peut « refuser la primauté aux anciens, même ceux de l'an- « tiquité la plus reculée. » Tout ce passage est sans doute fort judicieux, et personne ne contestera à l'auteur l'importance de la chirurgie buccale : mais la justice voulait que l'on fît observer que Fauchard, d'après le plan de son ouvrage, ne devait pas traiter cette

partie avec plus d'étendue qu'il ne l'a fait. Ce que dit M. Jourdain, sur l'utilité des écrits des médecins de l'antiquité la plus reculée, est très-vrai, et les modernes doivent toujours commencer par rendre hommage aux travaux des Hippocrate, des Celse, des Arétée, des Gallien; mais dans une science qui, comme la médecine, ne se compose que d'une série d'observations recueillies par une longue expérience, la primauté, dans le sens que lui donne l'auteur, ne peut demeurer aux anciens, puisque les modernes observent depuis plus long-temps qu'eux. Au reste, après cette critique, que nous avons cru devoir nous permettre, nous dirons que l'on ne peut s'empêcher d'applaudir à ce que l'auteur ajoute à son éloge des anciens. « La simplicité de leur langage, dit-il, est, le plus « souvent, l'expression de la vérité la plus pure. Des « modernes fournissent aussi quelques lumières utiles « à l'objet dont il s'agit; il y a même lieu de croire « que ces derniers auraient pu en procurer de plus fa- « vorables, s'ils eussent travaillé avec plus de ré- « flexion et d'assiduité, et si (peut-être) pour satis- « faire leur amour-propre, ils n'eussent pas trop sou- « vent préféré le charme d'un style fleuri à l'utilité de « la chose même, qu'ils ont quelquefois perdue de vue.»

Ce qui concerne les modernes est peut-être un peu hasardé : les Boerhaave, les Hoffman, les Tissot, manquaient-ils de réflexion et d'assiduité ? et, de nos jours, les Richerand, les Corvisart, les Barthès, les Bichat, les Alibert, n'ont-ils pas prouvé que les grâces du style n'excluaient pas la profondeur des recherches ? L'admiration doit être renfermée dans de justes bornes, et l'on doit éviter de se montrer injuste envers les modernes, par trop d'amour pour les anciens : c'est un défaut dans lequel un écrivain aussi judicieux que M. Jourdain n'aurait jamais dû tomber, et que l'espèce de sévérité avec laquelle il traite Fauchard nous faisait un devoir de relever, quoique nous eussions mieux aimé garder le silence et ne pas critiquer un savant très-estimable. « Une autre observation non moins « essentielle, dit l'auteur, est qu'il ne faut pas toujours « concentrer ses recherches parmi les ouvrages qui ont « du rapport avec la matière que l'on traite, surtout « lorsqu'aucun auteur ne s'en est occupé directement : « ce qui en paraît quelquefois très-éloigné, s'en rap- « proche souvent beaucoup. » Cette dernière remarque est très-judicieuse, et, comme elle peut s'appliquer à nos diverses notes, nous nous empressons d'en prendre acte, pour continuer notre commentaire sur le poëme de

l'Odontotechnie. Comme nous supposons que les gens de l'art ne dédaigneront peut-être pas de jeter un coup d'œil sur cet ouvrage, nous en ferons encore quelques citations, moins pour leur apprendre ce qu'ils savent déjà, sans doute, que pour leur prouver que nous n'avons rien négligé nous-mêmes pour nous instruire; aussi pouvons-nous assurer qu'on ne trouvera dans ce poëme rien qui ne soit conforme aux principes de l'art que nous avons entrepris de célébrer. «A l'aide « de la réflexion, dit M. Jourdain, et d'une étude « particulière, il est possible de faire une juste appli- « cation d'un principe à un autre : ce qui semble prou- « ver que la chaîne des révolutions de l'économie ani- « male est immense; qu'il faut d'abord en bien saisir « le premier chaînon, les parcourir tous insensible- « ment jusqu'au dernier, sans en perdre un seul, au- « trement il est impossible de se retrouver. Mais comme « cet examen ne doit point être superficiel, on sent la « nécessité qu'il y a que cette même chaîne soit divisée « en plusieurs parties, et confiée chacune à des hom- « mes capables de remplir la tâche qu'ils s'imposeront « pour que, de leurs observations et de leur travail « particulier, il résulte un ensemble et un accord par- « fait de connaissances. — « Il serait à souhaiter, dit le

« chancelier Bâcon, qu'il y eût une correspondance « établie entre les meilleurs artistes de chaque classe; « l'assemblage de ces divers rayons jetterait un jour lu- « mineux sur le globe des arts : ô l'aimable conspira- « tion, si l'intérêt et la jalousie ne l'affaiblissaient « pas ! » Le chancelier Bâcon est un des plus beaux génies des siècles modernes, et le seul que, pour l'étendue des connaissances, la sagacité des vues, la profondeur du raisonnement, on puisse mettre en parallèle avec le philosophe de Stagyre. Aristote et Bâcon étaient deux génies de la même trempe, et doués également d'un sage esprit d'analise, dont ils se sont servi comme du fil d'Ariane pour pénétrer dans les détours les plus cachés du labyrinthe des sciences. Bâcon conseille aux hommes de tous les arts de se communiquer entre eux leurs lumières et leurs découvertes; enfin, d'en former un seul et même faisceau. Il est pénible de voir que de petites passions, de petits intérêts s'opposent à ce conseil de l'immortel chancelier d'Angleterre; et il est triste de faire observer à M. Jourdain lui-même, qui cite ce passage de Bâcon, que sa censure indirecte de Fauchard ne prouve pas que M. Jourdain ait beaucoup profité de cette exhortation; ce qui est d'autant moins excusable, que Fauchard était mort, et qu'il ne pou-

vait revenir à son détracteur aucun profit de la diminution qu'aurait subie la réputation de ce célèbre dentiste, qui, dans son ouvrage, n'a jamais cherché à décrier que le charlatanisme, et rend, au contraire, hommage à ses devanciers. Il est beau de voir ainsi les savants se rendre justice entre eux, et repousser de leur cœur cette jalousie qui ne devrait être connue que des âmes basses et rampantes. Après cette petite digression, que l'on peut regarder comme un avis au lecteur, nous continuerons nos citations. « Toute con-« naissance, dit M. Jourdain, qui intéresse la vie des « hommes, est toujours précieuse, de quelque part « qu'elle vienne ; et, pour mieux assurer cette espèce « de concours d'émulation, il faudrait qu'aucun mem-« bre de ces corps ou sociétés ne pût allier, à un pre-« mier titre qui lui donne le droit d'exercer telle ou « telle partie, et même le tout, s'il le juge à propos, « un autre titre au moins aussi honorable, et qui ne « devrait être déféré qu'au mérite réel, dont les preuves « consisteraient essentiellement dans un travail suivi. « Quant aux indolents, ils seraient simplement spec-« tateurs ou auditeurs bénévoles, au risque d'encourir « des peines réelles s'ils osaient se parer d'un titre « qu'ils n'auraient point acquis par des travaux utiles

« et suivis : ainsi les honneurs seraient accordés au zèle « et à l'émulation, et ce serait alors que toutes les diffé- « rentes branches des arts marcheraient d'un pas rapide « vers les connaissances utiles. La chirurgie de la bou- « che laisse un champ assez vaste aux recherches des « savants pour mériter des égards. » Rien de plus judicieux que les réflexions que nous venons de transcrire : on voit que M. Jourdain était aussi ennemi que Fauchard du charlatanisme de ces hommes qui usurpent la confiance du public. Dans tous les états, dans toutes les professions, il se glisse des intrigants qui n'ont d'autre vocation qu'un grand amour pour l'argent et un âpre désir de faire fortune : c'est pour remédier à de semblables abus que les Facultés et les Colléges de Médécine et de Chirurgie ont été institués ; mais encore, que d'ignorants parviennent à surprendre à la bonne foi des examinateurs un diplôme qui, dans leurs mains, peut être regardé comme une arme perfide et meurtrière ! Les observations de M. Jourdain à ce sujet mériteraient d'être prises en considération, et ont été dictées par un esprit aussi juste que lumineux et méthodique. Sans doute, dans tous les états, dans toutes les professions, il est de l'intérêt général que les honneurs ne soient accordés qu'au zèle et à

l'émulation; on reconnaît le véritable artiste, en ce que les intérêts de son art lui tiennent plus à cœur que ses intérêts particuliers. Jourdain, après ces observations préliminaires, insiste avec raison sur l'importance de la chirurgie buccale, et cite de nouveau l'autorité du chancelier Bâcon, sur la méthode à observer dans les progrès de cette science comme dans les autres. « L'homme, dit Bâcon, ne peut interpréter ou « aider la nature, qu'autant qu'il la connaîtra par des « observations sur les faits. Il n'y a que deux moyens « de la saisir : le premier consiste à puiser les axiomes « dans l'expérience, et le second, à étendre l'expé- « rience par les axiomes. L'entendement doit s'établir « le juge, les sens lui servir de témoins, et les faits, de « preuves; mais un observateur doit toujours être en « garde contre l'impression du premier objet, de peur « d'être dupe de sa surprise : il faut que les faits se « multiplient sous ses yeux, avant que de s'y arrêter. » « —Je crois, dit M. Jourdain à la suite de cette cita- « tion, je crois pouvoir ajouter, qu'il est également es- « sentiel qu'il réunisse aux faits qui lui sont person- « nels ceux des auteurs qui l'ont précédé et qui ont « travaillé sur le même objet, pour faire du tout une « juste comparaison dont il puisse tirer des consé-

« quences et des principes solides. » C'est ainsi, bien avant Bàcon, qu'Hippocrate a traité la médecine et s'y est acquis une gloire immortelle, car il est donné au génie de devancer par ses exemples ce que prescrivent les règles : M. Jourdain aurait dû peut-être faire cette observation. Hippocrate avait reconnu la nécessité d'écarter de vaines théories, et de prendre l'expérience pour guide. C'est en examinant les faits, que, de conséquences en conséquences, il remontait jusqu'aux principes. Dans son discours préliminaire, M. Jourdain a donné lui-même la division de son ouvrage par chapitres et par sections; il a traité de presque toutes les maladies connues de la bouche, en a donné une description fort exacte, et indiqué les moyens curatifs à employer, pris, soit de la médecine, soit de la chirurgie. Parmi ces observations, il en est d'excellentes et qui méritent de fixer l'attention des praticiens : nous citerons entre autres celle d'une tumeur fongueuse survenue au menton, à la suite d'une chute. « En 1768, « une femme, âgée de soixante ans passés, se laissa « tomber la face contre terre : la symphise du menton « éprouva l'effort principal de cette chute; le muscle « carré fut déprimé, et il en résulta une échymose et « une douleur sourde dans cette partie. La malade fut

« saignée deux fois le même jour, parce qu'elle se sentait « comme assoupie et étourdie. On pansa l'échymose avec « l'eau marinée animée d'un peu d'eau-de-vie cam- « phrée; la tranquillité sembla renaître, et la malade « reprit ses occupations ordinaires. Néanmoins la sym- « phise était toujours rouge, sensible à l'impression « du doigt, et même à l'air froid et à la grande chaleur. « Il y avait déjà plus de trois mois qu'elle était dans « cet état de sécurité, lorsqu'une nuit elle fut réveillée « par une douleur si vive au menton, qu'il lui sem- « blait (ce sont ses expressions) qu'un chat lui arrachait « la peau avec ses griffes. Le lendemain au matin, le « menton, la lèvre étaient si gonflés, qu'elle ne pouvait « ouvrir la bouche. Les quatre dents incisives et les « canines étaient chancelantes et soulevées, sans être « gâtées; on eut recours aux saignées réitérées, aux « cataplasmes et aux gargarismes convenables. Malgré « la sagesse de cette conduite, on ne put s'opposer à « l'irruption d'un fongus, de la grosseur d'une noix, « placé sur la symphise même du menton, et qui sem- « blait intéresser la lèvre. » Nous avons rapporté ce passage du second volume, chapitre deuxième, pour donner une idée aux lecteurs, qui ne sont pas méde- cins, du style de l'auteur et de la clarté de ses narra-

tions, qui mériteraient, sous ce rapport seul, de servir de modèle. Il n'est que trop commun aujourd'hui de voir des livres de chirurgie et de médecine écrits avec une recherche de style que la sévérité de ces deux sciences ne comporte que rarement; quelques jeunes praticiens mêmes se montrent tellement amateurs des fleurs de rhétorique, que leurs ouvrages peuvent être cités comme des monuments de mauvais goût, de style emphatique et de pathos. Il n'est pas de science, sans doute, qui ne soit susceptible de plus ou moins d'ornements, mais si l'excès en tout est un défaut, c'est principalement dans les ouvrages purement didactiques. Fauchard est un excellent modèle à suivre, sous le rapport du style comme dans tout ce qui tient à l'art du dentiste, il écrit avec élégance et simplicité : tout autre style, en effet, devient, dans des ouvrages sérieux, ridicule et inconvenant. Nous terminerons ici notre analise du *Traité sur les Maladies de la Bouche*, par M. Jourdain, pour nous occuper, dans les notes suivantes, de quelques écrits plus modernes, où nous aurons également à louer et à critiquer : nous commencerons par *le Dentiste de la Jeunesse*, publié par M. Duval, dont la réputation bien méritée, soit dans la pratique, soit dans la théorie, ne peut désormais que

s'affermir, mais non pas s'étendre et s'accroître davantage.

Le Dentiste de la Jeunesse, *ou* Moyens d'avoir les dents belles et bonnes; précédés des conseils des poëtes anciens sur la Conservation des Dents. Ouvrage destiné aux pères et mères et à toutes les personnes chargées de l'éducation des enfants; par J.-R. Duval, dentiste, membre des Collége et Académie de Chirurgie de Paris, et de plusieurs Sociétés savantes. — A Paris, chez Croullebois, libraire de la Société de Médecine de Paris, rue des Mathurins-St.-Jacques, n° 17. Nous avons cru devoir transcrire en entier le titre de l'ouvrage de M. Duval, parce qu'il en fait connaître le but. Fauchard et Jourdain ont écrit pour les dentistes, les chirurgiens, les médecins; M. Duval, en dédiant son ouvrage aux pères de famille, nous prévient que ce sont plutôt des conseils d'hygiène dentaire qu'il va nous donner, que des préceptes sur l'art d'opérer et de guérir. « On doit ensucrer les viandes « salubres de l'enfant, dit Montaigne, en traitant de « l'éducation; de même les préceptes de la médecine, « pour conserver la santé, n'excluent pas toujours les « grâces. J'en appelle à ces sentences diététiques de

« l'école de Salerne, qui, soutenues du rhythme de la « poésie, s'impriment mieux dans la mémoire et pas- « sent de bouche en bouche. Cet exemple m'a engagé « à emprunter des poëtes leurs idées, pour rappeler à « l'homme les soins qu'il convient de donner à ses « dents. En parlant à la jeunesse, je dois lui tenir un « langage puisé dans ces sources qui flattent son ima- « gination et qui s'accordent tant avec ses goûts : c'est « une tâche difficile, sans doute; elle est commandée « par l'espèce d'oubli des divers ouvrages publiés sur « la conservation des dents, ouvrages qui, quoique « bons, n'offrent pas cet intérêt d'utilité et d'agrément « à ceux pour qui on les avait destinés. Les détails ana- « tomiques qu'on y trouve auraient-ils nui au but de « leurs auteurs? Aussi peu agréables au récit qu'à la « vue, je ne les ai à peine esquissés que pour être « intelligible. » D'après ce passage de la préface de M. Duval, on voit qu'il a senti la nécessité d'orner de quelques fleurs l'aridité du sujet, à l'exemple de plusieurs médecins. Ce n'est donc pas une idée bizarre qui a dicté le poëme sur l'*Odontotechnie*, et nous sommes bien aise de pouvoir nous appuyer sur l'autorité d'un homme aussi justement renommé que l'est M. Duval. Si nous avons censuré l'abus des ornements dans les ou-

vrages scientifiques, nous sommes bien loin, pour cela, d'adopter l'opinion de ces jansénistes de la médecine, qui croient qu'un bon livre sur la science qu'ils professent doit toujours être écrit dans un style sec et rebutant. La vérité se trouve rarement dans les extrêmes : il est en tout un juste milieu dans lequel il faut tâcher de se maintenir; bien loin donc que l'Art du Dentiste ne fût un sujet pour la poésie, il avait, au contraire, des droits à être chanté. « Je commence, dit-il, par faire con-« naître, sous le titre de *Conseil des poëtes anciens sur la* « *conservation des dents*, combien on était attaché à la « propreté de la bouche dans les temps reculés. Pour « ne pas en interrompre la lecture, on a placé à la suite, « par ordre de numéros, les notes qui y ont rapport; elles « contiennent les passages des poëtes grecs et latins, « dont je n'ai eu d'autre ambition que de former un « cadre historique en notre langue : si on y retrouve « quelques citations de poëtes français, c'est que, « comme traduction ou imitation des anciens, elles en « rendaient toute la finesse dont je n'avais pu que tra-« cer l'idée. » D'après ce passage, on voit que M. Duval commence par offrir des fleurs avant de présenter des fruits : il a jugé, avec raison, qu'après avoir cueilli les premières, le lecteur, séduit, s'approcherait également

des seconds, ou, pour parler sans métaphore, achevérait sa lecture. Ce plan une fois ainsi conçu, l'auteur s'est attaché à le suivre avec une scrupuleuse exactitude. Cette première partie est en effet très-attrayante : on y trouve une foule de détails qui attestent dans l'auteur une érudition très-variée. On y voit, par exemple, que les Indiens de l'île de Java ont la coutume singulière de faire remplacer la dent qui vient à leur manquer, par une dent d'or; réalisant ainsi l'histoire que Fontenelle a ridiculisée. On apprend encore, dans la première partie de cet ouvrage, que les Japonais passent plusieurs jours sans manger, pour laisser agir la teinture dont ils imprègnent leurs dents. Puis, l'auteur cite Lucrèce et Ovide, qui s'élèvent contre les inconvéniens attachés à la difformité des dents. On reconnaît l'Envie, suivant le poëte de Sulmone, au tartre jaunâtre dont sont couvertes ses dents longues et rouillées : *Livent rubigine dentes.* Catulle, pour faire la peinture d'un débauché de son temps, qu'il appelle OEmilius, dit, par une hyperbole satirique, que les dents de ce débauché étaient longues d'un pied et demi, et que ses gencives ressemblaient aux rebords d'un vieux coffre. Les dents ont également fourni matière à plus d'une épigramme au poëte Martial : en parlant

d'une vieille à prétention, Martial raconte qu'il ne lui restait que quatre dents, encore étaient-elles branlantes et gâtées; atteinte d'un rhume, la vieille coquette, en toussant, les cracha l'une après l'autre. M. Duval aurait pu rappeler en même temps une plaisanterie que l'on trouve dans le *Vert-Vert*, de Gresset, et qui probablement est imitée de celle de Martial : une bonne et vieille religieuse, épouvantée des jurements du perroquet, et le croyant possédé du démon, s'enfuit avec tant de précipitation, qu'elle tomba, et, en tombant, se cassa une dent, c'était l'unique. Nous regrettons que notre mémoire ne nous fournisse pas le passage de Gresset, dont le poëme jouit d'un succès si mérité : nous ne l'avons pas sous la main, le lecteur peut y recourir. M. Duval, continuant ses excursions dans les champs fleuris de l'antiquité, nous rapporte, d'après Catulle, que les Celtibériens étaient dans l'usage d'employer, pour blanchir leurs dents, un dentifrice très-sale : c'était de l'urine. Quelques petits-maîtres, à Rome, surmontaient la répugnance que devait leur inspirer un aussi dégoûtant cosmétique, et se rinçaient la bouche avec leur urine. Catulle, en parlant d'un certain Egnatius, qui riait sans cesse pour montrer ses blanches dents, donne à entendre qu'il se servait de l'opiat celtibérien :

« Egnatius, dit-il, pour donner plus d'éclat à ses « dents, fait plus que de s'en gargariser. » Suivant Pétrone, un des écrivains les plus licencieux de l'antiquité, les petits-maîtres employaient à l'entretien de la propreté de leur râtelier un cure-dent d'argent, rendu, sans doute, assez élastique pour faire cet office : on se servait plus communément de lentisque et de tuyau de plume. Se curer les dents en société était de très-mauvais ton. « Les coquettes de la Grèce, dit M. Duval, « quand elles ne riaient pas, avaient coutume de tenir « une petite branche de myrte entre leurs dents, pour « en faire voir la beauté. Ce trait n'a point échappé « au comique Alexis : pourquoi n'y pas trouver plutôt « une invention du besoin? — Hippocrate et les autres « médecins de l'antiquité faisaient aussi mâcher cer- « taines substances, afin de dissiper l'engorgement des « gencives et de raffermir les dents ébranlées. Les avan- « tages qu'on a souvent obtenus de ce moyen, l'ont « converti quelquefois en objet de luxe et d'agrément. » Des chiffres indicatifs de notes facilitent au lecteur la recherche des citations latines et françaises dont l'ouvrage de M. Duval est enrichi. Cet habile dentiste fait, avec raison, l'éloge du *Traité*, de l'allemand Bœttiger, *sur la Toilette des Dames romaines*; cette dis-

sertation, formant un vol. in-8°, a été traduite en français, et le *Magasin Encyclopédique* en avait auparavant donné de longs extraits. « Tels sont, ajoute « M. Duval, les conseils que donnent les anciens poëtes « sur la propreté et la conservation des dents. En vain « dirait-on que Tibulle peint Vénus toujours sûre de « plaire, sans avoir soigné sa bouche. Ce n'est qu'en « se conformant aux préceptes de l'art, qu'on donnera « aux dents ce brillant qui a fait dire au chantre de « l'Amour : Je reconnais vos soins à cette blancheur « qui reluit dans votre bouche! — Que Julie se pré- « sente aux yeux de Manlius, elle brille, suivant Ca- « tulle, par une bouche fleurie : elle avait sans doute « ces dents de neige si chantées par les favoris des « Muses, ou ce rang de perles vanté par Lucien; et « Théocrite alors eût pu en estimer l'éclat au-dessus « du plus beau marbre de Paros. » Il serait difficile de répandre plus d'agrément sur cette matière, que ne l'a fait M. Duval; aussi a-t-il écrit principalement pour les dames et pour les jeunes gens. Il n'est personne qui ne se soit aperçu que le manque d'une dent sur le devant ôtait à la figure une partie de sa grâce; mais on apprend avec plaisir, en lisant M. Duval, qu'un vieux poëte latin, Martial, a fait cette remarque. Ovide re-

gardait l'attrait d'un beau râtelier comme tellement irrésistible, qu'il propose comme un remède contre l'amour de faire rire celle qui est mal dentée. Tous ces détails, d'une érudition légère et variée, rendent la lecture de cette première partie aussi agréable qu'instructive. Dans la seconde, M. Duval entre dans des renseignements techniques. « Il ne suffit pas, dit-il « dans son premier chapitre, il ne suffit pas de con- « naître, avec les poëtes, ce que les anciens faisaient « pour leur denture; il importe de ne pas ignorer ce « qui peut la rendre, la conserver belle et bonne; « quoique l'idée de bonté semble devoir être insépara- « ble de celle de beauté, il n'est pas moins vrai qu'il « y a des dents qui paraissent très-belles sans être bon- « nes, comme il y en a aussi pour la bonté desquelles « on n'a rien à désirer, lors même qu'elles affectent la « vue d'une manière désagréable. Là, ce sont des dents « d'un blanc de lait, dont on a été obligé de limer les « parties latérales pour en enlever la carie; avec des « lèvres vermeilles, elles offrent encore l'image gra- « cieuse du lis et de la rose réunis : ici, des dents pla- « cées dans un ordre irrégulier, semblent ôter à la phy- « sionomie le type de l'homme pour lui imprimer celui « de la brute; d'où P. Zacchias, dans ses *Questions*

» *médico-légales*, en a conclu que les canonistes devaient « prendre en considération une telle difformité, pour « ne pas admettre à la prêtrise celui qui en était défi- « guré. » Cette dernière particularité n'était guère connue, et l'on doit savoir gré à M. Duval de nous l'avoir apprise. On savait que les Canons défendaient de recevoir prêtres ceux qui seraient privés des attributs de la virilité, dont ils renonçaient par serment à faire usage, mais on ne savait guère qu'il fallût avoir de bonnes dents pour entrer dans l'Eglise. «Si, le plus « souvent, la nature, de son propre mouvement, ex- « celle dans ses opérations, il arrive quelquefois qu'elle « a besoin de secours; tâchons donc de montrer en « quoi le dentiste peut et doit en être le premier aide, « comme l'a dit Hippocrate, *Naturæ Minister.* » Cette réflexion de M. Duval est également applicable à la médecine, dont l'utilité a été contestée. De très-grands esprits se sont montrés incrédules envers cette science, et ont attendu, pour y croire, que leur corps fût malade. On a soutenu que la médecine ne pouvait être considérée tout au plus que comme un art conjectural, une science incertaine et problématique : sans doute, les axiomes médicaux sont rarement d'une vérité absolue et ne peuvent s'assimiler aux principes fonda-

mentaux de la géométrie; mais, de ce que leur application varie dans ses effets, est-il juste de les regarder comme chimériques? Il est incontestable que la nature a beaucoup de part à la guérison de nos maladies, mais le médecin facilite à la nature les moyens d'agir. Les plaisanteries de Molière sur les médecins sont excellentes sans doute, et font rire les médecins eux-mêmes qui ont assez d'esprit pour savoir que tout, dans la vie humaine, a son côté ridicule; mais ces plaisanteries ne prouvent rien contre la science, non plus que les paradoxes de Michel Montaigne sur le même sujet. Mais cette discussion nous mènerait trop loin, revenons à l'ouvrage de M. Duval. Cet habile dentiste donne, dans quelques pages, un précis succinct et lumineux sur l'anatomie des râteliers; il assigne aux dents leur emploi relatif, et nous fait toucher au doigt et à l'œil comment ces précieux osselets se forment et se durcissent. « Il n'est pas étonnant, dit-il, que des hommes « qui n'ont pas étudié la nature, aient regardé les « dents comme des corps inorganiques et sans vie, ca« pables de résister à toute destruction; de là, sans « doute, l'ingénieuse fiction qui représente Cadmus « donnant naissance à des hommes, en semant les « dents du dragon qu'il a tué; de là aussi cette idée,

« qui ne paraîtrait pas moins heureuse, de prendre les « dents pour le symbole de la résurrection, ainsi que « rapporte Tertullien. » M. Duval prouve fort bien que ces idées sont autant d'erreurs, et que les dents, loin de devoir être assimilées à des minéraux, sont des corps sensibles et renfermant un principe de vitalité et de sensibilité. « La formation des dents, dit-il, « pag. 23, leur accroissement et leur sortie ne peuvent « se faire sans une vitalité qui leur est propre, et qu'il « faut rapporter à l'assemblage d'une artère, d'une « veine, d'un nerf et d'une membrane qu'on observe « dans une cavité, dont le centre est à la couronne, et « l'entrée à l'extrémité de chaque racine. » M. Duval, après avoir prouvé que les dents sont des corps organiques et vitaux, décrit ensuite les divers phénomènes de la dentition chez les enfants et chez les adultes. Il fait observer, d'après Hippocrate, « que l'enfant, dans « le sein de sa mère, ressent les effets de sa santé; dès « qu'elle sera malade, ces germes ne peuvent manquer « d'en recevoir une impression nuisible: de là cette « texture délicate ou difforme qu'on observe à quelques « dents; de là cette disposition à la carie; de là enfin, « cette source de douleurs. » Des dents saines sont un des meilleurs indices d'une bonne constitution. Nous

ne parlons pas de l'agrément extérieur, parce que, comme M. Duval l'a fait remarquer, la beauté n'est pas toujours compagne de la bonté; mais nous appelons des dents saines celles qui, sans éblouir par leur blancheur, ne sont pas sujettes à la carie et aux autres maux. «Mères, qui voulez éviter celles-ci (ces dou-« leurs) à ceux qui ne reçoivent de vous que les plus « tendres caresses, regardez cette expression comme « un bon avis du père de la médecine; étendez-en « même les effets sur les enfans que vous nourrissez : « il a également sa part dans tout ce que vous souffrez « alors au physique comme au moral; évitez donc, « dans ces deux états, tout ce qui peut porter atteinte « à votre santé, ou si, par un coup imprévu, elle est « menacée de danger, pour l'en tirer, que la médecine « y apporte le plus prompt secours.» Cette apostrophe, dictée par ce sentiment d'humanité qui devrait animer toutes les personnes qui se sont vouées à l'art de guérir, termine la première section de la seconde partie de l'intéressant ouvrage de M. Duval. C'est aux mères, avec raison, qu'il s'adresse, parce que leurs soins pour la santé de leurs enfants doivent commencer de très-bonne heure; elles sont plus à même que les autres de veiller sur les objets de leur tendresse et de leurs affec-

tions. La voix éloquente de J.-J. Rousseau a rappelé aux mères que le premier de leur devoir était d'allaiter leurs enfants, et, en cela, la philosophie a plaidé la cause de la nature. Cependant, plusieurs médecins n'approuvent pas cet usage, et pensent, avec raison, qu'il ne doit être suivi que lorsque les jeunes mères sont elles-mêmes saines et bien portantes, ce qui, dans nos grandes villes, au milieu du luxe et de la mollesse, n'est pas très-fréquent parmi les femmes, surtout de la classe opulente. Toute superstition maternelle et philosophique à part, il est donc plus avantageux aux enfants de sucer le lait d'une paysanne forte et bien constituée, que celui d'une mère dont le sang est souvent échauffé par les veilles, les spectacles et les bals; ajoutez encore que les gens de la campagne n'ayant pas les passions aussi vives que les habitants des villes, le lait de leurs femmes est beaucoup plus calme, plus pur et plus reposé. M. Duval recommande, au contraire, des soins dont une mère peut s'occuper mieux que personne. Mais, passons à ce que dit cet excellent praticien sur la première dentition. «L'enfant naît, et « la nourriture qui lui est destinée prouve qu'il n'a « pas besoin de dents à sa première année. Cependant « on a vu des enfants venir au monde avec une ou plu-

« sieurs dents : là, c'est un grand monarque dont la « présence d'une dent, à sa naissance, semble annon- « cer sa forte constitution physique, et être comme le « présage de sa grandeur future ; ici, c'est un enfant « qui, au rapport de Polydore Virgile, avait six dents « en venant au monde. Mais la fin de la première an- « née est l'époque la plus ordinaire où les dents com- « mencent à paraître, et, vers le trentième mois, elles « sont toutes sorties, au nombre de vingt. » M. Duval aurait pu ajouter, sur cette dentition prématurée, qu'elle était regardée, dans les temps de superstition et d'ignorance, comme un signe de la méchanceté future de l'individu, dont la bouche présentait ce phénomène en venant au monde. Suivant les chroniques d'Angleterre, le fameux Richard III, qui peut être regardé comme le Néron des Iles Britanniques, vint au monde avec toutes ses dents, dont il mordit sa nourrice. Dans le drame que Shakespear a composé sur la vie et la mort de ce prince féroce, il est, je crois, fait mention, de cette circonstance extraordinaire, et qui n'a probablement jamais existé ; mais telle était la tradition concernant Richard III, dont un orage épouvantable, des foudres, des éclairs, avaient annoncé la naissance. Pyrrhus, roi d'Epire, si l'on en croit les

historiens de l'antiquité grecque et latine, avait un râtelier d'une seule pièce, c'est-à-dire que toutes ses dents n'en faisaient qu'une.

Pour terminer cette rapide analise de l'ouvrage de M. Duval, nous citerons encore les conseils que donne cet habile dentiste sur les moyens de les conserver. Il est parfaitement d'accord, à cet égard, avec M. Fauchard, dont nous avons fait connaître l'opinion : M. Duval désapprouve l'usage du tabac fumé ou mâché; il proscrit la pipe et anathématise les cigarres. « Une pipe entre les dents, dit-il, les agace « d'abord; ensuite, par l'usage journalier, les use, et « y forme un vide que l'art semble avoir fait pour le « tuyau de la pipe. Ici, la bouche pourrait, à juste ti-« tre, être appelée fumivore; que la plus grande partie « de la fumée en soit rejetée, il n'y en a que trop de « consumé par l'absorption, et il n'en reste encore que « trop sur les dents où elle se montre sous la forme « d'un tartre fuligineux et carbonique. La quantité de « salive que la pipe fait rendre, ne permet pas de dou-« ter que la fumée, par son âcreté, n'irrite les glandes « salivaires et toute la membrane de la bouche; les « gencives n'en sont pas moins atteintes : de là cette « légère tuméfaction qu'on y remarque chez les fumeurs

« et chez ceux qui mâchent du tabac, comme l'a ob-
« servé Rouppe, en parlant des maladies des gens de
« mer. On en peut donc conclure que, si le tabac mâ-
« ché ou fumé a quelques avantages, on doit en crain-
« dre, seulement pour la bouche, beaucoup d'inconvé-
« nients. Je laisse au médecin à faire connaître jusqu'où
« la santé peut s'en trouver bien, ou en éprouver quel-
« que dérangement. » De ce que vient de dire M. Duval, il résulte que l'usage du tabac fumé ou mâché ne convient qu'aux marins, puisque cette plante est reconnue pour être un excellent anti-scorbutique, et qu'il veut mieux, aux dépens des agréments extérieurs, se conserver une bonne santé, car le solide doit toujours être préféré à l'agréable; il ne convient qu'à nos petits-maîtres ou petites-maîtresses d'être d'un avis contraire. Le passage suivant est capable de causer une sédition au café Tortoni. « On désire, dit M. Duval,
« on cherche, on aime à savourer les glaces et les sor-
« bets; le palais en est agréablement affecté. Si cepen-
« dant ils viennent à toucher les organes à l'action
« desquels on ne doit pas les subordonner, bientôt ils
« prouvent, par une ingrate sensation, la vérité d'un
« aphorisme d'Hippocrate. Le froid est nuisible aux
« dents : *Frigidum inimicum ossibus dentibus*, sect. V,

« aph. 18, a dit ce père de la médecine ; oui, il les « congèle, comme la chaleur les brûle ; mais le passage « de l'un à l'autre rend toujours ces agents plus dan- « gereux. On dit en proverbe que soupe chaude gâte « toujours les dents ; le froid du vin y contribuerait-il ? « Comme, après l'action d'un air glacial, le thé bouil- « lant rend sensibles et jaunes les dents des amateurs, « et finit par les perdre, de là vient, comme le rap- « portent plusieurs observateurs, cette douleur et pres- « que toutes les maladies des dents auxquelles l'homme « est sujet ; maladies que partagent avec lui les ani- « maux qui vivent dans sa société, témoins les chiens, « et entre autres celui dont parle Phèdre : Avec ses « dents cariées, il n'avait pas la force d'arrêter un « sanglier. » Nous terminerons ici nos citations : elles doivent suffire pour donner aux gens du monde une idée de l'ouvrage de M. Duval ; ils y trouveront à la fois une lecture instructive, variée et agréable; cela vaut bien un roman. Mais il semble que l'on ait une sorte d'antipathie contre les livres qui traitent de chirurgie et de médecine ; d'en parler seulement donne la fièvre, et l'on croit, ainsi que J.-J. Rousseau le disait de lui-même, avoir tous les maux dont on lit la description.

MÉMOIRE SUR UN NOUVEAU MOYEN D'OBTURATION DES DENTS, *et sur l'application de ce moyen dans plusieurs autres parties de l'art du dentiste*; par L. Regnart, membre de la Société médico-pratique, docteur en médecine, et chirurgien-dentiste du deuxième dispensaire. A Paris, chez l'auteur, rue Dauphine, n° 32; et chez Gabon, libraire, place de l'Ecole de Médecine. 1818. Tel est le titre d'une brochure de vingt pages, publiée il y a quelque temps. L'auteur nous apprend, dans une note, que ce Mémoire a été lu à la Société médico-pratique. En se bornant à une seule opération de la chirurgie-dentaire, il a prouvé, par la manière dont il a traité cette question, qu'il était capable d'écrire sur des sujets moins circonscrits. « L'observation, dit M. Regnart, « prouve que le séjour prolongé des particules alimentaires ou des fluides de la bouche dans une cavité de « la dent quelle qu'elle soit, occasione la destruction « des parois de cette cavité, et, par suite, de partie de « la dent. On a donc senti que, si l'on voulait conserver la dent dans cette circonstance, il fallait s'opposer au séjour des aliments, en bouchant, avec une « substance plus ou moins inaltérable, les cavités dont « elle était creusée. L'art emploie, pour obtenir cet « effet, la cire, divers mastics, et plusieurs métaux :

« effet, la cire, divers mastics et plusieurs métaux : « ces derniers qui, sans coutredit, présentent le plus « d'avantages, sous une forme laminaire, et insérés « dans la cavité avec un instrument qui les presse, les « foule et les applique contre ses parois. » Dans ce peu de lignes, l'auteur fait connaître quels sont les inconvénients qui nécessitent l'obturation, et les divers moyens employés pour boucher ces funestes cavités; il propose ensuite ses objections de la manière suivante. « Les dentistes savent qu'il est souvent très-« difficile de remplir une cavité avec un métal sous la « forme de lames; que lorsque l'opération dure un cer-« tain temps, la salive vient mouiller le métal, hu-« mecter la cavité, et, par cela même, rendre l'opéra-« tion moins certaine; que même il est rare qu'on « puisse l'appliquer contre les parois, avec une telle « exactitude, qu'il n'existe encore, après l'opération, « quelques vides qui permettent aux aliments de s'y « loger et de continuer la carie. » L'auteur examine ensuite s'il est utile d'employer le métal pour obturer les cavités des dents; il en fait sentir les inconvénients; il les détaille et les signale; puis il ajoute : « Ces di-« verses considérations m'ont engagé à rechercher un « moyen qui, en présentant les avantages des métaux

« laminés, serait en même temps exempt de leurs in-« convénients. » M. Regnart eut d'abord recours à l'alliage de Darcet; et, peu satisfait des résultats qu'il obtint par l'application de ce dernier, il inventa un amalgame plus propre à remplir ce but, en ce qu'il s'adaptait parfaitement aux cavités que l'on veut boucher; il en fait connaître la composition et l'emploi; puis il ajoute: « Enfin, pour que mes confrères profi-« tent des résultats de mon expérience, et l'humanité « de tous les bienfaits qu'elle peut tirer de cette décou-« verte, j'ajouterai que j'emploie cet amalgame avec « des proportions variées de mercure; généralement je « m'en sers dans les proportions indiquées ci-dessus, « c'est-à-dire de dix parties du métal fusible de Darcet « et d'une de mercure, l'amalgame qui en résulte « m'ayant paru réunir toutes les conditions qu'exige le « plus grand nombre des cas. » Sans émettre d'opinion sur le mérite de cette découverte, nous croyons que l'on doit des remerciemens à l'auteur pour s'être empressé, avec un noble désintéressement, à la soumettre au public, et à l'offrir ainsi au creuset de l'expérience.

(10) Sur les pas de ma muse entrez dans ce hameau;
Sur ces planches, voyez à l'ombre d'un ormeau,

En habit galonné jusque sur la doublure,
Ce gros homme étalant sa grotesque figure.

Nous pouvons assurer que le portrait de ce jongleur est tracé d'après nature. Il suffit d'avoir voyagé dans les campagnes, et de s'être trouvé dans une petite ville, en temps de foire, pour avoir vu l'original de cette caricature que nous avons insérée dans ce poëme pour égayer le lecteur. Nous aurions dû le prévenir que, dans la gageure que nous fîmes et qui a donné naissance à cet ouvrage, il fut convenu, d'abord, que le poëme en question pourrait être lu avec intérêt et plaisir, ce qui nous décida à le traiter d'une manière plaisante et satirique; car il aurait été impossible, en adoptant un ton plus sérieux, de gagner la gageure. Il est cependant plusieurs passages où les préceptes de l'art sont revêtus des formes didactiques convenables; rien ne serait plus monotone et plus ennuyeux qu'une longue ironie dans un poëme surtout où l'on a à lutter continuellement contre l'absence de toute action. Mais revenons à notre caricature : C'est tout simplement un portait de ces charlatans de carrefour, tels qu'on en rencontre à Paris et dans les autres villes. Ces opérateurs ambulants sont communément des Italiens :

ce n'est pas que la France ne soit fertile en charlatans de toute espèce; dieu merci, nous n'en manquons pas et nous n'en manquerons jamais. Parmi ceux de la haute volée, on n'a pas oublié le fameux comte de Cagliostro, qui a terminé ses jours dans les prisons de l'Inquisition, à Rome, d'une manière tragique. Outre l'évocation des esprits, Cagliostro se mêlait également de médecine et de chimie. Un célèbre écrivain allemand, M. de Goethe, a publié, sur ce prétendu magicien, une notice fort curieuse, d'après laquelle ce comte se trouvait être le fils d'un marchand d'orviétan, Napolitain, nommé Balsamo, lequel ressemblait assez à celui dont nous avons fait la peinture avec des couleurs qui, quoique chargées, n'en sont pas moins véritables.

On peut aussi se souvenir d'avoir vu chez les marchands d'estampes une caricature intitulée : *le Dentiste du Grand-Mogol*, ou *Sans Efforts :* c'est un personnage semblable que nous avons essayé de peindre.

Le baume que je vends est une essenee unique;
Il guérit la migraine et même la eolique.

On ne saurait assez le répéter, rien n'est plus nuisi-

ble que la plupart des opiats ou poudres dentifrices débitées par ces imposteurs. Il est plus d'une personne dont le râtelier a été réduit à un état incurable, pour avoir fait un trop long usage de ces baumes pernicieux.

(11) J'ai parcouru l'Égypte, et l'Inde et l'Arabie.

Rien de plus ordinaire aux jongleurs dont nous parlons, que de se vanter d'avoir parcouru les quatre parties du monde, tandis que, très-souvent, ils n'ont fait qu'errer en France ou en Italie, de bourgade en bourgade. Quant aux personnes qu'ils ont opérées, qu'ils ont miraculeusement guérics, ce sont, pour l'ordinaire, des têtes couronnées, ou, pour le moins, des princes et des ministres. Ils prennent fréquemment le titre de médecins du Grand-Seigneur ou de l'Empereur de la Chine, et sont prêts, au besoin, de vous montrer leur diplôme, revêtu de la signature impériale et scellé du grand sceau de l'Etat. On peut voir dans *le Spectateur*, d'Addisson, le portrait d'un de ces charlatans, aussi communs en Angleterre qu'ils le sont en France : l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, par M. de Jouy, est une des plus heureuses imitations de ce chef-d'œuvre de la littérature anglaise.

(12) Je tiens tous ces détails d'un sage mandarin.
Ce n'est pas tout : notre homme, ainsi que Sganarelle,
Sait plus d'un tour; il fait parler Polichinelle;
Et, par un fil d'archal qu'il tient entre ses doigts,
Il met en mouvement tous ses acteurs de bois.

Ce dernier trait, à notre avis, achève de peindre un véritable jongleur, tel qu'on en voit encore dans les petites villes, et même dans les carrefours de la capitale. Afin de répandre un peu d'érudition dans ces notes, nous dirons au lecteur, quand ce ne serait que pour lui apprendre que nous avons lu Hérodote, nous dirons, dis-je, au lecteur, que cet historien, le plus ancien de tous, après Moïse, fait mention des marionnettes, qu'il appelle Neurospasta, mot composé, qui, en grec, signifie de petites figures qu'on faisait mouvoir par des fils; définition qui convient parrfaitement aux marionnettes actuelles. Ainsi, l'on voit que les modernes n'ont pas même le mérite d'avoir inventé les choses les plus frivoles. Au reste, ce genre de spectacle peut devenir aussi instructif que beaucoup d'autres. Du temps de M. Pitt, le parti de l'opposition s'en servit pour donner au peuple des leçons de politique : on avait représenté en petites figures de bois les membres

des deux Chambres, et le ministre anglais tenant dans sa main les fils qui les faisaient mouvoir à volonté; c'était une satire fort plaisante de la vénalité servile des deux Chambres.

(13) Mais gloire soit rendue à l'illustre Fauchard.

Nous avons dit que les gens du monde trouveraient, en lisant Fauchard, une foule de conseils, qui, s'ils étaient suivis, dispenseraient de recourir à l'assistance d'un dentiste; ce qui prouve le désintéressement de Fauchard bien mieux que tout ce que nous pourrions dire, et ce qui fait en même temps la satire de ces artistes indignes de ce nom, qui, pour un vil lucre, se hâteraient d'arracher les dents les plus saines à leurs meilleurs amis, et ne feraient pas grâce à leur propre père. Cette turpitude a été signalée dans ce poëme. Il est du devoir d'un dentiste de ne procéder à l'extraction, que souvent une douleur impatiente réclame, que lorsqu'il s'est assuré par lui-même de la nécessité de cette opération. Au reste, cet abus n'a guère lieu que dans les campagnes, et n'enrichit que des charlatans aussi dépourvus de délicatesse que de science.

Fauchard a écrit un chapitre tout entier sur le régime

et la conduite que l'on doit tenir pour conserver les dents. Il recommande d'abord de choisir des aliments d'un bon suc, « et de les mâcher très-exactement avant « que de les faire passer dans notre estomac. » Il cite, à ce sujet, un ancien proverbe, qui dit:

Que le morceau qui longuement se mâche
Est demi-cuit, et l'estomac ne fâche.

«On ne saurait, ajoute Fauchard, assez exprimer « combien l'on pèche en ce point. On se néglige, on « s'abandonne à l'intempérance dans le manger: on « engloutit sans attention et avec précipitation les ali- « ments : rien n'est capable de causer de plus grands « désordres qu'une mastication imparfaite, car, si les « aliments ne sont pas bien broyés par les dents, il est « constant que la dissolution qui se fera dans l'esto- « mac sera longue, laborieuse et imparfaite. Ainsi, au « lieu d'un sang doux et balsamique, il en résultera, « au contraire, un sang épais, aigri, ou, enfin, en « quelque manière, vicieux : les dents ne manqueront « pas de s'en ressentir, soit par le sang qui passera « dans leurs vaisseaux, soit par les vapeurs qui s'éle- » veront de l'estomac et de la poitrine, et qui s'atta- « cheront aux dents en passant par la bouche. » Toutes

ces observations de Fauchard sont le résultat d'une longue expérience. On voit que des dents belles et saines sont un signe de santé autant que de tempérance. Il est rare que des gastronomes effrénés n'aient pas les dents gâtées et l'haleine fétide, tandis que les gens sobres, qui ne surchargent pas leur estomac de trop d'aliments, conservent presque toujours de belles dents, même jusque dans la vieillesse, dont le seul effet est d'en jaunir l'ivoire. «Le trop grand usage de légumes, « tels que sont les choux, les porreaux, les ciboulles, « les navets, les pois verts; celui de la chair de pour- « ceau, des viandes et des poissons salés, du fromage, « du lait, etc., est préjudiciable aux dents, puisque « toutes ces choses produisent un mauvais chyle.» Il est à remarquer que, pour ce qui concerne les légumes, Fauchard n'en blâme que l'excès, qui, dans tout, est dangereux : en effet, les aliments les plus sains cessent d'être tels, et deviennent même très-nuisibles, lorsque l'on en prend une trop grande quantité.

(14) Nous voyons dans la fable, ainsi que dans l'histoire,
Qu'on estimait beaucoup un râtelier d'ivoire.

Il nous serait ici très-facile de citer plusieurs pas-

sages d'Horace, de Catulle, de Tibulle, d'Homère, d'Anacréon, etc., qui viennent à l'appui de cette assertion. La blancheur des dents fut toujours mise au rang des beautés, si l'on en excepte la Chine et le Japon, où des dents noires sont regardées comme un bel ornement; ce qui prouve qu'il ne faut pas disputer des couleurs et des goûts. Au reste, les exceptions, loin de détruire la règle, ne servent qu'à la confirmer. Les Romains, comme les Grecs, faisaient un usage fréquent d'opiats et de poudres dentifrices. Dans l'Inde, l'usage du betel, espèce de plante aromatique que les Indiens mâchent continuellement, comme nos marins le tabac, donne à l'haleine un parfum agréable, mais a l'inconvénient de noircir les dents.

(15) Quand de l'art d'être aimé, de régner sur les cœurs,
Sa muse embellissait les moyens corrupteurs.

Le poëme du chautre de Sulmone scandalisa une cour dissolue, et fit exiler l'auteur. On a prétendu qu'une intrigue galante avait été une des causes de cet exil. Au reste, en lisant Ovide, *de Arte Amandi*, on peut se convaincre de l'ancienneté de la coquetterie et du libertinage.

(16) Et l'on aime à Canton ce qu'on hait à Paris.

Voyez, à ce sujet, les relations du Père DU HALDE, dans son *Voyage de la Chine*, in-4o, et le *Voyage* de lord MACARTNEY; de plus, la note 14.

(17–18) La Vénus que jadis anima Praxitelle,
Au Caffre, au Hottentot, ne paraîtrait point belle.

Tant les idées diffèrent! On doit se souvenir de la célèbre Vénus Hottentote qui se montrait à Paris, et dont les grâces étaient *monstrueuses :* elle est morte dans la capitale.

(19) Je hais cet apprenti dans l'art de Machaon,
Qui vous ôte une dent sans rime ni raison.

Cette censure ne peut guère s'appliquer qu'à ces charlatans que nous avons déjà plusieurs fois signalés dans le cours de cet ouvrage. En général, les professions les plus libérales sont déshonorées par des intrus, qui ne sont animés que par le plus sordide amour du lucre; personne ne se montre plus empressé qu'eux à vous arracher une dent, pour peu que vous leur en témoignez l'envie. Un dentiste qui a de la conscience, au

contraire, ne se résout jamais que difficilement et après un mûr examen : il se laisserait plutôt ôter ses propres dents, les unes après les autres, que d'en extraire une seule de votre râtelier, si la nécessité de cette opération ne lui était pas bien démontrée. La censure contenue dans les deux vers que nous venons de rapporter, ne peut donc s'appliquer qu'aux charlatans.

(20) Déesse d'Esculape, ô bienfaisante Hygie,
Toi qui vois à regret ta main de sang rougie,
Conserver, préserver est plus noble à tes yeux,
Que de guérir les maux même les plus affreux.

Un des branches les plus précieuses de la médecine, est celle dont l'objet est d'entretenir l'individu dans son état sanitaire : on la nomme *Prophyllactique*. Plusieurs écrits très-estimables ont été publiés sur cette matière intéressante. Nous citerons entre autres ceux du célèbre docteur Tissot, de Lausanne, comme l'*Avis aux gens de lettres sur leur santé*, dans lequel ce savant médecin passe en revue les principales maladies auxquelles ils sont sujets, et leur indique les précautions à prendre, et le régime qu'ils doivent suivre pour s'en exempter. *L'Essai sur la santé du peuple*, par le même docteur, n'est pas moins intéressant, et renferme un

grand nombre d'observations judicieuses, de conseils excellents et de vérités utiles. On ne peut trop recommander la lecture de ces deux ouvrages, qui sont écrits d'ailleurs avec élégance et pureté.

(21) L'homme, en suivant les goûts de la simple nature,
En réglant ses penchants, ses goûts, sa nourriture,
Éviterait les maux dont il est dévoré.

Rien de plus incontestable que cette assertion : la tempérance est la mère de la santé. Si ses lois étaient observées, la plupart des maladies seraient inconnues, et la boîte de Pandore, hermétiquement fermée, n'aurait pas laissé échapper tous les maux qui ravagent aujourd'hui la terre, ou la tempérance seule ramenerait l'âge d'or ; car elle a pour effet d'amortir les passions qui portent le trouble et le désordre dans la société. Mais l'homme est naturellement enclin aux excès ; c'est envain que la morale lui dit, par la bouche de Voltaire, *usez, n'abusez pas*, on ne l'écoute point. Mais l'homme sans passions serait-il un homme ? Disons, avec le docteur Pangloss, que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

(22) Le triste résultat de son intempérance,
C'est d'abréger ses jours, qu'il livre à la souffrance,
Et d'expier enfin dans un trépas cruel,
L'abandon qu'il a fait de l'ordre naturel.

Ces quatre vers sont un développement de ce que nous venons de dire plus haut. Il est à remarquer que tous les individus dont la vie a dépassé les bornes ordinaires, ont toujours été très-sobres et très-réglés dans leur régime. Les brames de l'Inde, qui ne vivent que de végétaux, parviennent à une grande longévité, s'éteignent la plupart sans douleur, comme une lampe qui expire paisiblement, lorsque l'huile onctueuse qui l'alimentait s'est consumée et tarie.

(23) Les ulcères rongeurs, la pierre déchirante,
La goutte, le scorbut, la fièvre délirante,
Ont vengé la nature, et fait de l'homme-roi
Un triste objet d'horreur, d'épouvante et d'effroi.

Il aurait été très-facile d'allonger ce catalogue des tristes infirmités humaines : on a cru devoir se borner aux principales. Un des passages les plus sublimes du *Paradis Perdu*, de Milton, est celui où l'Ange transporte Adam, après son péché, dans un hôpital visionnaire, et lui montre des malades étendus sur des lits

de douleur ; c'est là l'effroyable héritage que sa faute doit laisser à sa postérité. DELILLE a traduit ce passage avec cette verve et cette élégance que l'on admire dans ses immortelles poésies : nous y renvoyons le lecteur.

(24) Ces poisons délicats, qu'un art savant prépare,
Vont peupler chaque jour les rives du Ténare.

Les partisans de la gastronomie vont se récrier contre la dureté de cette assertion : il faut leur permettre de soulager leur indignation, et leur laisser même, s'ils le veulent, donner un libre cours à une douleur, nous en convenons, respectable jusque dans ses égarements. Mais si la gastronomie a des partisans, la vérité peut en recruter quelques-uns. Le perfectionnement de la morale n'est guère compatible avec celui de la cuisine, du moins si l'on en croit les leçons d'une philosophie austère. Au reste, nous ne blâmons pas l'usage ; nous nous permettons seulement de condamner l'excès, de signaler les dangers qui résultent de ces raffinements, de ces recherches d'une science, car c'en est une aujourd'hui, d'une science, disons-nous, qu'il serait peut-être utile de ramener à sa simplicité primitive. Au reste, c'est une erreur de croire que nos ancêtres fussent moins gourmands que nous ne le sommes

dans ce siècle des lumières : on peut consulter, à cet égard, l'ouvrage de M. Legrand-d'Aussy, *sur les mœurs, usages et coutumes des Français;* on y voit que, dans les premiers siècles de la monarchie, le luxe et la mollesse étaient déjà parvenus à un grand degré de perfectionnement. Le savant auteur de ce curieux ouvrage est, à cet égard, entré dans des détails qui ne laissent rien à désirer. Ainsi ce bon vieux temps, dont on exalte les vertus, était tout aussi corrompu que le nôtre : nous avons du moins pour nous plus de politesse et de liberté ; et nos vices sont revêtus d'une écorce plus brillante ; à tout prendre, il faut qu'un honnête homme se console d'être né dans ce siècle maudit.

(25) Mais de notre sujet c'est s'écarter trop loin :
O Muse, de prêcher laisse à d'autres le soin!

Le lecteur trouvera sans doute que cet avertissement que nous donnons à notre muse est un peu tardif, et que, de digressions en digressions, nous nous sommes enfoncés dans un labyrinthe poétique dont il a désespéré de jamais sortir, après avoir eu l'imprudence de s'y engager sur nos pas : nous lui ferons observer d'abord, que la muse descriptive étant la plus bavarde de

toutes, il devait prendre son parti d'avance, et se résigner jusqu'au bout à l'entendre divaguer.

« Le secret de tout dire est celui d'ennuyer, »

a prétendu Voltaire, qui, lui-même, a tant dit et tant écrit, de façon que beaucoup de gens ne font aujourd'hui que le répéter. Sans doute, « le secret d'ennuyer est celui de tout dire : » mais Voltaire aurait pu ajouter, de tout dire sur un seul sujet; et c'est ce qu'on ne peut nous reprocher; car, à propos de l'ODONTOTECHNIE, nous avons trouvé le moyen, grâce à la merveilleuse élasticité du genre descriptif, nous avons trouvé le moyen, disons-nous, de parler d'une infinité de choses qui n'avaient, ou semblaient d'abord n'avoir peu ou point de rapport avec le sujet principal. Quelques censeurs prétendent que cette variété même est une monotonie fatigante : mais qu'y faire? on ne peut contenter tout le monde. Que ceux qui nous trouveraient ennuyeux et prolixes ne nous lisent pas; nous n'allons pas les prendre au collet : tout ce que nous exigeons d'eux, c'est d'acheter le poëme, afin que le libraire n'en soit pas pour ses frais. Peut-on se montrer plus raisonnable et plus accommodant?

(26) Les dents que je prépare, et qu'épure le feu.

J'ai trouvé le moyen de soumettre les dents humaines à des degrés de chaleur susceptibles d'en dégager les parties hétérogènes, qui, avant cette découverte, inspiraient du dégoût à ceux qui faisaient usage de ces dents humaines, par la mauvaise odeur qu'elles exhalaient.

(27) Est connu sous le nom de l'ESTHIOMÉNIE.

Du mot grec Esthiomène; adj. (med.) Rac. Esthein. Εσθιομενος (Esthiomenos), qui ronge, qui consume, qui corrode; d'Εσθω, ou Εσθιω, manger.

Diagnostiques.

Cette opération physico-mécanique ronge, consume entièrement la carie des dents (comparée, par HUNTER, à la gangrène ou mortification). Cette maladie est facile à distinguer, quand les dents ont des taches à leur surface, ou entre elles, ou dans toute autre place des dents, et qu'elles n'ont point encore fait souffrir; cette décariation évite l'ablation souvent trop considérable faite par la lime. (Voir, à cet égard, ce que dit le savant M. Cuvier, *Dictionnaire des Sciences Médicales*, p. 327.)

Des causes qui déterminent la carie des dents.

Une foule de causes déterminent la carie des dents. (*Dictionnaire des Sciences Médicales*, pag. 345, M. Fournier.) Il en est qui sont externes ; d'autres, et c'est le plus grand nombre, qui dépendent d'une affection interne. Les premières sont les chutes, les coups, les commotions, les contusions, les contre-coups, les abcès des gencives, le contact de l'air froid et ambiant qui détermine les fluxions, l'application des substances qui altèrent l'organe dentaire, comme les acides, par exemple, et autres corps qui exaltent la sensibilité nerveuse ; enfin, toutes les lésions des dents ; la conformation vicieuse, au moyen de laquelle elles sont trop rapprochées les unes des autres, en sorte qu'elles sont en contact; les affections de gencives, etc. Les causes internes de la carie dépendent d'une foule d'affections organiques, constitutionnelles ou accidentelles : telles sont les affections scrophuleuses, dartreuses, syphilitiques, goutteuses, rhumatismales, chroniques et aiguës, varioleuses, rachitiques, scorbutiques, catarrales, inflammatoires, gastriques, adynamiques, nerveuses, odontalgiques, etc.

Ce qu'est une dent. Action du feu sur son émail : effet préférable de l'Esthioménie.

La dent étant composée de deux substances, l'intérieure, considérée vulgairement comme substance osseuse, mais plutôt ivoire, comme l'appelle Jean Hunter (1) ; et l'extérieure, ou l'émail, substance composée de phosphate calcaire, ou, proprement dit, de chaux. Ne pouvant considérer l'ivoire de la dent comme un os, malgré que sa composition chimique soit la même, après la décomposition faite de ces deux corps, j'ai donc reconnu l'erreur où l'on est de les cautériser par le feu ou par les acides, comme cela peut se pratiquer sur les os. Ne pouvant rendre local l'effet du feu, qui, s'il détruit véritablement la carie des dents, calcine aussi toutes les parties voisines de celles cariées, par des degrés de chaleur toujours supérieurs à celui du sang, écueil bien pernicieux pour l'émail sain de la dent qu'on soigne, cette cautérisation n'est donc plus qu'une calcination du reste de la dent, qui, selon l'organisation du sujet, résiste plus ou moins long-temps après cette opération.

(1) *Histoire naturelle des Dents de l'homme*, donnant des éclaircissements sur leur structure. Un vol. in-4°, *Londres*, 1778.

J'ai donc été assez heureux pour réussir à détruire entièrement la carie des dents, en obtenant, par mon procédé, une vraie concrétion qui remplace l'émail en redonnant à la partie malade (sans changer en rien la couleur de la dent) sa densité primitive.

Je n'entrerai pas dans des considérations plus étendues sur ce procédé déjà si favorablement connu depuis 1807, temps plus que suffisant pour être assuré de son succès; entre autres, cet ouvrage étant plus particulièrement écrit pour les gens du monde que pour les praticiens, j'ai cru devoir éviter au lecteur la peine de faire un cours de pathologie dentaire.

Nous avons dit, pag. 73 de ce chant IV,

Il est beau de guérir, mais conserver est mieux :

nous croyons devoir nous étendre un peu sur ce sujet, à la suite de l'Esthioménie, qui n'est, à vrai dire, qu'un principe de conservation. En suivant ce principe, on évitera toujours les cruels accidents, qui arrivent trop souvent, de l'extraction des dents. Je dirai, avec M. Duval (dentiste, membre des Collége et Académie de Chirurgie, et de la Société de Médecine de Paris), dans son *Traité des accidents de l'extraction des dents*,

que, de toutes les opérations chirurgicales, une des plus ordinaires est l'extraction des dents; qu'aucune ne paraît plus simple et plus facile, quoiqu'elle exige de la dextérité; qu'aucune enfin, malgré les douleurs aiguës, mais de courte durée, qui l'accompagnent, ne procure ordinairement plus de soulagement : c'est une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles et de tous les pays. Faut-il en conclure que cette opération doit toujours être suivie d'un heureux succès? Non, sûrement, continue M. Duval; semblable à l'administration indiquée d'un médicament quelconque, dont les effets ne répondent pas toujours aux vœux du malade et du médecin, l'extraction des dents n'est pas exempte de ces mêmes effets connus chez les médecins grecs sous le nom de *αποδοχίαι*; chez les latins, sous celui de *calamitates*, *infortunia*, et, qu'en français, on est convenu d'appeler accident. Mais, dira-t-on, les accidents qui ont lieu après une opération si fréquente et si simple en apparence, ne doivent-ils pas être attribués à la maladresse et à l'impéritie de celui qui opère? Que le vulgaire, privé de savoir et de jugement, s'abandonne de lui-même à cette opinion; que le plus souvent, peut-être, la basse jalousie se plaise à la répandre lorsqu'elle en trouve l'occasion, il n'y a rien d'ex-

traordinaire : telle fut probablement l'origine d'un procès intenté à un dentiste, dont Barbeu-Dubourg, d'après Hollier, a donné l'histoire (1). « Un homme, « dit ce médecin, se fit tirer une dent ; le chirurgien « en tira plusieurs et emporta un morceau de la mâ- « choire : le sang coula long-temps et avec abondance ; « on eut peine à l'étancher. Les douleurs que souffrait « le malade étaient énormes. Il se plaint du dentiste, « et l'attaque en justice pour l'avoir mal opéré : on in- « forme, on fait examiner la partie, et, après l'exa- « men, le malade est renvoyé et débouté de ses pré- « tentions ; ses dents et sa mâchoire n'étaient qu'un « seul et même os. »

M. Duval, sur cette anecdote, fait les réflexions les plus judicieuses. Si cette observation prouve, d'une manière incontestable, que les accidents qui ont suivi l'extraction d'une dent étaient inévitables et dépendaient de la structure des parties, elle démontre aussi la nécessité d'examiner tous ceux que l'on attribue à cette opération, et d'en rechercher les causes.

Nous allons, à l'aide des précieuses recherches de M. Duval, nous attacher à retracer quelques-uns des

(1) *Anecdotes de Médecine*, pag. 23.

accidents causés par l'extraction des dents, et consignés dans son ouvrage, où il dit : « Puissent mes efforts répondre à mes vœux, éclairer l'homme le moins instruit, et, je ne dirai pas seulement émousser, mais arracher l'arme toujours mordante du serpent de l'envie ! »

Nous dirons avec lui : si tous les dentistes avaient à cœur l'étude approfondie de leur art, nous aurions moins d'arracheurs de dents, et ces derniers ne verraient, au contraire, ici, que le développement des connaissances anatomiques et chirurgicales qu'il exige, et le commentaire d'un passage des leçons du professeur de Haen sur les *Institutes de Pathologie*, de Boerhaave.

« L'extraction des dents, dit cet auteur, n'est pas « exempte d'accidents, tant la nature varie d'une ma« nière à ne pouvoir deviner dans la conformation des « racines des dents, surtout des molaires. Très-sou« vent elles sont crochues en dehors, en dedans, à « droite ou à gauche, et sous des angles différents ; « tantôt elles sont unies ensemble et n'en forment « qu'une ; tantôt une racine crochue s'unit à celle de « la dent voisine, qui est également courbe. Il n'est « pas rare d'en voir contracter une adhérence très-

« solide avec l'os de la mâchoire, d'où il résulte que « cette opération est très-douloureuse dans les enfants, « et qu'elle cause des convulsions. Celui même dont « l'adresse et l'habileté sont reconnues, ne peut pas « toujours éviter d'arracher une dent pour une autre, « ou d'emporter une portion de l'os de la mâchoire, ce « qui peut compromettre sa réputation, parce qu'un tel « événement est regardé comme une faute personnelle; « si la prudence lui fait suspendre son opération à « moitié, et qu'il ait à parler de ce qui arrive, il passe « pour un homme inepte, qui ne sait pas tirer une « dent. Il est donc important d'avertir toujours, mais « avec précaution, des difficultés qu'on éprouve, non « pas tant pour détourner les hommes d'une extraction « de dent souvent nécessaire, mais afin que si l'opéra- « tion ne réussit pas à leur gré, ils se ressouviennent « du bon avis qu'on leur a donné. »

Puissent les faits que nous allons citer, faire autorité, en même temps horreur de l'extraction des dents, sinon, nous dirons au lecteur ce que dit Gresset dans sa comédie du *Méchant :*

« N'en croyez point autrui; jugez tout par vous-même. »

excepté qu'ici on juge, toujours trop tard, qu'il valait

mieux conserver que de s'empresser de détruire (1).

Quoique ce soit chez les vieillards, où les ligaments articulaires s'ossifient le plus, l'articulation des dents n'offre point, dit M. Duval, le même phénomène, à moins qu'il n'existe dès l'âge adulte, époque où le dentiste n'a que trop souvent occasion de le rencontrer, surtout chez ceux qui sont fortement constitués, ainsi que chez les rachitiques, dont l'accroissement est plus rapide et plus avancé du côté de la tête que pour le reste du corps. Telle fut sans doute la cause des accidents que Berdmore observa chez une femme âgée de vingt-trois ans. « Un dentiste de Londres, dit-il,

(1) *Noms de ceux qui, d'après l'expérience, ont parlé de cette opération dans leurs savants écrits, en regardant l'extraction des dents comme difficile et propre à entraîner des accidents fâcheux, et surtout lorsque les racines n'étaient pas droites.*

Fauchard, *Chir. Dent.*, t. I, p. 12 et 13; t. II, p. 173; Bourdet, *Art du Dent.*, t. II, p. 115; Pleak, *Doctrina de morbis Dentium*, p. 79; Woffendale, *Pratical Observations on the teeth*, London, 1783, p. 8; Andrée, *in Dissert. de Odontagiis ad Dentes evellendos*, Lips., 1784, p. 15; A. Petit, dans l'*Anat. chir. de Palfin*, t. I, p. 101; Juncker, *Conspect. Chirurgiæ*, *tab. de Oper. Dentium*; Platner, *Inst. Chir.*, § 1086; Hunter, *Hist. Dentium hum.*, p. 96; De Haen, *Prælect. in Inst. path.*, t. I, p. 108; Dosaut et Chopart, *Mal. Chir.*, t. I., p. 223.

« n'ayant pu ôter du premier coup la dernière dent « molaire droite de la mâchoire supérieure, malgré « toute la force qu'il employa, essaya de nouveau avec « un autre instrument, et, par un effort aussi rapide « que violent, il emporta la dent malade avec une por- « tion de l'os maxillaire et les trois molaires voisines « qui y étaient adhérentes. La fracture du sinus maxil- « laire et la déchirure de ses membranes produisirent « à leur tour, dans la partie même, une irritation, une « douleur et une inflammation qui s'étendirent à la « gorge, au point que la malade ne pouvait avaler : les « saignées et les boissons furent employées pour dissi- « per ces accidents, et (ce qui étonnera peut-être) la « plaie se guérit assez promptement. »

« J'ai vu, en 1790, dit M. Duval, une femme qui « éprouva un accident des plus graves, après l'extrac- « tion d'une dent molaire inférieure du côté gauche. « On s'était servi du pélican. La canine et les incisives « de ce même côté avaient éprouvé une telle pression « de la part du point d'appui, qu'elles étaient un peu « renversées du côté de la langue et rejetées les unes « sur les autres; les gencives et même le bord alvéo- « laire en avaient tant souffert, qu'il survint un abcès « dans cette partie, et que la portion de l'alvéole, si-

« tuce entre les gencives, se détacha et sortit avec le « pus, ce qui facilita la guérison. »

Pour juger combien on doit redouter l'usage de cet instrument, le bon sens et la raison équivalent à la multiplicité des observations. Cependant le lecteur ne lira pas ici sans intérêt celle dont Paré a conservé la mémoire : il y est question d'un nommé François Louis, très-connu à Orléans pour bien ôter les dents.

« Or, dit le restaurateur de la chirurgie française, « auoit-il vn seruiteur nouueau, Picard, grand et fort, « qui désiroit tirer les dents à la mode de son maistre. « Arriua cependant que ledit François Loüis disnoit, « vn uillageois requerant qu'on lui arrachast vne dent, « ce Picard print l'instrument de son maistre, et s'es-« saya faire comme lui : mais en lieu d'oster la mau-« uaise dent au pauure uillageois, luy en poulta et « arracha trois bonnes ; et sentant vne dovleur extrême, « et uoyant trois dents hors de sa bovche, commença « à crier contre le Picard, lequel, pour le faire taire, « luy dist qu'il ne dist mot et qu'il ne criast si haut, « attendu que si le maistre venoit, il luy feroit payer « trois dents pour vne...... Ainsi le pauvre badaud de « village s'en alla quitte, et pour une dent qu'il pen-« soit faire arracher, en remporta trois dans sa bourse,

« et celle qui lui causait tant de mal, dans la bou-
« che (1). »

Pareille méprise eut lieu, il y a peu de temps, chez un dentiste de Paris, lequel fait des élèves en assez grand nombre, qui se croyent à l'amphithéâtre de chirurgie, et qui font, moyennant la rétribution ordinaire, leurs essais, aux doubles dépens du pauvre vulgaire qui croit souvent avoir affaire au maître de la maison. Je le dis à regret, dans l'intérêt de l'art, Paris fourmille d'opérateurs de ce genre. En 1800, lorsque je commençai à exercer cet art, il y avait quatorze dentistes, je fis le quinzième : aujourd'hui, nous pourrions en compter jusqu'à cent cinquante; et ce n'est pas le cas de dire ici,

Indulgentia erga omnes.

Arrive-t-il aussi souvent, dit M. Duval, qu'on l'imagine, à un dentiste d'ôter une bonne dent pour une mauvaise? Toutsemble prouver le contraire. D'une part, le malade a le plus grand soin de conserver ses dents; de l'autre, celui qui opère doit faire tout ce qu'il convient pour éviter un pareil reproche. Cet accident

(1) *Ibid.*, liv. XXI, chap. 27.

cependant arrive, soit que le malade rapporte à une dent la douleur dont la voisine est le siége, soit que son impatience ne permette pas à l'homme de l'art de s'assurer de la dent malade, comme le rapporte Garangeot. « J'ai, dit cet auteur (1), une fois, arraché une « grosse dent à un soldat aux Gardes, qui souffrait si « cruellement, qu'il ne me donna pas le temps d'exa- « miner si cette dent était celle qui lui causait de si « grandes douleurs ; à peine fut-elle hors de sa bouche, « que je vis qu'elle était belle et bonne, et que sa voi- « sine, étant gâtée, causait tout le désordre. »

D'abord il fut soulagé : mais les douleurs s'étant fait sentir avec plus de force, cet habile chirurgien arracha cette seconde dent; le soulagement qu'il éprouva, et le sommeil qui en fut la suite, furent cependant interrompus par une violente hémorragie, que l'auteur fit arrêter avec de petits tampons de charpie introduits dans l'alvéole, et soutenus par un bandage méthodique.

Autre exemple : Il est arrivé à Fauchard (2), en opérant une jeune personne qui, ayant remué la tête au

(1) *Nouveau Traité des instruments de chirurgie*, t, II, p. 66.
(2) *Ibid*, t. I, p. 380.

moment où il posait le crochet, lequel glissa sur la dent voisine de celle malade, et l'emporta; mais cet habile dentiste, sans perdre de temps, ôta celle qui était gâtée, et remit dans son alvéole la première, qui s'y raffermit. Telle est la conduite que recommande Paré en pareille circonstance, soit qu'elle dépende du dentiste ou de celui qu'on opère (1).

« Si c'est un malheur d'avoir une bonne dent arra-« chée, dit M. Duval, (toujours dans son *Traité des « accidents de l'extraction des dents*, p. 32. An 10-1802), « n'en est-ce pas un plus grand, quand le sinus maxil-« laire est en même temps fracturé? Mon collégue, « M. Thillaye, a été dernièrement consulté pour un « malade à qui, en ôtant la dernière molaire supé-« rieure du côté gauche, on avait emporté une partie « de l'arcade dentaire et la partie inférieure du sinus « maxillaire; il en était résulté une hémorragie, du « gonflement, et une communication immédiate entre « la bouche et cette cavité qui est un prolongement « des narines. J'ai vu la dent, elle était saine et entou-« rée d'une grande portion de l'arcade dentaire. Celui « qui avait été si maltraité entama une action judiciaire

(1) Liv. XVI, chap. 26.

« contre son prétendu dentiste : la terminaison ne pou-
« vait manquer de lui être favorable, celui-ci n'avait
« aucun titre légal ni aucune qualité. Mais quelle leçon
« pour tous ceux qui confient le soin de leur bouche à
« des êtres si vils! Cette observation me rappelle la
« fable du cordonnier devenu médecin : *Ex sutore*
« *medicus.* »

Il n'est pas sans exemple que des dentistes aient ôté des dents de remplacement pour des dents de lait; soit ignorance, soit oubli des connaissances mêmes qui ont rapport à ces parties, ils ont été grossièrement trompés par la place qu'occupait la dent de remplacement, et, la regardant comme une dent double, ils ont jugé devoir la tirer plutôt que la dent de lait. J'ai eu occasion, dit M. Duval, de voir la fille d'un notaire de Paris, à laquelle un dentiste avait ôté une grande incisive inférieure placée derrière la dent de lait; j'en fis faire la remarque à la mère de la jeune personne, et lui observai qu'on devait aussi tirer celle que l'on avait laissée, et qui était un peu mobile, avec d'autant plus de raison, que la petite incisive de remplacement, lorsqu'elle sortirait, se rapprocherait assez de la grande incisive, du côté opposé, pour prendre la place de celle qu'on avait ôtée imprudemment, et que la nature, re-

médiant ainsi au mal, on ne s'apercevrait pas de l'erreur qui avait été commise : ce que l'événement a confirmé. Il ne faut pas croire que les traces d'une pareille méprise disparaissent toujours aussi heureusement : dans le moment où j'écris, dit toujours M. Duval, deux enfants m'en offrent la triste certitude; j'en ai averti les maîtres de pension, et de suite les parents. Mais pour lever tout doute, je rapporterai, d'après Le Courtois (1), qu'un dentiste ôta, à un enfant de huit ans, trois dents de remplacement qui étaient sorties derrière les dents de lait, seulement parce qu'elles étaient hors de rang, et sans avoir égard à ce que celles-ci devaient leur céder la place : faute contre laquelle l'auteur s'écrie, d'autant plus qu'elle était irréparable, et que l'enfant en serait défiguré le reste de ses jours.

D'après ces faits, continue M. Duval, on sera moins étonné que ce malheur soit la suite de l'effronterie avec laquelle des hommes exercent une partie de l'art de guérir, sans en avoir la moindre notion, comme il arriva à un coutelier qui, au rapport de Fauchard, se mêlait d'extraire les dents (2). « Un jour, dit cet auteur,

(1) *Le Dentiste Observateur*, p. 164.

(2) *Ibid*, t. II, p. 198.

« il voulut ôter une petite molaire de lait, qui était « noire et devait bientôt tomber. Surpris de ce qu'elle « n'avait pas de racine, il crut que celle-ci était restée « dans l'alvéole : son opinion s'affermit en voyant la « dent de remplacement, qu'il prit pour la racine elle-« même ; alors il entreprit de l'ôter. Mais combien ne « dut-il pas être étonné ! c'était une dent entière, des-« tinée à remplacer celle dont il avait ôté la couronne ! « Aussi adroit que fourbe et déhonté, il ne fit pas con-« naître aux assistants son erreur, que le temps seul fit « découvrir. »

Concernant toujours l'extraction des dents, dans la section 2 de son ouvrage ci-dessus nommé, M. Duval fait l'exposé de plusieurs accidents, suivis de la mort. Je crois rendre un service important aux lecteurs de toutes professions, en leur retraçant fidèlement tout ce que le célèbre chirurgien-dentiste a recueilli de précieux, fruit de son expérience et de ses recherches approfondies pendant le cours de ses nombreuses années d'exercice dans cet art.

J. Bohnius rapporte (1), d'après les *Actes de la Faculté de Médecine de Leipsick*, qu'une femme était morte

(1) *De renunciatione vulnerum examen*. Lips., 1711, in-4, p. 24.

des suites d'une fracture de la mâchoire inférieure, causée par l'extraction d'une dent.

Que le sang coule après l'extraction d'une dent, c'est l'effet de la déchirure des gencives, de la membrane alvéolaire et des vaisseaux dentaires : le plus souvent il s'arrête de lui-même, mais quelquefois il sort avec assez d'abondance pour donner des inquiétudes ; c'est alors une hémorragie dont les suites parfois ont été mortelles, au rapport de plusieurs observateurs (1). Peut-être conviendrait-il de l'attribuer moins à l'hémorragie qu'à la négligence des moyens propres à l'arrêter : telle était l'opinion de Bohnius (2). Il rapporte qu'un jeune homme bien constitué était mort, en peu d'heures, d'une grande hémorragie, après l'extraction d'une dent molaire ; sans doute, dit cet auteur, parce qu'il y avait eu trop de négligence à l'arrêter, soit de la part du malade, soit de la part de celui qui l'avait opéré : telle était aussi l'opinion de la Faculté de Médecine de Paris. Mais combien n'eût-elle pas eu plus de poids, si celui qui la soutenait l'eût appuyée par des

(1) Cardan, *De Causis et Signis morbor.*, p. 153 ; F. Plater, lib. VI, obs. 55, *S. H. de Vigiliis, Bibliotheca Chir.*, p. 782, *ex J. D. Schliting.*

(2) Ibid, p. 23.

faits (1) ! Long-temps auparavant, Arnaud Gilles en avait donné la preuve dans plusieurs observations (2). « Un certain Italien, qui estoit devant la Royalle, dit « cet auteur, tire une dent à un jeune tailleur de Mar- « seille ; la tirant, luy survint une hémorragie de sang « de l'artère d'où estoit sortie la dent : l'on ne lui sçut « jamais estancher le sang, dont il mourut. »

Un fait rapporté dans *le Dentiste Observateur* (3), me paraît être une leçon bien effrayante : il s'agit d'une personne attaquée du scorbut, qui s'était fait ôter une dent canine. Au premier instant, le sang sortit avec abondance ; ensuite, avec moins de violence, jusqu'à la nuit, où l'hémorragie se manifesta de nouveau. On employa l'agaric de chêne, sans succès. On fit laver la bouche du malade ; alors on remarqua que le sang ne venait pas de l'alvéole, mais de toutes les parties de la bouche. Un médecin, appelé en consultation, ordonna plusieurs saignées, et les astringents tant intérieurement qu'extérieurement : nonobstant tous ces moyens,

(1) *An Hæmorragia ex dentium evulsione chirurgi incuria lethalis?* Resp. affirm. Vassa. Paris, 1735.

(2) La Fleur des Remèdes, inventée et pratiquée par Arnaud Gilles, in-12, p. 12, Paris, 1622.

(3) *Ibid.*, p. 289.

l'hémorragie continua jusqu'au neuvième jour, où le malade mourut.

M. Duval rapporte qu'en 1779 il a vu périr un de ses frères, dix-huit mois après l'extraction d'une dent. On avait emporté une grande portion de la paroi du sinus maxillaire; les aliments passaient dans cette cavité. Les souffrances, la longueur du traitement et le chagrin avaient empoisonné ses jours.

Mais, dit M. Duval dans ses conclusions sur tous les faits ci-dessus énoncés, il est facile de juger que, parmi les accidents attachés à l'extraction des dents, le plus petit nombre peut à peine être regardé comme une faute de celui qui opère; encore convient-il d'en rapporter quelques-uns à l'impudeur de certains hommes qui entreprennent cette opération, sans aucune connaissance. En concluant que la plupart de ces accidents tiennent à une infinité de circonstances tout-à-fait étrangères au dentiste instruit, il est de mon devoir de dissiper les craintes que leur nombre pourrait faire naître sur ce moyen de l'art, en disant que les succès l'emportent beaucoup sur les accidents, et que, parmi ceux-ci, il y en a qui ne sout rien moins que graves.

Si la plupart des dentistes, continue M. Duval, avant d'en venir à leur pratique particulière, étaient plus

familiers avec les principes de l'art de guérir, il y aurait moins de fautes et moins d'inculpations : un examen attentif de la dent qu'il faut ôter les ferait mieux juger de l'issue de l'opération ; cet examen devrait même être précédé par celui des motifs qui peuvent forcer d'en venir à cette dernière ressource. Ce n'est pas toujours parce qu'une dent est cariée, que son extraction est nécessaire ; beaucoup de personnes en ont qui sont affectées de carie, et dont elles ne souffrent nullement, comme il y en a qui sont alternativement douloureuses et indolentes, sans que la carie ait fait des progrès.

Il est enfin très-important d'observer que le mauvais état des dents tient le plus souvent, comme je l'ai remarqué, et d'autres avant moi, à des causes fort éloignées : en effet, leur douleur vient souvent de la suppression d'une évacuation quelconque, de la dessication de quelque ulcère, d'une affection rhumatismale ou goutteuse, du scorbut, des nerfs trop sensibles, de l'état maladif des différentes parties du corps avec lesquelles la nature a établi une correspondance si merveilleuse ; enfin, des habitudes fluxionnaires ou catharrales qui dérivent des révolutions des saisons et des températures de climat. Aussi la carie des dents dé-

pend-elle plus fréquemment d'une cause interne que d'une externe; d'où il résulte que, loin de tirer toute dent douloureuse ou gâtée, on doit plutôt chercher à la conserver, soit en calmant la douleur, soit en limant ou en plombant, s'il est possible, une dent affectée de carie ; soit enfin en éloignant de ces organes toutes les causes qui tendent à leur destruction ; et ce n'est qu'après avoir employé tous les moyens de l'art, sans aucun succès, qu'on doit se permettre d'en venir à cette opération, à moins que celui qui souffre n'ait pas la patience de rien entreprendre pour son soulagement.

Telle est la conduite que l'expérience m'a fait adopter; elle est conforme au précepte d'Hippocrate, qui voulait qu'on n'eût recours à l'extraction des dents douloureuses, que lorsqu'elles étaient cariées ou vacillantes (1), précepte dont la vérité était rendue sensible par l'exposition publique qu'on avait faite dans le temple d'Apollon, à Delphes, d'un instrument destiné à tirer les dents : il était de plomb, dit Erasistrate, célèbre médecin de l'antiquité (2), comme pour démon-

(1) *In libro de affectionibue.*

(2) *Plumbum odontagogum, quod nos dentiducum dicere poterimus, apud Delphum in Apollinis templo ostentationis causâ propositum.* Coelius Aurelianus, in lib. II, *Morbos Chronic.*, cap. 4, *de Dolore Dentium.*

trer qu'il ne faut ôter que celles qui sont mobiles, et pour lesquelles un instrument de ce métal aurait assez de force. Elle ne s'accorde pas moins avec l'opinion d'un autre médecin de la Grèce, qui, quoiqu'il eût enseigné dans ses écrits la manière d'ôter les dents, regardait cette opération comme un moyen plus destructif que salutaire : *Quoniam detractio amissio partis est, non sanatio* (1).

Je l'ai déjà dit :

Guérir, sans doute, est beau, mais conserver est mieux.

Martial a dit aussi que, sans dents, il n'est pas de figure agréable; et Ovide, que le sourire d'une bouche édentée est un préservatif contre l'amour. Si l'on ajoute que les dents sont les premiers agents de la nutrition, et par conséquent de l'existence, on sentira tout le mérite des recherches variées et profondes que le chirurgien-dentiste doit faire pour inventer tous les moyens possibles de les conserver.

Comment arrive-t-il qu'on n'apporte qu'une sorte d'indifférence, ou bien une tardive attention à ce que

(1) Coelius Aurelianus, *ibid.*

commandent à-la-fois le besoin d'exister et celui de plaire?

On n'est rappelé aux soins de la dentition, que par la crainte de la difformité, et encore se résigne-t-on trop facilement à l'extraction, sans penser aux autres inconvénients de la perte des dents.

La plupart des hommes ne voient qu'un rapport éloigné entre les dents et l'estomac, dont les fonctions sont aggravées par le défaut d'une préparation suffisante, et qui, privé d'un secours que la nature lui avait destiné, languit et se déprave bientôt lui-même.

On n'imagine rien au-delà de la douleur locale, et il faut même que cette douleur ait acquis sa plus grande intensité pour qu'on se résolve, non pas à guérir, mais à racheter le repos par le sacrifice de la dent gâtée.

C'est dans la vue de prévenir les maux qui conduisent à cette dernière extrémité, que j'ai composé le bol d'Arménie, élixir contre les plus cruelles douleurs de dents, et j'ose affirmer qu'il répond à cette destination.

Il a été approuvé par la Faculté de Médecine de Paris, le 19 août 1819, sur le rapport des docteurs Béclard et Marjolin : il a reçu depuis la meilleure sanction, qui est celle de l'expérience.

« Il n'est pas indifférent de conserver ou d'extraire

« une dent : lorsqu'on peut la conserver, et, qu'au contraire, on en fait l'extraction, n'est-ce pas priver la « personne qui vient de la perdre d'un instrument nécessaire à la mastication, et par conséquent à la santé? « n'est-ce pas la séparer d'un organe utile à la perfection de l'articulation de la parole? et n'est-ce pas lui « ôter aussi une partie de l'agrément de sa figure? On ne « saurait donc être trop circonspect, lorsqu'il s'agit de « se déterminer à conseiller l'extraction d'une dent. « Jadis il était défendu à un Musulman de s'en faire « ôter une sans la permission du souverain. Les Hébreux attachaient tant de prix à la possession de leurs « dents, que celui qui, par quelques sévices, en détruisait une à son prochain, encourait la peine du « talion. » (Par M. FOURNIER, dans le *Dictionnaire des Sciences Médicales*). (1)

Que de dentistes, ou plutôt d'arracheurs de dents, seraient bientôt réduits à vivre de bouillie, si on leur faisait subir la même peine !

(1) On ne saurait trop recommander aux gens du monde comme aux praticiens, ce *Dictionnaire* du plus grand intérêt, tant par les précieuses recherches historiques qu'il contient, que par les sages conseils des premiers médecins et chirurgiens anciens et modernes : les noms de ces derniers sont plus que suffisants pour assurer le succès de cet ouvrage. Chez C.-L.-F. PANCKOUCKE, éditeur.

Parmi les causes que j'ai décrites, je dirai comme le docteur Nauche, à la fin de l'introduction de son ouvrage, si favorablement connu sous le titre : *Des Maladies de l'utérus*.

« Il en est peu que je n'aie observées par moi-même. « J'ai rapporté les circonstances dans lesquelles l'art a « été utile, sans craindre de citer celles où il a été im- « puissant. Il est moins important d'être taxé d'impré- « voyance ou d'impéritie, qu'il n'est dangereux de « tronquer les faits et de taire les résultats défavo- « rables. »

(28) Trop long-temps les mortels, esclaves de l'erreur,
De l'avenir envain sondant la profondeur,
Et voulant remonter à la cause première,
Ont fermé sans raison leurs yeux à la lumière.

Nous avons cru devoir terminer le poëme par cette tirade philosophique contre la superstition, qu'il ne faut point confondre avec de respectables opinions religieuses. Nous ne prétendons pas qu'on puisse remonter à la cause première, qui est Dieu, mais la folie de l'esprit humain est de vouloir aller au-delà, et c'est cette déplorable erreur que les philosophes de tous les siècles se sont accordés à censurer. L'homme est con-

damné à l'ignorance sur une multitude de problèmes ; il faut en prendre son parti, et ne pas s'égarer volontairement dans les abîmes de la superstition.

(29) La superstition des Grecs et des Romains
Dans les dents croyait voir des augures certains.

On n'a qu'à lire Plutarque pour se convaincre que les maîtres du monde n'étaient eux-mêmes que les esclaves de la superstition. Les Grecs, quoique les plus éclairés de tous les peuples, étaient en même temps très-superstitieux. Nous ne parlons pas des Egyptiens, chez lesquels tout était prodige ou mystère. Croire aux augures, aux bons et aux mauvais jours, est une absurdité que l'on retrouve chez presque toutes les nations. Il existe, sur les croyances superstitieuses des anciens, un ouvrage très-curieux, intitulé : l'*Oneirocriticon*, ou *la Science des Songes :* on voit, en le lisant, que les idées les plus répandues parmi le petit peuple de nos jours sont, à peu de chose près, les mêmes que celles des Grecs, chez qui le vulgaire croyait aux revenants, aux loups-garoux, aux sortiléges.

(30) Lorsque Vespasien vint remplacer Néron.

Cette anecdote se trouve en effet dans Suétone, qui

nous a laissé, sur la vie des empereurs romains, les détails les plus minutieux comme les plus importants. Vespasien conçut l'espoir de régner, parce qu'il avait remarqué plusieurs de ces prodiges, qui, suivant la croyance des anciens, annonçaient et précédaient un nouveau règne. Suétone fait une longue énumération de tous ces augures extraordinaires, et ne semble pas révoquer en doute leur véracité. Nous allons citer le passage qui concerne la dent fatidique. « *At in Achaia* « *somniavit, initium sibi suisque felicitatis futurum, si-* « *mul ac dens Neroni exemptus esset; evenitque, ut se-* « *quenti die progressus in atrium medicus dentem ei osten-* « *deret tantum quod exemptum;* » ce que nous traduisons de la manière suivante : « Etant dans l'Achaïe, il rêva « que le moment du bonheur pour lui et pour les « siens ne daterait que du jour où l'on arracherait une « dent à Néron, et il advint que, le jour suivant, étant « sorti dans l'atrium, un médecin vint lui montrer « une dent qu'il venait d'extraire. » On voit, par ce passage, que Suétone ne dit pas précisément que cette dent provenait du râtelier de Néron. Nous avons cru devoir ajouter cette circonstance, parce que les poëtes ont le droit de falsifier et d'altérer l'histoire. Ainsi, lorsque nous disons, j'ai traduit mot pour mot et sans

rien ajouter, c'est tout simplement une licence poétique, et une assertion que l'on ne doit point prendre au pied de la lettre.

(31) C'est ainsi que j'osai, disciple de Delille,
Féconder un sujet qui paraissait stérile.

En effet, il n'est personne qui ne convienne que *l'Odontotechnie* n'était un sujet ingrat et scabreux. Quel que soit le jugement du lecteur, il nous restera toujours le mérite de la difficulté vaincue et l'espoir d'obtenir son indulgence : celle de nos lectrices pourrait-elle nous manquer, pour un poëme qui leur est dédié, et qui peut contribuer à les rendre plus jolies !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



PARIS. — A. ÉGRON, IMPRIMEUR, RUE DES NOYERS, N° 37.